



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

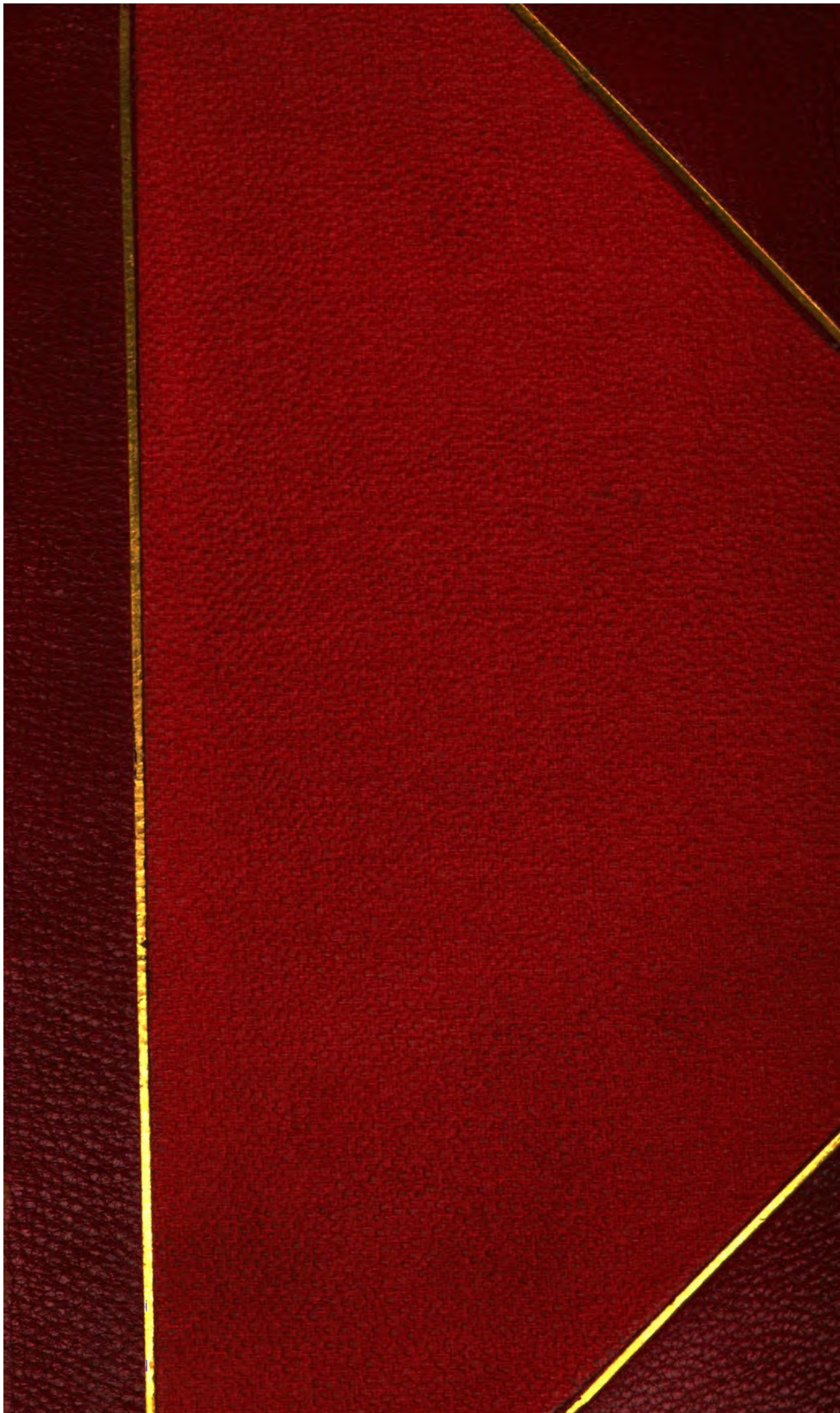
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~25409~~

~~a 19~~

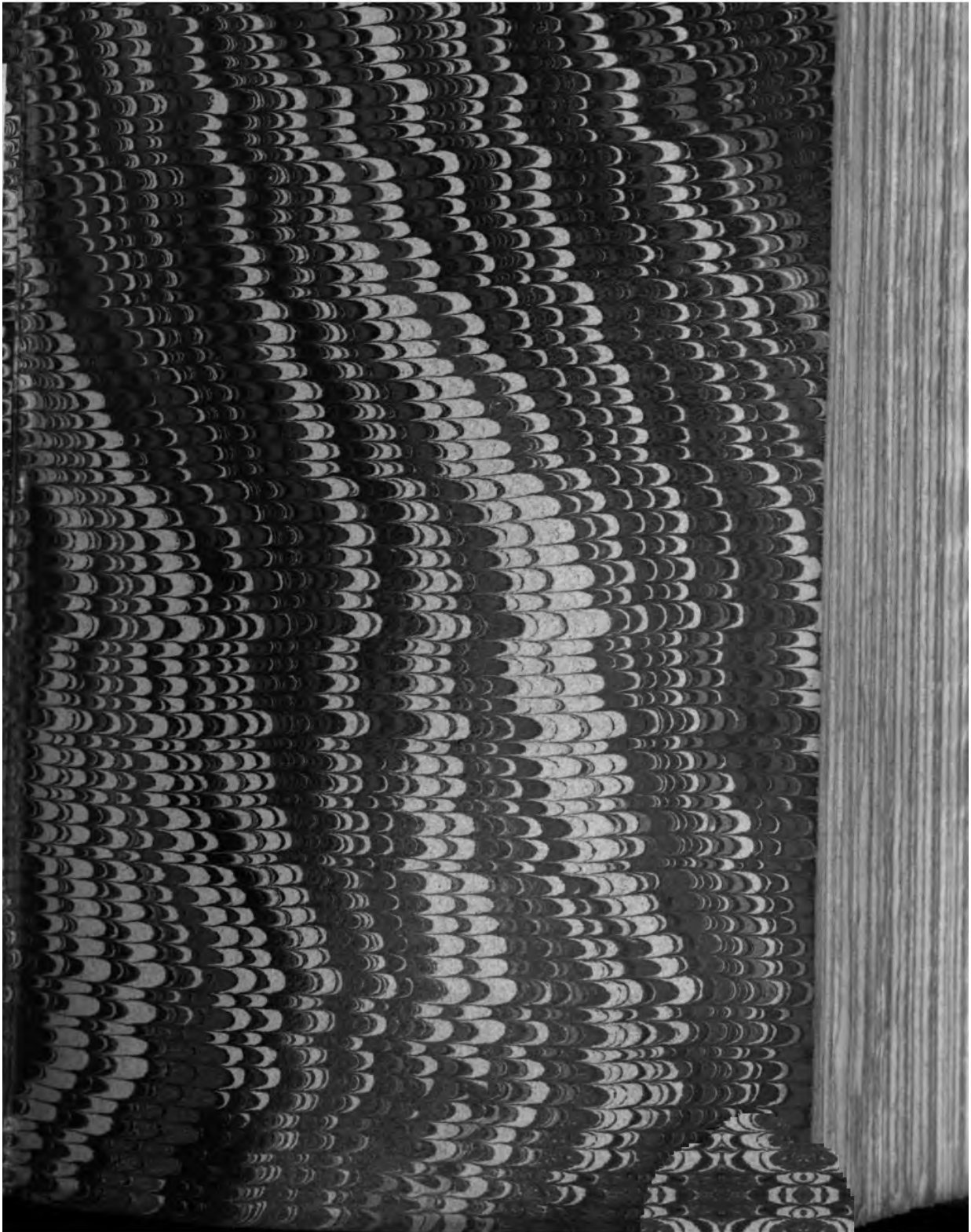
~~BB 6 36~~



BS 3/11 (7)

~~CFX 1213 A. 7~~





— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

— — — — —

THEATRE

DE

P. CORNEILLE



THEATRE
DE
P. CORNEILLE

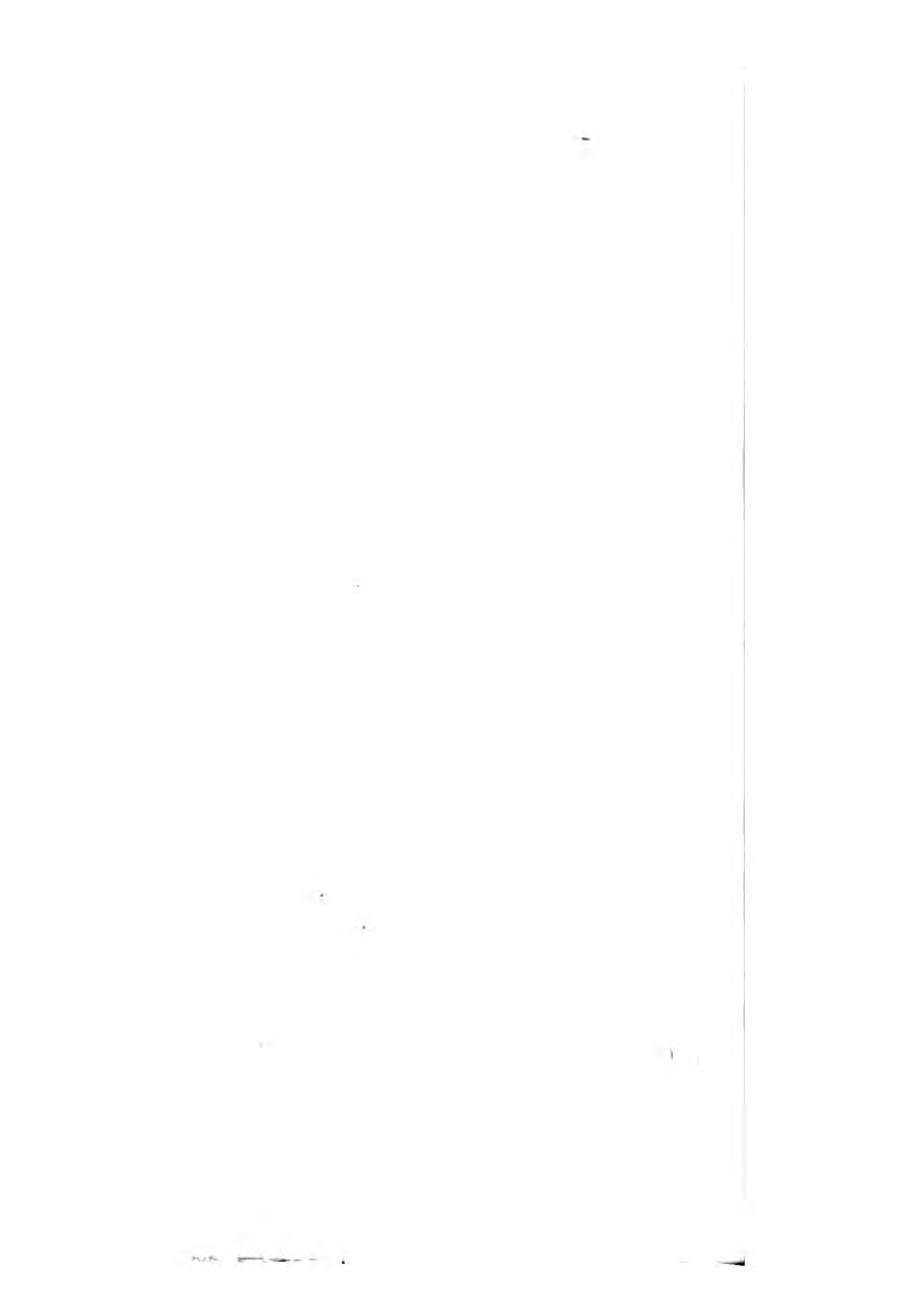
Texte de 1682
AVEC NOTICE ET NOTES

PAR
ALPHONSE PAULY

TOME SEPTIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31



LE
THEATRE
DE
P. CORNEILLE.

Reveu & corrigé par l'Autheur.

IV. PARTIE.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DE LUYNE,
Libraire Juré, au Palais, en la Galerie des
Merciers, sous la montée de la Cour des
Aydes, à la Justice.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

POEMES

Contenus en cette quatrième Partie.

SERTORIUS,	Tragédie.
SOPHONISBE,	Tragédie.
OTHON,	Tragédie.
AGESILAS,	Tragédie.
ATTILA,	Tragédie.
TITE & BERENICE,	Comédie heroïque.
PULCHERIE,	Comédie heroïque.
SURENA,	Tragédie.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE.





PREFACE
DE
SERTORIUS.



E cherchez point dans cette Tragédie les agrémens qui sont en possession de faire reüssir au Théâtre les Poëmes de cette nature; vous n'y trouverez, ny tendresses d'amour, ny emportemens de passions, ny descriptions pompeuses, ny Narrations Pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplü, & que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs interests, & la nouveauté de quelques caractères ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, & du nombre de ces événemens connus, où il ne nous est pas permis de rien changer,

qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle, nous force d'en resserrer les temps & les lieux. Comme il ne m'a fourny aucunes femmes, j'ay été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une & l'autre avec les veritez historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là. C'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Æmilie fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol Evesque de Gironne, qui luy donne le nom d'Aristie, que j'ay préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de luy faire un refuge, j'ay crû ne luy en pouvoir choisir un avec plus de vray-semblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet veritable, par les Lettres des principaux de Rome que je luy fais porter à Sertorius, & que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'Histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appellèrent Sertorius d'Afrique,

pour estre leur Chef contre le party de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en République, ou sous une Monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une Reine, & je ne la pouvois faire fortir d'un sang plus considérable, que celuy de Viriatus dont je luy fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, & le dernier qui leur a fait teste dans ces Provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas Roy en effet, mais il en avoit toute l'authorité, & les Prêteurs & Consuls que Rome envoya pour le combattre, & qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des Traitez de Paix avec luy, comme avec un Souverain & juste Enemy. Sa mort arriva soixante & huit ans avant celle que je traite; de sorte qu'il auroit pû estre Ayeul ou Bisayeul de cette Reine que je fais parler icy.

Il fut défait par le Consul Q. Servilius, & non par Brutus, comme je l'ay fait dire à cette Princesse, sur la foy de cét Evesque Espagnol que je viens de citer, & qui m'a jetté dans l'erreur après luy. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce Vers unique qui en parle, & qu'il faut rétablir ainsi.

Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sçais bien que Sylla dont je parle tant

dans ce Poëme, étoit mort six ans avant Sertorius, mais à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour, & pourveu qu'il n'y aye point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empesche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis icy, puisqu'il a pû mourir depuis qu'Arcas est party de Rome pour apporter la Nouvelle de la démission de sa Dictature, ce qu'il fait en mesme temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus, que bien que nous devions estre assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néantmoins pourveu que ceux que nous faisons parler se soient connus, & ayent eu ensemble quelques interests à démestler, nous ne sommes pas obligez à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tüé, mais il pouvoit vivre encor sans miracle, & l'Auditeur qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'Histoire, s'offence rarement d'une pareille prolongation qui ne fort point de la vray-semblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'aporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, & luy fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé en lisant

la vie de ce Héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les Etats, détruisent les Partis, & donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'Auditoire contre un Auteur, s'il avoit l'impudence de la remettre après celle de César. D'ailleurs il falloit colorer & excuser en quelque forte la guerre que Pompée & les autres Chefs Romains continuoient contre Sertorius; car il est assez malaisé de comprendre pourquoy l'on s'y obstinoit après que la République sembloit estre rétablie par la démission volontaire & la mort de son Tyran. Sans doute que son esprit de Souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome, n'y étoit pas mort avec luy, & que Pompée & beaucoup d'autres aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fust un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa Patrie, ou par la grandeur de sa réputation, & le mérite de ses actions qui luy eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la République l'eust mise en état de ne se pouvoir passer de maistre. Pour ne pas deshonnorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui feroit dès lors ce qu'on a veu depuis éclater si hautement, & qui peut estre étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis per-

suadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribüer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servy de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je luy fais conserver pour son Aristie, avec qui il n'eust pû se défendre de renouër, s'il n'eust eu rien à craindre du costé de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la Politique, qui fait l'ame de toute cette Tragédie.

Le mesme Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un Général d'Armée, lors que sur la foy de Sertorius il vient conférer avec luy dans une Ville, dont ce Chef du Party contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, & de Romain à Romain, qui luy donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux Critiques qu'il n'a pas assez pourveu à sa propre feureté, mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu, sans luy faire faire cette eschapée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moy qui l'ay bien veü. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme dont je le fais encor si passionné, & à la peur qu'elle ne prist un autre mary, faute de sçavoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette confé-

rence, que quelques-uns des premiers dans la Cour, & pour la naissance, & pour l'esprit, ont estimé autant qu'une Pièce entière. Vous n'en ferez pas desavoüé par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le Théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, & qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le Poëme en tirera pourront mériter cette grace.



ACTEURS.

SERTORIUS, Général du Party de Marius en Espagne.

PERPENNA, Lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, Tribun de l'Armée de Sertorius.

POMPEE, Général du Party de Sylla.

ARISTIE, Femme de Pompée.

VIRIATE, Reine de Lusitanie, à present Portugal.

THAMIRE, Dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, Tribun du Party de Pompée.

ARCAS, Affranchy d'Aristius Frère d'Aristie.

*La Scène est à Nertobrige ville d'Arragon, conquise par
Sertorius, à present Catalayud.*



SERTORIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce desordre, Aufide, & que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire ?
L'horreur que malgré moy me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison,
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flaté l'idée,
L'image toute affreuse au point d'exécuter
Ne trouve plus en moy de bras à luy prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage

D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage,
 En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
 Mon ame a fecoué le joug de cent remords,
 Cette ame d'avec foy tout à coup divisée
 Reprend de ces remords la chaîne mal brisée,
 Et de Sertorius le surprenant bonheur
 Arrête une main preste à luy percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate
 S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte,
 Et depuis quand, Seigneur, la soif du premier rang
 Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ?
 Avez-vous oublié cette grande Maxime,
 Que la guerre civile est le règne du crime,
 Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner
 L'innocence timide est seule à dédaigner ?
 L'honneur & la vertu sont des noms ridicules,
 Marius, ny Carbon n'eurent point de scrupules,
 Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla, ny Marius
 N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus :
 Tour à tour la Victoire autour d'eux en furie
 A poussé leur couroux jusqu'à la barbarie,
 Tour à tour le carnage & les proscriptions
 Ont sacrifié Rome à leurs dissensions ;
 Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
 Ont fait des meurtriers, & n'ont point fait de traîtres,
 Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenty

Qu'aucun verfaît le fang de fon propre party,
Et dans l'un, ny dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'affaffiner fon Chef, pour monter en fa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, & n'êtes plus jaloux
De fuivre les Drapeaux d'un Chef moindre que vous!
Ah, s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre,
Prenons le mefme joug qu'a pris toute la Terre.
Pourquoy tant de périls? pourquoy tant de combats?
Si nous voulons fervir, Sylla nous tend les bras,
C'est mal vivre en Romain, que prendre loy d'un homme,
Mais Tyran pour Tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Voy mieux ce que tu dis quand tu parles ainfi.
Du moins la liberté respire encor icy,
De noftre République à Rome anéantie
On y voit reflourir la plus noble partie,
Et cét azyle ouvert aux illustres proscrits
Réünit du Sénat le précieux débris.
Par luy Sertorius gouverne ces Provinces,
Leur impofe tribut, fait des loix à leurs Princes,
Maintient de nos Romains le reste indépendant :
Mais comme tout Party demande un Commandant,
Ce bonheur impréveu qui par tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'eft acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah, c'eft ce nom acquis avec trop de bonheur

Qui rompt vostre fortune, & vous ravit l'honneur.
 Vous n'en sçauriez douter, pour peu qu'il vous souvieni
 Du jour que vostre Armée alla joindre la sienne,
 Lors...

PERPENNA.

N'envenime point le cuifant souvenir
 Que le commandement devoit m'appartenir.
 Je le passois en nombre, aussi-bien qu'en noblesse,
 Il succomboit sans moy sous sa propre foiblesse,
 Mais si-tost qu'il parut, je vis en moins de rien
 Tout mon camp deserté pour repeupler le sien,
 Je vy par mes soldats mes Aigles arrachées,
 Pour se ranger sous luy, voler vers ses Tranchées,
 Et pour en colorer l'emportement honteux,
 Je les suivis de rage, & m'y rangeay comme eux.

L'impérieuse aigreur de l'aspre jalousie,
 Dont en secret dès-lors mon ame fut faisie,
 Grossit de jour en jour sous une passion
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
 J'adore Viriate, & cette grande Reine,
 Des Lusitaniens l'illustre Souveraine,
 Pourroit par son Hymen me rendre sur les siens
 Ce pouvoir absolu qu'il m'oste sur les miens :
 Mais elle-mesme (hélas!) de ce grand nom charmée
 S'attache au bruit heureux que fait sa Renommée,
 Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas,
 Il me defrobe un cœur, qu'il ne demande pas.
 De son Astre opposé telle est la violence,
 Qu'il me vole par tout, mesme sans qu'il y pense,
 Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,

Son nom fait tout pour luy, fans qu'il en sçache rien.

Je sçais qu'il peut aimer, & nous cacher sa flame,
 Mais je veux sur ce point luy découvrir mon ame,
 Et s'il peut me céder ce Trofne où je prétens,
 J'immoleray ma haine à mes defirs contens,
 Et je n'enviray plus le rang dont il s'empare,
 S'il m'en assure autant chez ce peuple Barbare,
 Qui formé par nos soins, instruit de nostre main,
 Sous nostre discipline est devenu Romain.

AUFIDE.

Lors qu'on fait des projets d'une telle importance,
 Les interests d'amour entrent-ils en balance?
 Et si ces interests vous font enfin si doux,
 Viriate, luy mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA.

Ouy, mais de cette mort la fuite m'embarasse,
 Auray-je sa fortune, aussi-bien que sa place?
 Ceux dont il a gagné la croyance & l'appuy
 Prendront-ils mesme joye à m'obéir, qu'à luy,
 Et pour venger sa trame indignement coupée
 N'arboreront-ils point l'étendart de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, & trop tard. C'est dans vostre festin
 Que ce soir par vostre ordre on tranche son destin,
 La Trêve a dispersé l'Armée à la campagne,
 Et vous en commandez ce qui nous accompagne,
 L'occasion nous rit dans un si grand dessein,
 Mais tel bras n'est à nous, que jusques à demain.

Si vous rompez le coup, prévenez les indices,
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices,
Craignez ce qu'il faut craindre. Il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir même remords que vous,
Et si vous differez... Mais le Tyran arrive,
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive,
Et je priay les Dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur, pour n'en obtenir rien.

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre,
Il veut sur nos débats conférer avec moy,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foy.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages,
D'un homme tel que vous la foy vaut cent ostages,
Je n'en suis point surpris; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encor au vostre entière déférence,
Sans vouloir de lieu neutre à cette Conférence.
C'est avoir beaucoup fait, que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des Héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne,
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que luy souffre à regret une Province, ou deux,
Qu'à sa Fortune lasse il craint que je n'enlève,
Si-tost que le Printemps aura finy la Trêve.

C'est l'heureuse union de vos Drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens,
C'est à vous que je doy ce que j'ay de puissance;
Attendez tout aussi de ma reconnoissance.

Je reviens à Pompée, & pense deviner
Quels motifs jusqu'icy peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux, ou non,
L'affranchist d'un employ qui ternit ce grand nom,
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mitridate,
Il brusle d'estre à Rome, afin d'en recevoir
Du maistre qu'il s'y donne, & l'ordre, & le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois crû qu'Aristie icy réfugiée,
Que forcé par ce maistre il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirast en ces lieux
Sous une autre couleur luy faire ses Adieux:
Car de son cher Tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne luy permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut estre encore, ils s'aimoient chèrement,
 Mais il pourroit icy trouver du changement.
 L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
 Que sa première flame en haine convertie,
 Elle cherche bien moins un azyle chez nous,
 Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux ;
 C'est ainsi qu'elle parle, & m'offre l'assistance
 De ce que Rome encore a de gens d'importance,
 Dont les uns ses parens, les autres ses amis,
 Si je veux l'épouser, ont pour moy tout promis.
 Leurs lettres en font foy, qu'elle me vient de rendre.
 Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre,
 Je veux bien m'en remettre à vostre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, Seigneur, balancer un moment ?
 A moins d'une secresse & forte antipathie,
 Qui vous montre un supplice en l'Hymen d'Aristie.
 Voyant ce que pour dot Rome luy veut donner,
 Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence,
 Et de ce que je crains, & de ce que je pense.
 J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer,
 Que je le cache mesme à qui m'a sçeu charmer :
 Mais tel que je puis estre, on m'aime, ou pour mieux dire,
 La Reine Viriate à mon Hymen aspire.
 Elle veut que ce chois de son ambition

De son Peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envy mille autres Hyménées
De nos deux Nations l'une à l'autre enchainées
Meslent si bien le sang & l'intereft commun,
Qu'ils réduisent bien-toft les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance,
Qui n'épargne ny biens, ny sang de ses Sujets,
Pour affermir icy nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelqu'autre pour elle,
Mais j'en voy chaque jour quelque marque fidelle,
Et comme ce dessein n'est plus pour moy douteux,
Je ne puis l'ignorer, qu'autant que je le veux.

Je crains donc de l'aigrir, si j'épouse Aristie,
Et que de ses Sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris, & servir son couroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable,
Et sous un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.

Voila ce qui retient mon esprit en balance,
Je n'ay pour Aristie aucune répugnance,
Et la Reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur. j

PERPENNA.

Cette crainte, Seigneur, dont vostre ame est gésnée
Ne doit pas d'un moment retarder l'Hyménée.
Viriate, il est vray, pourra s'en émouvoir,
Mais que fert la colère, où manque le pouvoir ?

Malgré sa jalouſſie, & ſes vaines menaces,
 N'êtes-vous pas toujours le maître de ſes Places ?
 Les ſiens dont vous craignez le vif reſſentiment
 Ont-ils dans voſtre Armée aucun commandement ?
 Des plus nobles d'entr'eux, & des plus grands courages
 N'avez-vous pas les fils dans Oſca pour oſtages ?
 Tous leurs Chefs ſont Romains, & leurs propres ſoldats
 Diſperſez dans nos rangs ont fait tant de combats,
 Que la vieille amitié qui les attache aux noſtres
 Leur fait aimer nos loix, & n'en vouloir point d'autres.
 Pourquoi donc tant les craindre, & pourquoi refuſer...

SERTORIUS.

Vous-mefme, Perpenna, pourquoi tant déguifer ?
 Je voy ce qu'on m'a dit, vous aimez Viriate,
 Et voſtre amour caché dans vos raifons éclate.
 Mais les raifonnemens ſont icy ſuperflus ;
 Dites que vous l'aimez, & je ne l'aime plus.
 Parlez, je vous doy tant, que ma reconnoiſſance
 Ne peut eſtre ſans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur eſt ſi doux
 Que j'oſe...

SERTORIUS.

C'eſt aſſez, je parleray pour vous.

PERPENNA.

Ah, Seigneur, c'en eſt trop, &...

SERTORIUS.

Point de repartie,

Tous mes vœux sont déjà du costé d'Aristie,
Et je l'épouseray, pourveu qu'en mesme jour
La Reine se résolve à payer vostre amour.
Car quoy que vous disiez, je doy craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine.
La voicy, laissez-moy ménager son esprit,
Et voyez cependant de quel air on m'écrit.

SCENE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

Ne vous offencez pas, si dans mon infortune
Ma foiblesse me force à vous estre importune :
Non pas pour mon Hymen, les suites d'un tel chois
Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
Mais vous pouvez, Seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles affeurances.
J'apprens qu'un infidelle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous :
L'ordre de son Tyran, & sa flame inquiète
Me pourront envier l'honneur de ma retraite,
L'un en prévoit la suite, & l'autre en craint l'éclat,
Et tous les deux contr'elle ont leurs raisons d'Etat.
Je vous demande donc seureté toute entière,
Contre la violence, & contre la prière,

Si par l'une, ou par l'autre il veut se reffaïfir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplair.

SERTORIUS.

Il en a lieu, Madame, un si rare mérite
Semble croistre de prix, quand par force on le quitte,
Mais vous avez icy feureté contre tous,
Pourveu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lors qu'il vous parlera, vous sçachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bien-toft rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat par son divorce en faveur d'Æmilie
M'a livrée aux mépris de toute l'Italie,
Vous sçavez à quel point mon courage est blessé;
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé,
S'il chassoit Æmilie, & me rendoit ma place,
J'aurois peine, Seigneur, à luy refuser grace,
Et tant que je seray maîtresse de ma foy,
Je me doy toute à luy, s'il revient tout à moy.

SERTORIUS.

En vain donc je me flate, en vain j'ose, Madame,
Promettre à mon espoir quelque part en vostre ame :
Pompée en est encor l'unique Souverain,
Tous vos ressentimens n'offrent que vostre main,
Et quand par ses refus j'auray droit d'y prétendre,
Le cœur toujours à luy ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sçais mon devoir,
 Et si mon Hyménée enfle vostre pouvoir?
 Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse
 D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
 Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
 Pour braver mon Tyran, & relever mon sort?
 Laissons, Seigneur, laissons pour les petites ames
 Ce commerce rampant de fouspirs & de flames,
 Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
 La liberté que Rome est presté à voir finir.
 Unissons ma vengeance à vostre Politique
 Pour sauver des abois toute la République:
 L'Hymen seul peut unir des interests si grands.
 Je sçais que c'est beaucoup que ce que je prétends,
 Mais dans ce dur exil que mon Tyran m'impose,
 Le rebut de Pompée est encor quelque chose,
 Et j'ay des sentimens trop nobles, ou trop vains,
 Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE.

Ce que vous faites
 Montre à tout l'Univers, Seigneur, ce que vous êtes;
 Mais quand mesme ce nom sembleroit trop pour vous,
 Du moins mon infidelle est d'un rang au dessous.
 Il sert dans son party, vous commandez au vostre,
 Vous êtes Chef de l'un, & luy Sujet dans l'autre,
 Et son divorce enfin qui m'arrache sa foy

L'y laisse par Sylla plus opprimé que moy,
Si vostre Hymen m'éleve à la grandeur sublime,
Tandis qu'en l'esclavage un autre Hymen l'abime.

Mais, Seigneur, je m'emporte, & l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude,
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude,
Et je craindray toujourns d'avoir trop prétendu,
Tant que de cét espoir vous m'avez répondu.
Vous me pouvez d'un mot asseurer, ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, Madame, après tout, que puis-je vous répondre,
Dequoy vous asseurer, si vous-mesme parlez,
Sans estre feure encor de ce que vous voulez!

De vostre illustre Hymen je sçais les avantages,
J'adore les grands noms que j'en ay pour ostages,
Et voy que leur secours, nous rehaussant le bras,
Auroit bien-toft jetté la tyrannie à bas :
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale icy la grandeur d'un tel bien,
Que pour me tout promettre, & ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par chois de ma personne,
Je vous dirois, Seigneur, *Prenez, je vous la donne,*
Quoy que vueille Pompée, il le voudra trop tard.
Mais comme en cét Hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble Politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,

Que quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus, en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Æmilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t'il se livrer à son juste couroux?
Non, non, si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon Hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront vostre défense,
Mais si j'en romps l'accord pour luy rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, & Pompée avec eux.
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce,
Vous aurez du Tyran la principale force,
Son Armée, ou du moins ses plus braves soldats
Qui de leur Général voudront suivre les pas,
Vous marcherez vers Rome à communes Enseignes.
Il fera temps alors, Sylla, que tu me craignes,
Tremble, & croy voir bien-toft trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as osté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame,
Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foy, sa vertu, son honneur,
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, Seigneur, d'un précieux loisir;
Voila vos interests, c'est à vous de choisir.
Si vostre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute preste,
Je vous laisse y penser. Sur tout, souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,

En captive de guerre, au péril d'un échange,
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foy,
Qu'après vous, & Pompée, il n'en est point pour moy,
Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, & sçavez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, Seigneur, j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vay préparer mon reste de pouvoir.

SERTORIUS.

Moy, je vay donner ordre à le bien recevoir.

Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique,
Que c'est un fort cruel d'aimer par Politique,
Et que ses interests font d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main, quand le cœur est ailleurs !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse,
Rome jusqu'en ces murs m'envoye une maitresse,
Et l'exil d'Aristie enveloppé d'ennuis
Est prest à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingenieux langage
Pour découvrir mon cœur, a tout mis en usage,
En vain par le mépris des vœux de tous nos Rois
J'ay crû faire éclater l'orgueil d'un autre chois ;
Le seul pour qui je tasche à le rendre visible,
Ou n'ose en rien connoistre, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentimens confus,
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, & pren soin de luy dire,
A ce Héros si cher... Tu le connois, Thamire,
Car d'où pourroit mon Trofne attendre un ferme appuy,
Et pour qui mépriser tous nos Rois, que pour luy ?

Sertorius luy feul digne de Viriate
 Mérite que pour luy tout mon amour éclate.
 Fay-luy, fay-luy ſçavoir le glorieux deſſein
 De m'affermir au Trofne, en luy donnant la main,
 Dy-luy... Mais j'aurois tort d'inſtruire ton adreſſe,
 Moy qui connoy ton zèle à ſervir ta Princeſſe.

THAMIRE.

Madame, en ce Héros tout eſt illuſtre & grand,
 Mais à parler fans fard, voſtre amour me ſurprend.
 Il eſt aſſez nouveau qu'un homme de ſon âge
 Ait des charmes ſi forts pour un jeune courage,
 Et que d'un front ridé les replis jauniffants
 Trouvent l'heureux ſecret de captiver les ſens.

VIRIATE.

Ce ne font pas les ſens que mon amour conſulte,
 Il hait des paſſions l'impétueux tumulte,
 Et ſon feu que j'attache aux ſoins de ma grandeur
 Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
 J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
 Qui ſoutient un banny contre toute la Terre,
 J'aime en luy ces cheveux tous couverts de lauriers,
 Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
 Ce bras qui ſemble avoir la victoire en partage:
 L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge,
 Le mérite a toujours des charmes éclatants,
 Et quiconque peut tout, eſt aimable en tout temps.

THAMIRE.

Mais, Madame, nos Rois dont l'amour vous irrite,

N'ont-ils tous ny vertu, ny pouvoir, ny mérite,
Et dans vostre party se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celuy des Turdétans, celuy des Celtibères,
Soutiendroient-ils si mal le Scéptre de vos pères...

VIRIATE.

Contre des Rois comme eux j'aimerois leur soutien,
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.

Rome seule aujourd'huy peut résister à Rome,
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les Destins, & partage les Dieux.
Depuis qu'elle a daigné protéger nos Provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs Princes,
Sous un si haut appuy nos Rois humiliez
N'ont été que Sujets sous le nom d'Alliez,
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort, & plus rude.

Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs Trosnes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance & de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?

Le grand Viriatus de qui je tiens le jour,
D'un fort plus favorable eut un pareil retour.
Il défit trois Préteurs, il gagna dix batailles,
Il repoussa l'affaut de plus de cent murailles;
Et du Consul Brutus l'Astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand Roy fut défait, il en perdit la vie,
Et laissoit sa Couronne à jamais asservie,

Si pour briser les fers de son Peuple captif
Rome n'eust envoyé ce noble fugitif.

Depuis que son courage à nos Destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre affeurent nos climats
Contre ces Souverains de tant de Potentats,
Et leur laissent à peine au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.

Nos Rois, sans ce Héros, l'un de l'autre jaloux
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups,
Jamais ils n'auroient pû choisir entr'eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, & les traite d'égal,
Mais, Thamire, après tout, il est leur Général;
Ils combattent sous luy, sous son ordre ils s'unissent,
Et tous ces Rois de nom en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine, & fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce Héros sujet au cours des ans
A trop long-temps vaincu, pour vaincre encor long-temps
Et sa mort...

VIRIATE.

Jouïffons, en dépit de l'Envie,

Des restes glorieux de son illustre vie,
 Sa mort me laissera pour ma protection
 La splendeur de son Ombre, & l'éclat de son nom.
 Sur ces deux grands appuis ma Couronne affermie
 Ne redoutera point de puissance ennemie,
 Ils feront plus pour moy, que ne feroient cent Rois.
 Mais nous en parlerons encor quelque autre fois,
 Je l'aperçoy qui vient.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, Madame,
 Du dessein téméraire où s'échape mon ame ?
 N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
 Que demander à voir le fond de vostre cœur ?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
 Seigneur, peut estre plus que je ne puis vous dire.
 Pour voir ce qui s'y passe il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ay besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
 Tous vos Rois à l'envy briguent vostre Hyménée,
 Et comme vos bontez font nostre Destinée,

Par ces mesmes bontez j'ose vous conjurer
 En faisant ce grand choix de nous considérer.
 Si vous prenez un Prince, inconstant, infidelle,
 Ou qui pour le party n'ait pas assez de zèle,
 Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
 Si je pourray long-temps encor ce que je puis,
 Si mon bras...

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.
 J'ay mis tous mes Etats si bien sous vostre empire,
 Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
 Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
 Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
 Choisissez-le vous-mesme, & parlez-moy sans feinte.
 Pour qui de tous ces Rois êtes-vous sans soupçon ?
 A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom ?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire,
 Mais à ce froid accueil que je vous voy leur faire,
 Il semble que pour tous sans aucun interest...

VIRIATE.

C'est peut estre, Seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaist,
 Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
 S'efface au seul aspect de la grandeur Romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain ?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de vostre main ?

SERTORIUS.

J'ose après cét aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'estre avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur,
De toute vostre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime,
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendois vostre nom après ces qualitez.
Les éloges brillants que vous daigniez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre ;
Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une Reine à vostre Lieutenant !
Si vos Romains ainsi choisissent des Maitresses,
A vos derniers Tribuns il faudra des Princesses.

SERTORIUS.

Madame...

VIRIATE.

Parlons net sur ce chois d'un époux.
Etes-vous trop pour moy ? suis-je trop peu pour vous ?
C'est m'offrir, & ce mot peut bleffer les oreilles ;
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles,
Et je veux bien, Seigneur, qu'on sçache deormais

Que j'ay d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
 Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende.
 Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande,
 Et ne trouverois pas vos Rois à dédaigner,
 N'étoit qu'ils sçavent mieux obéir, que régner.
 Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
 Leur foiblesse du moins en conserve le titre.
 Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
 En préfère le moindre à tout autre qu'à vous ;
 Car enfin pour remplir l'honneur de ma naissance
 Il me faudroit un Roy de titre, & de puissance,
 Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
 Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
 Aux illustres Ayeux dont on vous voit descendre.
 A de moindres pensers son orgueil abaissé
 Ne soustiendrait pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
 Mais puisque pour remplir la dignité Royale
 Vostre haute naissance en demande une égale,
 Perpenna parmy nous est le seul dont le sang
 Ne mesleroit point d'ombre à la splendeur du rang ;
 Il descend de nos Rois, & de ceux d'Etrurie.
 Pour moy qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
 Je n'ose m'ébloüir d'un peu de nom fameux,
 Jusqu'à deshonorer le Trône par mes vœux.
 Cessez de m'estimer jusqu'à luy faire injure,
 Je ne veux que le nom de vostre Créature ;
 Un si glorieux titre a dequoy me ravir,

Il m'a fait triompher en voulant vous servir,
Et malgré tout le peu que le Ciel m'a fait naître...

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loy
Vous n'osez m'accepter, & disposez de moy.
Accordez le respect que mon Trofne vous donne
Avec cét attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, & n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sçauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure,
Puisque vous le voulez, soyez ma Créature,
Et me laissant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moy, parce que je le veux.

Pour vostre Perpenna que sa haute naissance
N'affranchit point encor de vostre obéissance,
Fust-il du sang des Dieux, aussi-bien que des Rois,
Ne luy promettez plus la gloire de mon chois.
Rome n'attache point le grade à la noblesse,
Vostre grand Marius naquit dans la bassesse,
Et c'est pourtant le seul que le peuple Romain
Ait jusques à sept fois choisi pour Souverain.
Ainsi pour estimer chacun à sa manière,
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entière ;
Mais parmy vos Romains je prens peu garde au sang,
Quand j'y voy la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssiez comme eux le nom de Reine,
Regardez-moy, Seigneur, comme Dame Romaine :
Le droit de Bourgeoisie à nos Peuples donné

Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
 Sous ce titre adoptif étant ce que vous êtes,
 Je pense bien valoir une de mes Sujettes,
 Et si quelque Romaine a causé vos refus,
 Je fais tout ce qu'elle est, & Reine encor de plus.
 Peut estre la pitié d'une illustre misère...

SERTORIUS.

Je vous entens, Madame, & pour ne vous rien taire,
 J'avoûray qu'Aristie...

VIRIATE.

Elle nous a tout dit,
 Je sçais ce qu'elle espère, & ce qu'on vous écrit,
 Sans y perdre de temps, ouvrez vostre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est interessée.
 Mais puisque pour oster l'Espagne à nos Tyrans
 Nous prenons, vous & moy, des chemins différens,
 De grace, examinez le commun avantage,
 Et jugez ce que doit un généreux courage.

Je trahirois, Madame, & vous, & vos Etats,
 De voir un tel secours, & ne l'accepter pas.
 Mais ce mesme secours deviendroit nostre perte,
 S'il nous ostoit la main que vous m'avez offerte,
 Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
 Jetaist ce grand dépost en de mauvaises mains.
 Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie

A ce puissant renfort vostre Lusitanie;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'asseurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait, je luy doÿ tant, Madame,
Qu'une juste prière en faveur de sa flame...

VIRIATE.

Si vous luy devez tant, ne me devez-vous rien,
Et luy faut-il payer vos debtes de mon bien?
Après que ma Couronne a guaranty vos testes,
Ne méritay-je point de part en vos conquestes?
Ne vous ay-je servy, que pour servir toûjours,
Et m'asseurer des fers, par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas. Si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendray jalouse,
Et le rendray moy-mesme assez entreprenant,
Pour ne vous pas laisser un Roy pour Lieutenant.
Je vous avoûray plus. A qui que je me donne,
Je voudray hautement soutenir ma Couronne:
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne voy que vous seul, qui des Mers aux Montagnes
Sous un mesme étendart puisse unir nos Espagnes,
Mais ce que je propose en est le seul moyen.
Et quoy qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
Les malheurs du party l'accabloient à tel point,
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eust pas joint,
Et mesme, si j'en veux croire la Renommée,

Ses troupes malgré luy grossirent vostre Armée.

Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit
 Mais s'arma-t-elle toute en faveur d'un proscrit,
 Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire,
 Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire ?
 Encor une Campagne, & nos seuls escadrons
 Aux Aigles de Sylla font repasser les Monts,
 Et ces derniers venus auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux étably nostre Empire !
 Soyons d'un tel honneur l'un & l'autre jaloux,
 Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous..

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces,
 Le plus heureux destin surprend par les divorces,
 Du trop de confiance il aime à se venger,
 Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
 Devons-nous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome, & nostre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le Ciel veut peut estre leurs mains ?
 Nostre gloire, il est vray, deviendra sans secondé,
 Si nous faisons sans eux la liberté du Monde,
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
 Quels reproches crüels ne nous ferons-nous pas ?
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
 Qu'il est, ou qu'il se croit digne du Diadème,
 Qu'il peut icy beaucoup, qu'il s'est veu de tout temps
 Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents,
 Que piqué du mépris il osera peut estre...

VIRIATE.

Tranchez le mot, Seigneur, je vous ay fait mon maistre,
Et je dois obéir malgré mon sentiment,
C'est à quoy se réduit tout ce raisonnement.

Faites, faites entrer ce Héros d'importance,
Que je fasse un essay de mon obéissance,
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long & vain regret d'avoir prété vos soins.

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire,
J'entens ce qu'on me dit, & ce qu'on me veut dire,
Allez, faites luy place, & ne presumez pas...

SERTORIUS.

Je parle pour un autre & toutefois, hélas!
Si vous sçaviez...

VIRIATE.

Seigneur, que faut-il que je sçache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé...

VIRIATE.

N'achevez point, allez,
Je vous obéiray, plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, & je ne puis, Madame...

VIRIATE.

L'apparence t'abuse, il m'aime au fond de l'ame.

THAMIRE.

Quoy, quand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, & ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des clartez que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voila qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE,
THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit,
Je croy sur sa parole, & luy doy tout crédit.
Je sçais donc vostre amour; mais tirez-moy de peine.
Par où prétendez-vous mériter une Reine,
A quel titre luy plaire, & par quel charme un jour
Obliger sa Couronne à payer vostre amour?

PERPENNA.

Par de sincères vœux, par d'affidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices,
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE.

Et bien, qu'êtes-vous prest de luy sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jaloufie?

 PERPENNA.

Ah, Madame...

VIRIATE.

A ce mot en vain le cœur vous bat,
 Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'Etat.

J'ay de l'ambition, & mon orgueil de Reine
 Ne peut voir sans chagrin une autre Souveraine,
 Qui sur mon propre Trofne à mes yeux s'élevant,
 Jusque dans mes Etats prenne le pas-devant.
 Sertorius y régne, & dans tout nostre Empire
 Il dispense des loix où j'ay voulu souscrire :
 Je ne m'en repens point, il en a bien usé,
 Je rends graces au Ciel qui l'a favorisé ;
 Mais pour vous dire enfin dequoy je suis jalouse,
 Quel rang puis-je garder auprès de son Epouse ?
 Aristie y prétend, & l'offre qu'elle fait,
 Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet.
 Delivrez nos climats de cette vagabonde
 Qui vient par son exil troubler un autre Monde,
 Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
 De cét illustre objet qui me blesse les yeux.
 Aitez d'autres Etats luy préteront azyle.

PERPENNA.

Quoy que vous m'ordonniez, tout me fera facile :
 Mais quand Sertorius ne l'époufera pas,
 Un autre Hymen vous met dans le mēme embaras.
 Et qu'importe après tout d'une autre, ou d'Aristie,
 Si...

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie,
Donnons ordre au present, & quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous sçaurons y fournir.
Le temps est un grand maitre, il règle bien des choses;
Enfin je suis jalouse, & vous en dis les causes,
Voulez-vous me servir?

PERPENNA.

Si je le veux ? j'y cours,
Madame, & meurs déjà d'y consacrer mes jours.
Mais pourray-je espérer que ce foible service
Attirera sur moy quelque regard propice,
Que le cœur attendry fera fuivre...

VIRIATE.

Arrestez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipitez.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire,
Mais laissez-moy de grace arbitre du salaire,
Je ne suis point ingrate, & sçais ce que je dois,
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, Seigneur, comme on vous jouë,

Tout fon cœur est ailleurs, Sertorius l'avouë,
Et fait auprès de vous l'officieux Rival,
Cependant que la Reine...

PERPENNA.

Ah, n'en juge point mal.
A luy rendre fervice elle m'ouvre une voye
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joye.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que fon esprit jaloux
Ne cherche à se fervice de vous, que contre vous,
Et que rompant le cours d'une flame nouvelle,
Vous forcez ce rival à retourner vers elle?

PERPENNA.

N'importe, fervons-la, méritons fon amour,
La force & la vengeance agiront à leur tour.
Hazardons quelques jours sur l'efpoir qui nous flate,
Deuffions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrâte.

AUFIDE.

Mais, Seigneur...

PERPENNA.

Epargnons les discours superflus,
Songeons à la fervice, & ne contestons plus,

Cét unique soucy tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée,
Tu sçais qu'on me l'a dit, allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, POMPEE, Suite.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des Mortels eust jamais osé croire
Que la Trêve à tel point deust rehausser ma gloire?
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvast à s'agrandir?
Certes je doute encor si ma veuë est trompée,
Alors que dans ces murs je voy le grand Pompée,
Et quand il luy plaira je sçauray quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPEE.

Deux raisons, mais, Seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

L'inimitié qui régne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vray mérite a ses prérogatives

Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime & le respect sont de justes tributs,
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais icy que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux Héros,
Sans luy voir en la main piques, ny javelots,
Et le front defarmé de ce regard terrible,
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.

Je suis jeune, & guerrier, & tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pù m'enfler le cœur;
Mais (& ce franc adveu sied bien aux grands courages)
J'apprens plus contre vous par mes desavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aye emportez,
Ne m'ont encore appris par mes prospéritez.
Je voy ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites,
Les sièges, les affauts, les sçavantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son employ,
Vostre exemple est par tout une étude pour moy.
Ah, si je vous pouvois rendre à la République,
Que je croirois luy faire un present magnifique!
Et que j'irois, Seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, Seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,

Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine;
 Mais avant que d'entrer en ces difficultez,
 Souffrez que je réponde à vos civilitez.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
 Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime.
 La Victoire attachée à vos premiers exploits,
 Un Triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix,
 Avant la Dignité qui permet d'y prétendre,
 Font trop voir quels respects l'Univers vous doit rendre
 Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
 L'affiette du país, & la faveur des lieux,
 Si mon expérience en prend quelque avantage,
 Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge,
 Le temps y fait beaucoup, & de mes actions
 S'il vous a plû tirer quelques instructions,
 Mes exemples un jour ayant fait place aux vostres,
 Ce que je vous apprens, vous l'apprendrez à d'autres,
 Et ceux qu'aura ma mort faisis de mon employ
 S'instruiront contre vous, comme vous contre moy.

Quant à l'heureux Sylla, je n'ay rien à vous dire.
 Je vous ay montré l'art d'affoiblir son Empire,
 Et si je puis jamais y joindre des leçons
 Dignes de vous apprendre à repasser les Monts,
 Je suivray d'assez près vostre illustre retraite,
 Pour traiter avec luy fans besoin d'interprète,
 Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
 Luy demander raison pour le peuple Romain.

POMPEE.

De si hautes leçons, Seigneur, sont difficiles,

Et pourroient vous donner quelques foins inutiles,
Si vous faifiez deffein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Auffi me pourriez-vous épargner quelque peine
Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine,
Je vous l'ay déjà dit.

POMPEE.

Ce discours rebatu
Laisseroit une austère & farouche vertu.
Pour moy, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout fujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ses obscuritez.

SERTORIUS.

Je fçais qu'on n'aime point de telles veritez,
Mais, Seigneur, étant seuls, je parle avec franchise,
Bannissant les témoins vous me l'avez permise,
Et je garde avec vous la mesme liberté
Que si vostre Sylla n'avoit jamais été.

Est-ce estre tout Romain, qu'estre Chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maistres de la Terre?
Ce nom, fans vous & luy, nous feroit encor dû,
C'est par luy, c'est par vous que nous l'avons perdu,
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves,
Ils étoient plus que Rois, ils sont moindres qu'esclaves,
Et la gloire qui fuit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abîsme de leurs maux,

Leur misère est le fruit de vostre illustre peine,
Et vous pensez avoir l'ame toute Romaine ?
Vous avez hérité ce nom de vos Ayeux,
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPEE.

Je croy le bien remplir, quand tout mon cœur s'appliqu
Aux soins de rétablir un jour la République ;
Mais vous jugez, Seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.

Lors que deux factions divisent un Empire,
Chacun fuit au hazard la meilleure, ou la pire,
Suivant l'occasion, ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un, ou vers l'autre costé.
Le plus juste party difficile à connoître
Nous laisse en liberté de nous choisir un maistre,
Mais quand ce chois est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ay servy sous Sylla du temps de Marius,
Et serviray sous luy, tant qu'un Destin funeste
De nos divisions soustiendra quelque reste.
Comme je ne voy pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur :
S'il les pousse trop loin, moy-mesme je l'en blasme,
Je luy prête mon bras sans engager mon ame,
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moy l'injustice, & l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sçachent leur devoir.
Enfin je sçais mon but, & vous sçavez le vostre.

SERTORIUS.

Mais cependant, Seigneur, vous servez comme un autre ;
Et nous, qui jugeons tout sur la foy de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux Dieux,
Nous craignons vostre exemple, & doutons si dans Rome
Il n'instruit point le Peuple à prendre loy d'un homme,
Et si vostre valeur sous le pouvoir d'autrui
Ne sème point pour vous, lors qu'elle agit pour luy.

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez vostre gloire,
Que vostre ame en secret luy donne tous ses vœux :
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essay d'un maistre,
Sous ce flateur espoir qu'un jour vous pourrez l'estre,
La main qui les opprime, & que vous soutenez,
Les accoûtume au joug que vous leur destinez,
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tafez leur courage.

POMPEE.

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi,
Mais justifiera-t'il ce que l'on voit icy ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise,
Vostre exemple à la fois m'instruit, & m'autorise,
Je juge comme vous sur la foy de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux Dieux.

Ne vit-on pas icy sous les ordres d'un homme ?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome ?
Du nom de Dictateur, du nom de Général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ;

Les titres différens ne font rien à la chose,
 Vous imposez des loix ainsi qu'il en impose,
 Et s'il est perilleux de s'en faire haïr,
 Il ne seroit pas feur de vous desobéïr.

Pour moy si quelque jour je suis ce que vous êtes,
 J'en useray peut estre alors comme vous faites,
 Jusque-là...

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
 Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
 Si je commande icy, le Sénat me l'ordonne,
 Mes ordres n'ont encor affaffiné personne,
 Je n'ay pour ennemis que ceux du bien commun,
 Je leur fais bonne guerre, & n'en proscriis pas-un.
 C'est un azyle ouvert que mon pouvoir suprême,
 Et si l'on m'obéït, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPEE.

Et vostre empire en est d'autant plus dangereux,
 Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
 Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
 Qu'on croit n'estre en vos fers qu'esclave volontaire,
 Et que la liberté trouvera peu de jour
 A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
 Ainsi parlent, Seigneur, les ames soupçonneuses;
 Mais n'examinons point ces questions fascheuses,
 Ny si c'est un Sénat qu'un amas de bannis,
 Que cet azyle ouvert sous vous a réunis.
 Une seconde fois, n'est-il aucune voye
 Par où je puisse à Rome emporter quelque joye?

Elle feroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens,
Il est doux de revoir les murs de la Patrie,
C'est elle par ma voix, Seigneur, qui vous en prie,
C'est Rome.

SERTORIUS.

Le sejour de vostre Potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour Maximes d'Etat?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions combrent de funerailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en font que la prison, ou plutôt le tombeau;
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce,
Et comme autour de moy j'ay tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Parlons pourtant d'accord. Je ne sçais qu'une voye
Qui puisse avec honneur nous donner cette joye.
Unissons-nous ensemble, & le Tyran est bas,
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras,
Ainsi nous ferons voir l'amour de la Patrie
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolatrie,
Et nous épargnerons ces flots de sang Romain
Que versent tous les ans vostre bras & ma main.

POMPEE.

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moy d'une action trop noire?
Moy qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux,
 Je ne l'ay qu'en depost, & je vous l'abandonne,
 Non jusqu'à vous servir de ma seule personne,
 Je prétens un peu plus; mais dans cette union
 De vostre Lieutenant m'enviriez-vous le nom?

POMPEE.

De pareils Lieutenants n'ont des Chefs qu'en idée,
 Leur nom retient pour eux l'autorité cédée,
 Ils n'en quittent que l'ombre, & l'on ne sçait que c'est
 De suivre, ou d'obéir, que suivant qu'il leur plaist.
 Je sçais une autre voye, & plus noble, & plus seure.
 Sylla, si vous voulez, quitte sa Dictature,
 Et déjà de luy-mesme il s'en feroit démis,
 S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eust plus d'ennemis.
 Mettez les armes bas, je répons de l'issuë,
 J'en donne ma parole après l'avoir reçuë.
 Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'ébloüis point de cette illusion,
 Je connoy le Tyran, j'en voy le stratagème,
 Quoy qu'il semble promettre, il est toujours luy-mesme.
 Vous qu'à sa deffiance il a sacrifié,
 Jusques à vous forcer d'estre son allié...

POMPEE.

Hélas! ce mot me tuë, & je le dis sans feinte,
 C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.

J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher,
 Mon cœur frémit encor à me le reprocher,
 Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle,
 Et je vous rends, Seigneur, mille graces pour elle,
 A vous, à ce grand cœur, dont la compassion
 Daigne icy l'honorer de sa protection.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
 C'est le moindre devoir des ames généreuses;
 Aussi fais-je encor plus, je luy donne un époux.

POMPEE.

Un époux ! Dieux, qu'entens-je ? & qui, Seigneur ?

SERTORIUS.

Moy.

POMPEE.

Vous !

Seigneur, toute son ame est à moy dès l'enfance,
 N'imites point Sylla par cette violence,
 Mes maux sont assez grands, sans y joindre celuy
 De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encor à vous. Venez, venez, Madame,
 Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur vostre ame,
 Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
 La force qu'on vous fait pour me donner la main.

POMPEE.

C'est elle-mesme, ô Ciel !

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle,
Et sçais que tout son cœur vous est encor fidelle.
Reprenez vostre bien, ou ne vous plaignez plus
Si j'ose m'enrichir, Seigneur, de vos refus.

SCENE II.

POMPEE, ARISTIE.

POMPEE.

Me dit-on vray, Madame ? & feroit-il possible...

ARISTIE.

Ouy, Seigneur, il est vray que j'ay le cœur sensible,
Suivant qu'on m'aime, ou hait, j'aime, ou hais à mon tour
Et ma gloire soutient ma haine, & mon amour.
Mais si de mon amour elle est la Souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine,
Je ne la suis pas mesme, & je hay quelquefois,
Et moins que je ne veux, & moins que je ne dois.

POMPEE.

Cette haine a pour moy toute son étendue,

Madame, & la pitié ne l'a point suspenduë,
La générosité n'a pû la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer ?
Mon feu, qui n'est éteint, que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moy le vostre pour renaître,
Et je sens qu'à vos yeux mon couroux chancelant
Trébuche, perd sa force, & meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, Seigneur ?

POMPEE.

Si je vous aime ?

Demandez si je vis, ou si je suis moy-mesme.
Vostre amour est ma vie, & ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux,
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire,
Quoy qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel Hymen, plus de Sertorius,
Je suis au grand Pompée, & puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas ! quoy que je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, *plus d'Æmilie*.
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,

C'est vous que je veux croire, & Pompée infidelle
 Ne ſçauroit plus ſouffrir que ma haine chancelle,
 Il l'aſſermit pour moy. Venez, Sertorius,
 Il me rend tout à vous par ce müet refus,
 Donnons ce grand témoin à ce grand Hyménée,
 Son ame toute ailleurs n'en fera point gênée,
 Il le verra ſans peine, & cette dureté
 Paſſera chez Sylla pour magnanimité.

POMPEE.

Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage,
 Mais enfin je vous aime, & ne puis davantage.
 Vous, ſi jamais ma flame eut pour vous quelque appas,
 Plaignez-vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas,
 Demeurez en état d'eſtre toûjours ma femme,
 Gardez juſqu'au tombeau l'empire de mon ame.
 Sylla n'a que ſon temps, il eſt vieil & caſſé,
 Son règne paſſera, ſ'il n'eſt déjà paſſé,
 Ce grand pouvoir luy péſe, il s'apreſte à le rendre,
 Comme à Sertorius je veux bien vous l'apprendre;
 Ne vous jetez donc point, Madame, en d'autres bras,
 Plaignez-vous, haïſſez, mais ne vous donnez pas,
 Si vous voulez ma main, n'engagez point la voſtre.

ARISTIE.

Mais quoy? n'êtes-vous pas entre les bras d'un autre?

POMPEE.

Non, puisqu'il vous en faut confirmer le ſecret.
 Æmilie à Sylla n'obéit qu'à regret.

Des bras d'un autre époux ce Tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache ;
Elle porte en ses flancs un fruit de cét amour
Que bien-toft chez moy-mefme elle va mettre au jour,
Et dans ce triste état fa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'ébloüir par un feint Hyménée,
Tandis que toute entière à son cher Glabrion
Elle paroît ma femme, & n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom feul eft tout pour celles de ma forte.
Rendez-le-moy, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte,
J'aimay vofre tendrefse, & vos emprefsemens,
Mais je fuis au deffus de ces attachemens,
Et tout me fera doux, fi ma trame coupée
Me rend à mes Ayeux en femme de Pompée,
Et que fur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ay confervé.
J'en fais toute ma gloire, & toutes mes délices,
Un moment de fa perte a pour moy des fupplices ;
Vengez-moy de Sylla qui me l'ofte aujourd'huy,
Ou fouffrez qu'on me venge, & de vous, & de luy,
Qu'un autre Hymen me rende un titre qui l'égale,
Qu'il me relève autant, que Sylla me ravale ;
Non que je puiffe aimer aucun autre que vous,
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux,
Il m'en faut un illustre, & pour la renommée...

POMPEE.

Ah, ne vous laffez point d'aimer, & d'efre aimée.

Peut être touchons-nous au moment désiré,
 Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
 Ayez plus de courage & moins d'impatience,
 Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE.

J'attendray de sa mort, ou de son repentir,
 Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir ?
 Et je verray toujours votre cœur plein de glace,
 Mon Tyran impuny, ma rivale en ma place,
 Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
 Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

POMPEE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourray-je, Madame ?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'exil de votre femme,
 La ramener chez vous avec vos légions,
 Et rendre un heureux calme à nos divisions.
 Que ne pourrez-vous point en teste d'une Armée,
 Par tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée ?
 Et quand Sertorius fera joint avec vous,
 Que pourra le Tyran ? qu'osera son couroux ?

POMPEE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître,
 Ny secouer le joug que de changer de maître.
 Sertorius pour vous est un illustre appuy,
 Mais en faire le mien, c'est me ranger sous luy,

Joindre nos étendarts, c'est grossir son empire.
Perpenna qui l'a joint sçaura que vous en dire.
Je fers, mais jusqu'icy l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin,
Et ce peu que j'y rens de vaine déférence
Jaloux du vray pouvoir ne sert qu'en apparence.
Je croy n'avoir plus mesme à servir qu'un moment;
Et quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les loix d'un autre homme,
Moy, qui ne suis jaloux de mon autorité,
Que pour luy rendre un jour toute sa liberté?
Non, non, si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous sçaurez accorder vostre amour, & ma gloire,
Céder avec prudence au temps prest à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée & qu'il vous en souviene,
Vous mettrez vostre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, Seigneur? ne me voulez-vous pas?
Parlez, que vostre choix règle ma Destinée.
Suis-je encor à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté,
Rendez-moy mes liens, ou pleine liberté...

POMPEE.

Je le voy bien, Madame, il faut rompre la Trêve,
Pour briser en vainqueur cét Hymen, s'il s'achève,

Et vous sçavez si peu l'art de vous secourir,
Que pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTIE.

Sertorius sçait vaincre & garder ses conquestes.

POMPEE.

La vostre à la garder coûtera bien des testes ;
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais aßeurer, que ma mort.
Ouy, j'en jure les Dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empescher sa perte, que la mienne,
Et peut estre tous deux l'un par l'autre percez
Nous vous ferons connoître à quoy vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, Seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance.
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs :
Ceux de fervir Sylla, d'aimer son Æmilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à vostre Rome un jour sa liberté,
Sçauront tourner vos pas de quelque autre costé.
Sur tout ce privilège acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de maris, & de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'Univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

POMPEE.

Ah, c'en est trop, Madame, & de nouveau je jure...

ARISTIE.

Seigneur, les veritez font-elles quelque injure ?

POMPEE.

Vous oubliez trop tost que je suis vostre époux.

ARISTIE.

Ah, si ce nom vous plaist, je suis encor à vous,
Voila ma main, Seigneur.

POMPEE.

Gardez-la-moy, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme ?
Que par un autre Hymen vous me deshonorez ?
Me punissent les Dieux que vous avez jurez,
Si passé ce moment, & hors de vostre veuë,
Je vous garde une foy que vous avez rompuë.

POMPEE.

Qu'allez-vous faire ? Hélas !

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPEE.

Eteindre un tel amour !

ARISTIE.

Vous-mesme l'éteignez.

POMPEE.

La victoire aura droit de le faire renaitre.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croistre.

POMPEE.

Pourrez-vous me haïr ?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhairs.

POMPEE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourray-je voir la Reine?

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confiance,
Mais j'ose presumer qu'offert de vostre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain,
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah, j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose,
Ou pour en parler mieux, j'y puis trop, & trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Ouy, mais, Seigneur, d'où vient cette surprise
Et dequoy s'inquiète un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appellez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vostre,
S'il ne sçait que trouver des raisons pour un autre,
Et je préférerois un peu d'emportement,
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien party capable de me nuire,
Qu'un soupir échapé ne deust soudain détruire;

Mais la Reine fenfible à de nouveaux defirs
Entendoit mes raifons, & non pas mes fouspirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un Héros fouspire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un fouspir veut dire,
Et je vous fervirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je fçais qu'en ce climat, que vous nommez Barbare,
L'amour par un fouspir quelquefois fe déclare ;
Mais la gloire qui fait toutes vos paffions
Vous met trop au deffus de ces impreffions,
De tels defirs trop bas pour les grands cœurs de Rome...

SERTORIUS.

Ah, pour eftre Romain, je n'en fuis pas moins homme.
J'aime, & peut eftre plus qu'on n'a jamais aimé,
Malgré mon âge & moy, mon cœur s'eft enflamé,
J'ay crû pouvoir me vaincre, & toute mon adrefse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foibleffe,
Ceux de la Politique, & ceux de l'amitié
M'ont mis en un état à me faire pitié,
Le fouvernir m'en tuë, & ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'efpoir que j'attens de la Reine,
Si toutefois...

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté,
Mais je voy fon efprit fortement irrité,
Et fi vous m'ordonnez de vous parler fans feindre,

Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre,
N'y perdez point de temps, & ne négligez rien,
C'est peut estre un dessein mal ferme que le sien.
La voicy, profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien sur tout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échape à cet illustre objet.
Seroit-il vray, Seigneur?

SERTORIUS.

Il est donc vray, Madame,
Mais bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t'il dit, la Trêve dès demain,
S'il voit qu'elle s'apreste à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir fans remise au pouvoir absolu,
Et si d'une offre en l'air vostre ame encor frappée
Veut bien s'embarasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous, que dès demain tous deux
De l'un & l'autre Hymen nous n'asseurions les nœuds,
Deust se rompre la Trêve, & deust la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain...

VIRIATE.

Dès ce mesme moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement,
Et quand l'obéissance a de l'exaëtitude,
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendray toujours pour ordres absolus,
Qui peut ce qui luy plaist commande alors qu'il prie :
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolatrie.
Tant d'amour, tant de Rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un Trofne imaginaire,
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ay donc qu'à mourir en faveur de ce chois.
 J'en ay reçu la loy de vostre propre voix,
 C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
 Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande,
 Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
 Pour remplir vostre Trosne, il luy faut tout mon sort.
 Luy donner vostre main, c'est m'ordonner, Madame,
 De luy céder ma place au camp, & dans vostre ame.
 Il est, il est trop juste après un tel bonheur
 Qu'il l'ait dans nostre Armée, ainsi qu'en vostre cœur,
 J'obéis sans murmure, & veux bien que ma vie...

VIRIATE.

Avant que par cét ordre elle vous soit ravie,
 Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
 Qui tient moins d'un amy qu'il ne fait d'un rival ?
 Vous trouvez ma faveur, & trop prompte, & trop pleine !
 L'Hymen où je m'apreste est pour vous une gefne !
 Vous m'en parlez enfin, comme si vous m'aimiez !

SERTORIUS.

Souffrez après ce mot que je meure à vos pieds.
 J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vostre,
 Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre,
 Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
 Me réduit mon amour que j'ay mal écouté.

Bien qu'un si digne objet le rendit excusable,
 J'ay crû honteux d'aimer quand on n'est plus aimable,
 J'ay voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,

Et me fuis répondu long-temps de vos mépris;
 Mais j'ay veu dans vostre ame ensuite une autre idée
 Sur qui mon espérance aussi-toft s'est fondée,
 Et je me fuis promis bien plus qu'à tous vos Rois,
 Quand j'ay veu que l'amour n'en feroit point le chois.
 J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie,
 Non que ma passion s'en soit veuë allentie;
 Mais je n'ay point douté qu'il ne fust d'un grand cœur
 De tout sacrifier pour le commun bonheur.
 L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées,
 Vous avez veu le reste, & mes raisons forcées.
 Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
 Pourroient ne me coûter que deux ou trois souspirs,
 Et pour m'en consoler j'envifageois l'estime,
 Et d'amy généreux, & de Chef magnanime:
 Mais près d'un coup fatal je sens par mes ennuis
 Que je me promettois bien plus que je ne puis.
 Je me rends donc, Madame, ordonnez de ma vie,
 Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
 Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sçais vous obéir,
 Mais je ne sçais que c'est d'aimer, ny de haïr,
 Et la part que tantost vous aviez dans mon ame
 Fut un don de ma gloire, & non pas de ma flame.
 Je n'en ay point pour luy, je n'en eus point pour vous,
 Je ne veux point d'Amant, mais je veux un époux,
 Mais je veux un Héros, qui par son Hyménée
 Sçache élever si haut le Trofne où je fuis née,

Qu'il puisse de l'Espagne estre l'heureux soutien,
Et laisser de vrais Rois de mon sang, & du sien.

Je le trouvois en vous, n'eust été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moy s'intresse,
Et dont, quand je vous mets au dessus de cent Rois,
Une répudiée a mérité le chois.

Je l'oubliray pourtant, & veux vous faire grace.
M'aimez-vous ?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace ?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, Seigneur, & dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moy vostre main.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincère
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa félicité,
Sans prendre aucun soucy de vostre Dignité !
Mais quand vous oubliez ce que j'ay pû vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir vostre Empire,
Que vostre grand projet est celuy de régner ?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace est-ce m'en éloigner ?

SERTORIUS.

Ah ! Madame, est-il temps que cette grace éclate ?

VIRIATE.

C'est cét éclat, Seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, Madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter,
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'après d'un autre objet un autre amour l'engage :
Des amis d'Aristie affeurons le secours,
A force de promettre en differant toûjours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes ?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes ?
Et de ses interests un si haut abandon...

VIRIATE.

Et que m'importe, à moy, si Rome souffre, ou non ?
Quand j'auray de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendray pour fruit le nom de son amie,
Je vous verray Consul m'en apporter les loix,
Et m'abaïsser vous-mesme au rang des autres Rois ?
Si vous m'aimez, Seigneur, nos mers, & nos montagnes
Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes,
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, & laissons faire au Tibre.

La liberté n'est rien quand tout le monde est libre,
 Mais il est beau de l'estre, & voir tout l'Univers
 Soupirer sous le joug & gémir dans les fers,
 Il est beau d'étaler cette prérogative
 Aux yeux du Rhofne esclave, & de Rome captive,
 Et de voir envier aux peuples abatus
 Ce respect que le Sort garde pour les vertus.

Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
 Remettez-moy le soin de le rendre traitable,
 Je sçais l'art d'empescher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
 Je le sçais comme vous, & voy quelles tempestes
 Cét ordre surprenant formera sur nos testes.
 Ne cherchons point, Madame, à faire des mutins,
 Et ne nous brouillons point avec nos bons Destins.
 Rome nous donnera sans eux assez de peine,
 Avant que de souscrire à l'Hymen d'une Reine,
 Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
 A moins qu'elle nous doive, & gloire, & liberté.

VIRIATE.

Je vous avouéray plus, Seigneur, loin d'y souscrire,
 Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire,
 Un couroux implacable, un orgueil endurcy,
 Et c'est par où je veux vous arrêter icy.
 Qu'ay-je à faire dans Rome ? & pourquoy, je vous prie.

SERTORIUS.

Mais nos Romains, Madame, aiment tous leur Patrie,

Et de tous leurs travaux l'unique & doux espoir,
C'est de vaincre bien-tost assez pour la revoir.

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage;
Ils aimeront à vivre, & sous vous, & sous moy,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix, d'un Tyran, ou d'un Roy.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un & l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mary d'une Reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait, ny Tyrans, ny Rois.
Nos Espagnols formez à vostre art militaire
Acheveront sans eux ce qui nous reste à faire.

La perte de Sylla n'est pas ce que je veux,
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux,
L'Hymen où je prétens ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une Ville où régner les divorces,
Et du haut de mon Trofne on ne voit point d'attraits,
Où l'on n'est Roy qu'un an pour n'estre rien après.
Enfin, pour achever, j'ay fait pour vous plus qu'elle,
Elle vous a banny, j'ay pris vostre querelle,
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir,
Prenez le Diadème, & laissez-la servir,
Il est beau de tenter des choses inouïes,

Deust-on voir par l'effet ses volontez trahies.
Pour moy, d'un grand Romain je veux faire un grand Roy,
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moy,
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, & sans besoin faire des mécontents!
Soyons heureux plus tard, pour l'estre plus long-temps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...

VIRIATE.

Vous sçavez que l'amour n'est pas ce qui me presse,
Seigneur, mais après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis Reine, & qui sçait porter une Couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vay penser à moy, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah, si vous écoutez cet injuste couroux...

VIRIATE.

Je n'en ay point, Seigneur, mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude.
Vous me direz demain où je doy l'arrêter,
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCENE III.

SERTORIUS, PERPENNA,
AUFIDE.

PERPENNA à *Aufide*.

Dieux ! qui peut faire ainsi disparoître la Reine ?

AUFIDE à *Perpenna*.

Luy-mefme a quelque chofe en l'ame qui le gefne,
Seigneur, & noftre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux fçavez-vous ce qu'on dit ?
L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte ?

PERPENNA.

Comme affez près des murs il avoit fon escorte,
Je me fuis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de voftre fecours, Seigneur, j'ay grand befoin,
Tout fon vifage montre une fierté fi haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute,
Et vous fçavez...

PERPENNA.

Je sçais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ay point crú devoir mettre les armes bas,
Il n'est pas encor temps.

PERPENNA.

Continuez, de grace,
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Vostre interest m'arrête autant comme le mien,
Si je m'en trouvois mal, vous ne feriez pas bien.

PERPENNA.

De vray, sans vostre appuy je serois fort à plaindre.
Mais je ne voy pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux,
Mais ensuite le fort pourroit tomber sur vous;
Le Tyran après moy vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma teste abatuë ébranleroit la vostre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, Seigneur, de teste, & de Tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la Reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits,
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix,
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville
De Pompée & de moy l'entretien inutile.
Vous le sçavez, Aufide?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa fuite en ont sçeu mal user,
J'en crains parmy le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa Dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joye à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos Garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en rompons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice,
D'autres plus grands périls le Ciel m'a garanty.

PERPENNA.

Ne ferions-nous point mieux d'accepter le party,
Seigneur? trouvez-vous l'offre, ou honteuse, ou mal feure

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa Dictature,
Mais il peut faire aussi des Consuls à son chois,
De qui la Pourpre esclave agira sous ses loix,
Et quand nous n'en craignons aucuns ordres finistres,
Nous périrons par ceux de ses lasches Ministres.
Croyez-moy, pour des gens comme vous deux, & moy,
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foy.
Sylla par Politique a pris cette mesure,
De montrer aux soldats l'impunité fort feure,
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur teste, & les a tous perdus.
Pour moy, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne
Qu'il ne reste pour moy que ma seule personne,
Je me perdray plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller tant qu'il vivra briguer le Consulat.
Vous...

PERPENNA.

Ce n'est pas, Seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclu du Consulat par l'Hymen d'une Reine,
Du moins si vos bontez m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attens plus de Rome aucun degré d'honneur,
Et banny pour jamais dans la Lusitanie
J'y crois en feureté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Ouy, mais je ne voy pas encor de feureté
A ce que vous & moy nous avons concerté.
Vous sçavez que la Reine est d'une humeur si fiére...
Mais peut estre le temps la rendra moins altiére,
Adieu, dispensez-moy de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, Seigneur, mes vœux font-ils si mal reçeus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je souspire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup, mais, Seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en sçavez.
Ne m'auriez-vous remply que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ay cédée, & vous tiendray parole.
Je l'aime, & vous la donne encor malgré mon feu,
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines :
Que vous diray-je enfin ? l'Espagne a d'autres Reines,
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moy ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilorgetes

Rendroient vos volontez bien plûtoft satisfaites,
La Reine avec chaleur fçauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, & me l'allez ravir !

SERTORIUS.

Que fert que je promette, & que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma perfonne ?
Vous fçavez les raifons de cét attachement,
Je vous en ay tantoft parlé confidemment,
Je vous en fais encor la mefme confiance.
Faites à vofre amour un peu de violence,
J'ay triomphé du mien, j'y fuis encor tout preft ;
Mais s'il faut du party ménager l'intereft,
Faut-il pouffer à bout une Reine obftinée,
Qui veut faire à fon chois toute fa Destinée,
Et de qui le fecours depuis plus de dix ans
Nous a mieux fouûtenus que tous nos partifans ?

PERPENNA.

La trouvez-vous, Seigneur, en état de vous nuire ?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout à fait nous détruire,
Mais fi vous m'enchaînez à ce que j'ay promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche, icy chacun murmure,
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture,

Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter.

PERPENNA.

C'est à moy de me vaincre, & la raison l'ordonne,
Mais d'un si grand deffein tout mon cœur qui friffonne...

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point, deuft m'en coûter le jour,
Je tiendray ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flate.

PERPENNA.

Je doy donc me contraindre, & j'y suis résolu.
Ouy, sur tous mes desirs je me rends absolu,
J'en veux à vostre exemple estre aujourd'huy le maistre,
Et malgré cét amour que j'ay laissé trop croistre,
Vous direz à la Reine...

SERTORIUS.

Et bien, je luy diray ?

PERPENNA.

Rien, Seigneur, rien encor, demain j'y penseray.

Toutefois la colère où s'emporte son ame
 Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
 Vous luy direz, Seigneur, tout ce vous voudrez,
 Et je suivray l'avis que pour moy vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire, & plains.

PERPENNA.

Que j'ay l'ame accablée !

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la voy comblée.
 Adieu, j'entre un moment pour calmer son chagrin,
 Et me rendray chez vous à l'heure du festin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maistre si chéry fait pour vous des merveilles,
 Vostre flame en reçoit des faveurs sans pareilles,
 Son nom seul malgré luy vous avoit tout volé,
 Et la Reine se rend si-tost qu'il a parlé.
 Quels services faut-il que vostre espoir hazarde,
 Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde,
 Et dans quel temps, Seigneur, purgerez-vous ces lieux

De cét illustre objet qui luy blesse les yeux ?
Elle n'est point ingrate, & les loix qu'elle impose
Pour se faire obéir promettent peu de chose,
Mais on n'a qu'à laisser le falaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses loix.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moy, de grace,
Comment vous résolvez que le festin se passe.
Dissimulerez-vous ce manquement de foy,
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moy.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Ouy, Madame, j'en suis comme vous ennemie,
Vous aimez les grandeurs, & je hay l'infamie,
Je cherche à me venger, vous à vous établir,
Mais vous pourrez me perdre, & moy vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Vostre établissement avecque ma vengeance.

On m'a volé Pompée, & moy, pour le braver,
Cét ingrat que ma foy n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :
Mais je n'ay pas dessein d'estre vostre rivale,
Et n'ay point dû prévoir, ny que vers un Romain
Une Reine daignast jamais pancher sa main,
Ny qu'un Héros dont l'ame a paru si Romaine
Démentist ce grand nom par l'Hymen d'une Reine.
J'ay crû dans sa naissance, & vostre Dignité

Pareille averfion, & contraire fierté.
 Cependant on me dit qu'il confent l'Hyménée,
 Et qu'en vain il s'oppose au choif de la journée,
 Puisque, fi dès demain il n'a tout fon éclat,
 Vous allez du party féparer vofre Etat.

Comme je n'ay pour but que d'en groffir les forces,
 J'aurois grand déplair d'y caufer des divorces,
 Et de fervir Sylla mieux que tous fes amis,
 Quand je luy veux par tout faire des ennemis.
 Parlez donc, quelque espoir que vous m'avez veu prendre,
 Si vous y prétendez, je cefse d'y prétendre.
 Un reste d'autre espoir & plus juft & plus doux
 Sçaura voir fans chagrin Sertorius à vous.
 Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
 Tous les reffentimens de ma place ufurpée,
 Et comme fon amour eut peine à me trahir,
 J'ay voulu me venger & n'ay pû le haïr :
 Ne me déguifez rien non plus que je déguife.

VIRIATE.

Viriate à fon tour vous doit mefme franchife,
 Madame, & d'ailleurs mefme on vous en a trop dit
 Pour vous diffimuler ce que j'ay dans l'efprit.

J'ay fait venir exprès Sertorius d'Afrique,
 Pour fauver mes Etats d'un pouvoir tyrannique,
 Et mes voifins domptez m'apprenoient que fans luy
 Nos Rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appuy.
 Avec un feul vaiffeau ce grand Héros prit terre,
 Avec mes Sujets feuls il commença la guerre,
 Je mis entre fes mains mes Places & mes Ports,

Et je luy confiy mon Scéptre & mes trefors.
 Dès l'abord il ſçeut vaincre, & j'ay veu la victoire
 Enfler de jour en jour ſa puiffance, & ſa gloire.
 Nos Rois laſſez du joug, & vos perſécutez
 Avec tant de chaleur l'ont joint de tous coſtez,
 Qu'enfin il a pouſſé nos armes fortunées
 Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées,
 Mais après l'avoir mis au point où je le voy,
 Je ne puis voir que luy qui ſoit digne de moy,
 Et regardant ſa gloire ainſi que mon ouvrage,
 Je périray plutôt qu'une autre la partage.
 Mes Sujets valent bien que j'aime à leur donner
 Des Monarques d'un ſang qui ſçache gouverner,
 Qui ſçache faire teſte à vos Tyrans du Monde,
 Et rendre noſtre Eſpagne en lauriers ſi féconde,
 Qu'on voye un jour le Po redouter ſes efforts,
 Et le Tibre luy-meſme en trembler pour ſes bords.

ARISTIE.

Votre deſſein eſt grand, mais à quoy qu'il aſpire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raiſons que vous me voulez dire.
 Je ſçais qu'il ſeroit bon de taire, & différer
 Ce glorieux Hymen qu'il me fait eſpérer:
 Mais la paix qu'aujourd'huy l'on offre à ce grand hon
 Ouvre trop les chemins, & les portes de Rome;
 Je voy que s'il y rentre il eſt perdu pour moy,
 Et je l'en veux bannir par le don de ma foy.
 Si je hazarde trop de m'eſtre déclarée,

J'aime mieux ce péril, que ma perte affeurée,
 Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
 Nos bons Destins sans eux pourront nous soutenir.
 Mes peuples aguerris sous vostre discipline
 N'auront jamais au cœur de Rome qui domine,
 Et ce sont des Romains, dont l'unique foucy
 Est de combattre, vaincre, & triompher icy.
 Tant qu'ils verront marcher ce Héros à leur teste,
 Ils iront sans frayeur de conquête, en conquête,
 Un exemple si grand dignement soutenu
 Sçaura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ?

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Arcas, l'Affranchy de mon frère,
 Sa venuë en ces lieux cache quelque mystère.
 Parle, Arcas, & dy-nous...

ARCAS.

Ces lettres mieux que moy
 Vous diront un succès qu'à peine encor je croy.

ARISTIE *lit.*

*Chère sœur, pour ta joye il est temps que tu sçaches
 Que nos maux & les tiens vont finir en effet,*

*Sylla marche en public sans Faisceaux, & sans Haches,
Prest à rendre raison de tout ce qu'il a fait.*

*Il s'est en plein Sénat démis de sa puissance,
Et si vers toy Pompée a le moindre panchant,
Le Ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Æmilie est morte en accouchant.*

*Sylla meſme consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'Hymen te rende à tes premières chaisnes,
En meſme temps qu'à Rome il rend sa liberté.*

QUINTVS ARISTIVS.

Le Ciel s'est donc lassé de m'estre impitoyable,
Ce bonheur comme à toy me paroît incroyable,
Cours au camp de Pompée, & dy-luy cher Arcas...

ARCAS.

Il a cette Nouvelle, & revient sur ses pas :
De la part de Sylla chargé de luy remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'icy j'ay sçeu le rencontrer.

ARISTIE.

Quel amour, quelle joye a-t'il daigné montrer ?
Que dit-il ? que fait-il ?

ARCAS.

Par vostre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience.
Mais rappelé vers vous par un transport d'amour,
Qui ne luy permet pas d'achever son retour,

L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suivra de près, & m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une allegresse égale,
Madame, vous voila sans crainte, & sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ay plus en vous, & je n'en puis douter,
Mais il m'en reste une autre, & plus à redouter,
Rome, que ce Héros aime plus que luy-mefme,
Et qu'il préféreroit sans doute au Diadème,
Si contre cét amour...

SCENE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE,
ARCAS.

THAMIRE.

Ah, Madame !

VIRIATE.

Qu'as-tu,
Thamire, & d'où te vient ce visage abatu ?
Que nous disent tes pleurs ?

THAMIRE.

Que vous êtes perduë,
Que cét illustre bras qui vous a défenduë...

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius...

VIRIATE.

N'achéveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus? ô Ciel! qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire.

Ces Tygres, dont la rage au milieu du festin
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tous couverts de son sang courent parmy la ville,
Emouvoir les soldats, & le peuple imbécille,
Et Perpenna par eux proclamé Général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble & l'auteur, & la cause,
Par cét affassinat c'est de moy qu'on dispose,
C'est mon Trofne, c'est moy qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.

Madame, après sa perte, & parmy ces alarmes,
N'attendez point de moy de fouspirs, ny de larmes :
Ce font amusemens que dédaigne aisément
Le prompt & noble orgueil d'un vif ressentiment :
Qui pleure, l'affoiblit, qui fouspire, l'exhale,
Il faut plus de fierté dans une ame Royale,
Et ma douleur soumise aux foins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger,
Songez à fuir, Madame.

THAMIRE.

Il n'est plus temps, Aufide
Des portes du Palais saisi pour ce perfide,
En fait vostre prison, & luy répond de vous.
Il vient, dissimulez un si juste couroux,
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sçais ce que je suis, & le seray toujours,
N'eussay-je que le Ciel, & moy, pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE,
VIRIATE, THAMIRE,
ARCAS.

PERPENNA.

Sertorius est mort, cessez d'estre jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'apprehendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres Etats elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vostre,
Je puis vous asseurer, & d'elle, & de toute autre,
Et que ce coup heureux sçaura vous maintenir,
Et contre le present, & contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang, ny l'âge,
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage,
Et malgré ces defauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa Dignité qui vous tyrannisoit,
Le nom de Général vous le rendoit aimable,
A vos Rois, à moy-mesme il étoit préférable,
Vous vous ébloüissiez du titre, & de l'employ,
Et je viens vous offrir & l'un & l'autre en moy,
Avec des qualitez, où vostre ame hautaine
Trouvera mieux dequoy mériter une Reine.
Un Romain qui commande & sort du sang des Rois
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son chois,

Sur tout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un chois abjet son bras l'a dégagée.

ARISTIE.

Après t'estre immolé chez toy ton Général,
Toy, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lafche, tu viens icy braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flames,
T'emparer d'une Reine en son propre Palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les Dieux, scélérat, crains les Dieux, ou Pompée,
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée,
Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Appren qu'il m'aime encore, & commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penses,
Attens, atten de luy tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit vostre ardeur, je suis seur du trépas;
Mais peut estre, Madame, il ne l'en croira pas,
Et quand il me verra commander une Armée,
Contre luy tant de fois à vaincre accoûtumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantost ses plus ardens souhaits,
J'ay mesme entre mes mains un assez bon ostage
Pour faire mes Traitez avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez pour vostre heur, & le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine,

Après ce que j'ay fait, laissez faire la Reine,
Et sans blasmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de vostre époux.

VIRIATE.

Ouy, Madame, en effet, c'est à moy de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentimens
Méritent de ma part de hauts remercimens,
Les différer encor c'est luy faire injustice.

Il m'a rendu sans doute un signalé service.
Mais il n'en sçait encor la grandeur qu'à demy.
Le grand Sertorius fut son parfait amy.
Apprenez-le, Seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce titre à vostre nouveau grade,
Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer.)
Sçachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce Héros, qu'il osa mériter ma colére,
Que malgré son amour, que malgré son couroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous,
Et qu'à moins qu'il vous plût luy rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une atteinte frivole,
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux luy plonger un poignard dans le sein,
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, Madame, que j'estime

La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.

Chez luy-mefme, à fa table, au milieu d'un festin,
D'un fi parfait amy devenir l'affaffin,
Et de fon Général fe faire un facrifice
Lors que fon amitié luy rend un tel service,
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, & l'horreur qui fuit les grands forfaits,
Jusqu'en mon cabinet porter fa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir fans défence,
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doy
A cét excès d'amour qu'il daigne avoir pour moy,
Tout cela montre une ame au dernier point charmée,
Il feroit moins coupable à m'avoir moins aimée,
Et comme je n'ay point les fentimens ingrats,
Je luy veux confeiller de ne m'époufer pas.
Ce feroit en fon lit mettre fon ennemie,
Pour efre à tous momens maîtrefse de fa vie,
Et je me réfoudrois à cét excès d'honneur
Pour mieux choisir la place à luy percer le cœur.

Seigneur, voila l'effet de ma reconnoiffance.
Du reste, ma perfonne est en vofre puiffance,
Vous êtes maiftre icy, commandez, difpofez,
Et recevez enfin ma main, fi vous l'ofez.

PERPENNA.

Moy, fi je l'oféray? vos confeils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes,
J'en connoy mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoiftre ils m'ont affez coûté.
On ne s'attache point, fans un remords bien rude,

A tant de perfidie & tant d'ingratitude :
Pour vous je l'ay dompté, pour vous je l'ay détruit,
J'en ay l'ignominie, & j'en auray le fruit.
Menacez mes forfaits, & proscrivez ma teste,
De ces mesmes forfaits vous ferez la conquête,
Et n'eust tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte vostre haine, & l'ay bien méritée,
J'en ay préveu la fuite, & j'en sçais la portée.
Mon triomphe...

SCENE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE,
AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinez, le Peuple soulevé,
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre,
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre,
Antoine & Manlius déchirez par morceaux,
Tous morts & tous sanglants, ont encor des bourreaux,
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que luy-mesme il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,

Et de sa propre main vous me voyez percé,
Maître absolu de tout, il change icy la Garde,
Pensez à vous, je meurs, la fuite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, Seigneur, faut-il se préparer
A ce rare bonheur qu'il vient vous aßeurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon ostage,
Pour faire vos Traitez avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de foucy,
Madame, & j'ay dequoy le fatisfaire icy.

SCENE VI.

POMPEE, PERPENNA, VIRIATE,
ARISTIE, CELSUS, ARCAS,
THAMIRE.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez sçeü ce que je viens de faire.
Je vous ay de la Paix immolé l'adversaire,
L'Amant de vostre femme, & ce rival fameux
Qui s'opposoit par tout au succès de vos vœux.
Je vous rens Aristie, & finis cette crainte

Dont vostre ame tantost se monroit trop atteinte,
 Et je vous affranchis de ce jaloux ennuy
 Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.

Je fais plus, je vous livre une fière ennemie,
 Avec tout son orgueil, & sa Lusitanie;
 Je vous en ay fait maistre, & de tous ces Romains
 Que deja leur bonheur a remis en vos mains.
 Comme en un grand dessein, & qui veut promptitude
 On ne s'explique pas avec la multitude,
 Je n'ay point crû, Seigneur, devoir apprendre à tous
 Celuy d'aller demain me rendre auprès de vous;
 Mais j'en porte sur moy d'asseurez témoignages.
 Ces lettres de ma foy vous feront de bons gages,
 Et vous reconnoistrez par leurs perfides traits
 Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets,
 Qui tous pour Aristie enflamez de vengeance
 Avec Sertorius étoient d'intelligence.
 Lisez...

*Il luy donne les Lettres qu'Aristie avoit apportées
 de Rome à Sertorius.*

ARISTIE.

Quoy, scélérat? quoy, lasche? ofes-tu bien...

PERPENNA.

Madame, il est icy vostre maistre, & le mien,
 Il faut en sa presence un peu de modestie,
 Et si je vous oblige à quelque repartie,

La faire fans aigreur, fans outrages meslez,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.

Vous voyez là, Seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales,
Jusques au dernier point elles m'ont outragé,
Mais puisque je vous voy, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un Dieu tutélaire,
Et ne puis... Mais ô Dieux, Seigneur, qu'allez-vous faire ?

POMPEE après avoir brûlé les Lettres sans les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux sçavoir,
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez sçeu prévoir.

Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y fera point pour moy de nouveau replongée,
Et quand Sylla luy rend sa gloire, & son bonheur,
Je n'y remettray point le carnage, & l'horreur.
Oyez, Celfus...

Il luy parle à l'oreille.

Sur tout empeschez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

à Perpenna.

Vous, suivez ce Tribun, j'ay quelques interets
Qui demandent icy des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

POMPEE.

J'en connoy l'importance, & luy rendray justice,
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPEE.

C'est assez.
Je suis maistre, je parle, allez, obéïſſez.

SCENE VII.

POMPEE, VIRIATE, ARISTIE,
THAMIRE, ARCAS.

POMPEE.

Ne vous offencez pas d'ouïr parler en maistre,
Grande Reine, ce n'est que pour punir un traître.

Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lascheté,
J'ay crû devoir sur luy prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire:
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ay jamais sçeu desrober mes succès.

Quelque appuy que son crime aujourd'huy vous enlève
Je vous offre la Paix, & ne romps point la Trêve,

Et ceux de nos Romains qui font auprès de vous
Peuvent y demeurer, sans craindre mon couroux.

Si de quelque péril je vous ay garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moy,
Je rapporte avec joye, & ma main, & ma foy,
Je ne dis rien du cœur, il tint toûjours pour elle.

ARISTIE.

Le mien sçavoit vous rendre une ardeur mutüelle,
Et pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oublira, Seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moy, j'accepte la Paix que vous m'avez offerte :
C'est tout ce que je puis, Seigneur, après ma perte.
Elle est irréparable, & comme je ne voy
Ny Chefs dignes de vous, ny Rois dignes de moy,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'Hyménée;
Mais j'aime encor l'honneur du Trosne où je suis née,
D'une juste amitié je sçais garder les loix,
Et ne sçais point régner comme régnet nos Rois.
S'il faut que sous vostre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'enfeveliray sous ma propre ruine :
Mais si je puis régner sans honte, & sans époux,
Je ne veux d'héritiers que vostre Rome, ou vous :
Vous choisirez, Seigneur, ou si vostre alliance
Ne peut voir mes Etats sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette Place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPEE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse,
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse,
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abatu,
Ou j'y feray toujours honorer la vertu.

SCENE DERNIERE.

POMPEE, ARISTIE, VIRIATE,
CELSUS, ARCAS,
THAMIRE.

POMPEE.

En est-ce fait, Celfus?

CELSUS.

Ouy, Seigneur, le perfide
A veu plus de cent bras punir son parricide,
Et livré par vostre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPEE.

Il suffit, Rome est en seureté,
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop sçeu contraindre,
N'y craignant rien de moy, n'y donnent rien à craindre
Vous, Madame, agréez pour nostre grand Héros,
Que ses Manes vengez goustent un plein repos.

Allons donner vostre ordre à des pompes funébres,
A l'égal de son nom, illustres, & célèbres,
Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
Qui le foit de sa gloire, & de nostre douleur.

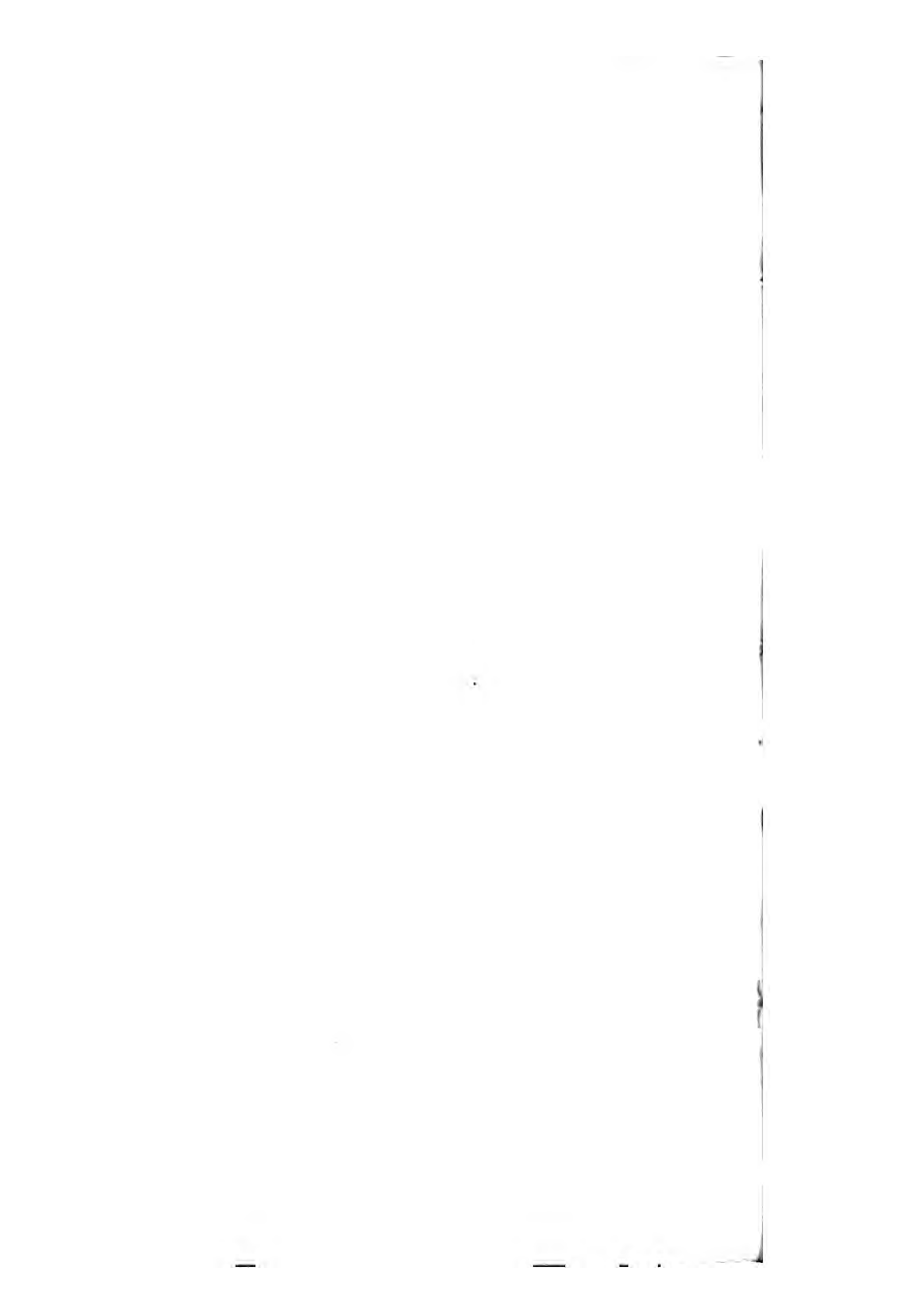
Fin du cinquième & dernier Acte.





SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.





PREFACE

DE

SOPHONISBE.



ETTE Pièce m'a fait connoître qu'il n'y a rien de si pénible, que de mettre sur le Théâtre un Sujet qu'un autre y a déjà fait réüssir ; mais aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux, quand on s'en acquite dignement. C'est un double travail, d'avoir tout ensemble à éviter les ornemens dont s'est saisi celuy qui nous a prévenus, & à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis

trente ans que Monsieur Mairet a fait admirer sa Sophonisbe sur nostre Théâtre, elle y dure encore, & il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immortalité, qu'elle assure à son illustre Auteur. Et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables, & qu'il seroit dangereux de retaster après luy. Le démeslé de Scipion avec Massinisse, & les desespoirs de ce Prince sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, & tres-difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un & l'autre sont de son invention, je n'y pouvois toucher sans luy faire un larcin, & si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égalier me l'auroit défendu. J'ay crû plus à propos de respecter sa gloire & ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ny que je fois demeuré au dessous de luy, ny que j'aye prétendu m'élever au dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses, où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ay conservé les circonstances qu'il a changées, & changé celles qu'il a conservées, ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usoient nos Anciens, qui traitoient d'ordinaire les mesmes Sujets. La mort de Clytemnestre en peut servir

d'exemple. Nous la voyons encor chez Æschyle, chez Sophocle, & chez Euripide, tuée par son fils Oreste, mais chacun d'eux a choisi de diverses manières pour arriver à cét événement, que aucun des trois n'a voulu changer, quelque crüel & dénaturé qu'il fust, & c'est surquoy nostre Aristote en a étably le Précepte. Cette noble & laborieuse émulation a passé de leur Siècle jusqu'au nostre, au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu Monsieur Tristan a renouvelé Mariane & Panthée sur les pas du défunt sieur Hardy. Le grand éclat que Monsieur de Scudéry a donné à sa Didon n'a point empesché que Monsieur de Bois-Robert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, sur une disposition qui luy en avoit été donnée, à ce qu'il disoit, par Monsieur l'Abbé d'Aubignac. A peine la Cléopatre de Monsieur de Benferade a paru, qu'elle a été suivie du Marc-Antoine de Monsieur Mairet, qui n'est que le mesme Sujet sous un autre titre. Sa Sophonisbe mesme n'a pas été la première qui aye ennobly les Théatres des derniers temps. Celle du Tricin l'avoit précédée en Italie, & celle du sieur de Montchrestien en France, & je voudrois que quelqu'un se voulust divertir à retoucher le Cid, ou les Horaces, avec autant de retenuë pour ma conduite & pour mes pensées, que j'en ay eu pour celles de Monsieur Mairet.

Vous trouverez en cette Tragédie les caractères tels que chez Tite-Live ; vous y verrez Sophonisbe avec le mesme attachement aux interests de son païs, & la mesme haine pour Rome, qu'il luy attribué. Je luy prête un peu d'amour, mais elle régne sur luy, & ne daigne l'écouter, qu'autant qu'il peut jervir à ces passions dominantes qui régnerent sur elle, & à qui elle sacrifie toutes les tendresses de son cœur, Massinisse, Syphax, sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur, & en soutient la gloire avec une fierté si noble & si élevée, que Lælius est contraint d'avouer luy-mesme qu'elle méritoit d'estre née Romaine. Elle n'avoit point abandonné Syphax après deux défaites, elle étoit presté de s'ensevelir avec luy sous les ruïnes de sa Capitale, s'il y fust revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille ; mais elle vouloit qu'il mourût, plutôt que d'accepter l'ignominie des fers & du Triomphe où le réservoient les Romains ; & elle avoit d'autant plus de droit d'attendre de luy cet effort de magnanimité, qu'elle s'étoit résoluë à prendre ce party pour elle, & qu'en Afrique c'étoit la coûtume des Rois de porter toujours sur eux du poison tres-violent, pour s'épargner la honte de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Je ne çais si ceux qui l'ont blasmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux Prince après sa disgrâce, ont assez conçu la mortelle horreur

qu'a deü exciter en cette grande ame la veüë de ces fers qu'il luy apporte à partager ; mais du moins ceux qui ont eu peine à jouffrir qu'elle eust deux maris vivants, ne se font pas souvenus que les loix de Rome vouloient que le mariage se rompist par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connuës, mais il y a lieu de presumer, par l'exemple mesme de Sophonisbe, qu'elles étoient encore plus faciles à ces ruptures. Asdrubal son père l'avoit mariée à Massinisse, avant que d'emmener ce jeune Prince en Espagne où il commandoit les Armées de cette République ; & neantmoins, durant le séjour qu'ils y firent, les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax, sans user d'aucune formalité, ny envers ce premier mary, ny envers ce père, qui demeura extrêmement jurpris & irrité de l'outrage qu'ils avoient fait à sa fille & à son gendre. C'est ainsi que mon Auteur appelle Massinisse, & c'est là dessus que je le fais se fonder icy, pour se ressaisir de Sophonisbe sans l'authorité des Romains, comme d'une femme qui étoit déjà à luy, & qu'il avoit épousée avant qu'elle fust à Syphax.

On s'est mutiné toutefois contre ces deux maris, & je m'en suis étonné d'autant plus, que l'année dernière je ne m'aperçeus point qu'on se scandalisast de voir, dans le Sertorius, Pompée mary de deux femmes vivantes, dont l'une venoit

chercher un second mary aux yeux mesme de ce premier. Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de sentimens à l'ignorance du Siècle, qui ne peut avoir oublié en moins d'un an cette facilité que les Anciens avoient donnée aux Divorces, dont il étoit si bien instruit alors ; mais il y auroit quelque lieu de s'en prendre à ceux qui sçachant mieux la Sophonisbe de Monsieur Mairet que celle de Tite-Live, se sont hastez de condamner en la mienne tout ce qui n'étoit pas de leur connoissance, & n'ont pû faire cette réflexion que la mort de Syphax étoit une fiction de Monsieur Mairet, dont je ne pouvois me servir sans faire un pillage sur luy, & comme un attentat sur sa gloire. Sa Sophonisbe est à luy, c'est son bien, qu'il ne faut pas luy envier, mais celle de Tite-Live est à tout le monde. Le Tricin & Mont-chrestien qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont assassiné aucun des deux Rois, j'ay crû qu'il m'étoit permis de n'estre pas plus crüel, & de garder la mesme fidélité à une Histoire assez connuë parmy ceux qui ont quelque teinture des Livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

F'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massinisse devoit soulever les Troupes qu'il commandoit dans l'Armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire bleffer par ses Gardes, & tout percé de leurs coups venir

rendre les derniers souspirs aux pieds de cette Princeffe. C'eust été un Amant parfait, mais ce n'eust pas été Massinisse. Que sçait-on mesme si la prudence de Scipion n'avoit point donné de si bons ordres, qu'aucun de ces emportemens ne fust en son pouvoir ? Je le marque assez pour en faire naistre quelque pensée en l'esprit de l'Auditeur judicieux & desintereffé, dont je laisse l'imagination libre sur cet Article. S'il aime les Héros fabuleux, il croira que Lælius & Eryxe entrant dans le Camp y trouveront celuy-cy mort de douleur, ou de sa main. Si les veritez luy plaisent davantage, il ne fera aucun doute qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'Histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son desespoir à Mézétule, s'accommode avec l'une & l'autre de ces idées, & je n'ay peut estre encor fait rien de plus adroit pour le Théâtre, que de tirer le rideau sur des déplaisirs, qui devoient estre si grands, & eurent si peu de durée.

Quoy qu'il en soit, comme je ne sçais que les Régles d'Aristote, & d'Horace, & ne les sçais pas mesme trop bien, je ne hazarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens surnaturels & miraculeux, qui défigurent quelquefois nos Personnages autant qu'ils les embellissent, & détruisent l'Histoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maistre passent ma portée ; je les laisse à ceux qui en sçavent plus que moy, & j'aime

mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop Heroïnes, par une ignorante & basse affectation de les faire ressembler aux Originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes Héros, par une docte & sublime complaisance au goust de nos délicats, qui veulent de l'amour par tout, & ne permettent qu'à luy de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos Ouvrages.

Eryxe n'a point icy l'avantage de cette ressemblance, qui fait la principale perfection des portraits. C'est une Reine de ma façon, de qui ce Poëme reçoit un grand ornement, & qui pourroit toutefois y passer en quelque sorte pour inutile, n'étoit qu'elle ajoute des motifs vray semblables aux Historiques, & sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, & de prétexte aux Romains pour n'y point consentir. Les protestations d'amour que semble luy faire Massinisse au commencement de leur premier entretien, ne sont qu'un Equivoque, dont le sens caché regarde cette autre Reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la première, & tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me suis crû obligé de vous en avertir.

Quand je feray joindre cette Tragédie à mes Recueils, je pourray l'examiner plus au long, comme j'ay fait les autres : cependant je vous

*demande pour ja lecture un peu de cette faveur
qui doit toujours pancher du costé de ceux qui tra-
vaillent pour le public, avec une attention sincère,
qui vous empesche d'y voir ce qui n'y est pas,
& vous y laisse voir tout ce que j'y fais dire.*



ACTEURS.

SYPHAX, Roy de Numidie.
MASSINISSE, autre Roy de Numidie.
LÆLIUS, Lieutenant de Scipion Consul de Rome.
LEPIDE, Tribun Romain.
BOCCHAR, Lieutenant de Syphax.
MEZETULLE, Lieutenant de Massinisse.
ALBIN, Centenier Romain.
SOPHONISBE, Fille d'Asdrubal Général des Carthaginois, & Reine de Numidie.
ERYXE, Reine de Gétulie.
HERMINIE, Dame d'honneur de Sophonisbe.
BARCEE, Dame d'honneur d'Eryxe.
PAGE de Sophonisbe.
GARDÉS.

*La Scène est à Cyrthe capitale du Royaume de Syphax,
dans le Palais du Roy.*



SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHONISBE, BOCCHAR,
HERMINIE.

BOCCHAR.

Madame, il étoit temps qu'il vous vint du secours,
Le siège étoit formé, s'il eust tardé deux jours:
Les travaux commencez alloient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de vostre perte,
Et l'orgueil des Romains se promettoit l'éclat
D'affervir par leur prise, & vous, & tout l'Etat.

Syphax a dissipé par sa seule présence
 De leur ambition la plus fière espérance,
 Ses troupes se montrant, au lever du Soleil,
 Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
 A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
 Qu'il les range en bataille au milieu de la Plaine,
 L'ennemy fait le mesme, & l'on voit des deux parts
 Nos fillons hérissés de piques, & de dards,
 Et l'une & l'autre Armée étaler mesme audace,
 Egale ardeur de vaincre, & pareille menace.
 L'avantage du nombre est dans nostre party;
 Ce grand feu des Romains en paroît rallenty,
 Du moins de Lælius la prudence inquiète
 Sur le point du combat nous envoie un Trompette,
 On le mène à Syphax, à qui sans différer
 De sa part il demande une heure à conférer.
 Les ostages reçeus pour cette conférence,
 Au milieu des deux camps l'un & l'autre s'avance,
 Et si le Ciel répond à nos communs souhaits,
 Le champ de la bataille enfantera la Paix.
 Voilà ce que le Roy m'a chargé de vous dire,
 Et que de tout son cœur à la Paix il aspire,
 Pour ne plus perdre aucun de ces momens si doux,
 Que la guerre luy vole, en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE.

Le Roy m'honore trop d'une amour si parfaite.
 Dites-luy que j'aspire à la Paix qu'il souhaite,
 Mais que je le conjure en cet illustre jour
 De penser à sa gloire, encor plus qu'à l'amour.

SCENE II.

SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE.

Madame, ou j'entens mal une telle prière,
Ou vos vœux pour la Paix n'ont pas vostre ame entière
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE.

J'ay fait à Maffinisse une infidélité.
Accepté par mon père, & nourry dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croistre avec l'âge.
Il porta dans l'Espagne, & mon cœur, & ma foy,
Mais durant cette absence on disposa de moy.
J'immolay ma tendresse au bien de ma Patrie,
Pour luy gagner Syphax j'eusse immolé ma vie :
Il étoit aux Romains, & je l'en détachay,
J'étois à Maffinisse, & je m'en arrachay,
J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gese,
Mais je servois Carthage & m'en revoyois Reine ;
Car afin que le change eust pour moy quelque appas,
Syphax de Maffinisse envahit les Etats,
Et mettoit à mes pieds l'une & l'autre Couronne,
Quand l'autre étoit réduit à sa seule personne.
Ainsi contre Carthage, & contre ma grandeur
Tu me vis n'écouter, ny ma foy, ny mon cœur.

HERMINIE.

Et vous ne craignez point qu'un Amant ne se venge,
S'il faut qu'en son pouvoir sa victoire vous range?

SOPHONISBE.

Nous vaincrons, Herminie, & nos destins jaloux
Voudront faire à leur tour quelque chose pour nous.
Mais si de ce Héros je tombe en la puissance,
Peut estre aura-t'il peine à suivre sa vengeance,
Et que ce mesme amour, qu'il m'a plû de trahir,
Ne se trahira pas jusques à me haïr.

Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offence,
Quelque doux souvenir prend toujours sa défense.
L'Amant excuse, oublie, & son ressentiment
A toujours malgré luy quelque chose d'Amant.
Je sçais qu'il peut s'aigrir quand il voit qu'on le quitte
Par l'estime qu'on prend pour un autre mérite :
Mais lors qu'on luy préfère un Prince à cheveux gris,
Ce chois fait sans amour est pour luy sans mépris,
Et l'ordre ambitieux d'un Hymen Politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque,
Luy mesme il s'en console, & trompe sa douleur,
A croire que la main n'a point donné le cœur.

J'ay donc peu de sujet de craindre Massinisse,
J'en ay peu de vouloir que la guerre finisse,
J'espère en la victoire, ou du moins en l'appuy
Que son reste d'amour me sçaura faire en luy.
Mais le reste du mien plus fort qu'on ne presume
Trouvera dans la Paix une prompte amertume,

Et d'un chagrin secret la sombre & dure loy
M'y fait voir des malheurs, qui ne font que pour moy.

HERMINIE.

J'ay peine à concevoir que le Ciel vous envoie
Des sujets de chagrin dans la commune joye,
Et par quel interest un tel reste d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE.

Ce reste ne va point à regretter sa perte,
Dont je prendrois encor l'occasion offerte,
Mais il est assez fort pour devenir jaloux
De celle dont la Paix le doit faire l'époux.
Eryxe, ma captive, Eryxe, cette Reine
Qui des Getuliens naquit la Souveraine,
Eut aussi-bien que moy des yeux pour ses vertus,
Et trouva de la gloire à choisir mon refus.

Ce fut pour empêcher ce fascheux Hyménée,
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La surprit dans sa ville, & fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprendoit que pour venger sa sœur;
Car tu sçais qu'il l'offrit à ce généreux Prince,
Et luy voulut pour dot remettre sa Province.

HERMINIE.

Je comprends encor moins que vous peut importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en souvient, vostre prière expresse,
Qui luy fit par Syphax offrir cette Princesse,

Et je ne puis trouver matière à vos douleurs
 Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE.

Je le donnois, ce cœur, où ma rivale aspire,
 Ce don, s'il l'eust souffert, eust marqué mon empire,
 Eust montré qu'un Amant si mal-traité par moy
 Prenoit encor plaisir à recevoir ma loy.
 Après m'avoir perduë, il auroit fait connoistre
 Qu'il vouloit m'estre encor tout ce qu'il pouvoit m'estre,
 Se r'attacher à moy par les liens du sang,
 Et tenir de ma main la splendeur de son rang,
 Mais s'il épouse Eryxe, il montre un cœur rebelle,
 Qui me néglige autant, qu'il veut brusler pour elle,
 Qui brise tous mes fers, & brave hautement
 L'éclat de sa disgrâce, & de mon changement.

HERMINIE.

Certes, si je l'osois, je nommerois caprice
 Ce trouble ingénieux à vous faire un supplice,
 Et l'obstination des soucis superflus
 Dont vous gefne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE.

Ah, que de nostre orgueil tu sçais mal la foiblesse,
 Quand tu veux que son choix n'ait rien qui m'intéresse !
 Des cœurs, que la vertu renonce à posséder,
 La conquête toujours semble douce à garder.
 Sa rigueur n'a jamais le dehors si sévère
 Que leur perte au dedans ne luy devienne amère,

Et de quelque façon qu'elle nous fasse agir,
Un esclave échappé nous fait toujours rougir.
Qui rejette un beau feu n'aime point qu'on l'éteigne,
On se plaît à régner sur ce que l'on dédaigne,
Et l'on ne s'applaudit d'un illustre refus,
Qu'alors qu'on est aimée, après qu'on n'aime plus.
Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse
Prenne tout autre Hymen pour un affreux supplice,
Qu'il m'adore en secret, qu'aucune nouveauté
N'ose le consoler de ma déloyauté,
Ne pouvant être à moy, qu'il ne soit à personne,
Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le donne.
Je veux penser encor que j'en puis disposer,
Et c'est dequoy la Paix me va defabuser.
Juge si j'auray lieu d'en être satisfaite,
Et par ce que je crains voy ce que je souhaite.
Mais Eryxe déjà commence mon malheur,
Et me vient par sa joye avancer ma douleur.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE,
BARCEE.

ERYXE.

Madame, une captive oseroit-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?

SOPHONISBE.

Le bonheur n'est pas grand tant qu'il est incertain.

ERYXE.

On me dit que le Roy tient la Paix en sa main,
Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résoluë.

SOPHONISBE.

Pour estre proposée, elle n'est pas concluë,
Et les grands interests qu'il y faut ajuster
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ERYXE.

Alors que des deux Chefs la volonté conspire...

SOPHONISBE.

Que fert la volonté d'un Chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, & que d'autre costé
Le Sénat de Carthage accepte le Traité.

ERYXE.

Lælius le propose, & l'on ne doit pas croire
Qu'au defaveu de Rome il hazarde sa gloire.
Quant à vostre Sénat, le Roy n'en dépend point.

SOPHONISBE.

Le Roy n'a pas une ame infidelle à ce point,
Il sçait à quoy l'honneur, à quoy sa foy l'engage,
Et je l'en dédirois, s'il traitoit sans Carthage.

ERYXE.

On ne m'avoit pas dit qu'il fallust vostre aveu.

SOPHONISBE.

Qu'on vous l'ait dit, ou non, il m'importe assez peu.

ERYXE.

Je le croy, mais enfin, donnez vostre suffrage,
Et je vous répondray de celui de Carthage.

SOPHONISBE.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce?

ERYXE.

Aucun.

SOPHONISBE.

D'où le sçavez-vous donc?

ERYXE.

D'un peu de sens commun.

On y doit estre las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.

SOPHONISBE.

Rome nous auroit donc appris l'art de trembler.
Annibal...

ERYXE.

Annibal a pensé l'accabler,
Mais ce temps-là n'est plus, & la valeur d'un homme...

SOPHONISBE.

On ne voit point d'icy ce qui se passe à Rome.
En ce mesme moment peut estre qu'Annibal
Luy fait tout de nouveau craindre un assaut fatal,
Et que c'est, pour fortir enfin de ces alarmes,
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ERYXE.

Ce feroit pour Carthage un bonheur signalé;
Mais, Madame, les Dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'ame la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque scrupule.

SOPHONISBE.

Des miracles pareils arrivent quelquefois,
J'ay veu Rome en état de tomber sous nos loix,
La guerre est journalière, & sa viciffitude
Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.

ERYXE.

Le passé le prépare, & le soldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force, & de cœur.

SOPHONISBE.

Et si j'en étois crüe, on auroit le courage
De ne rien écouter sur ce defavantage,
Et d'attendre un succès hautement emporté,
Qui remist nostre gloire en plus d'égalité.

ERYXE.

On pourroit fort attendre.

SOPHONISBE.

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

ERYXE.

J'ay déjà grand chagrin de voir que de vos mains
Mon Scéptre a sçu passer en celles des Romains,
Et qu'aujourd'huy, de l'air dont s'y prend Massinisse,
Le vostre a grand besoin que la Paix l'affermisse.

SOPHONISBE.

Quand de pareils chagrins voudront paroistre au jour,
Si l'honneur vous est cher, cachez tout vostre amour,
Et voyez à quel point vostre gloire est flétrie
D'aimer un ennemy de sa propre Patrie,
Qui sert des Etrangers, dont par un juste accord
Il pouvoit nous aider à repousser l'effort.

ERYXE.

Dépouillé par vostre ordre, ou par vostre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice,
Mais si de les servir il doit estre honteux,
Syphax sert comme luy des Etrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de nostre Afrique,
Il faudroit commencer par vostre République,
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes sortis,

Ceux par qui nos Climats font presque affujettis.

Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe, & de ceux de l'Asie,
Ou si le temps a pû vous naturaliser,
Le mesme cours du temps peut les favoriser.
J'ose vous dire plus. Si le Destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naistra des Romains,
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naistre au milieu de Carthage,
Pour qui nostre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui sçauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE.

Vous parlez un peu haut.

ERYXE.

Je suis Amante & Reine.

SOPHONISBE.

Et captive de plus.

ERYXE.

On va briser ma chaisne,
Et la captivité ne peut abatre un cœur
Qui se voit affeuré de celui du vainqueur.
Il est tel dans vos fers que sous mon Diadème :
N'outragez plus ce Prince, il a ma foy, je l'aime,
J'ay la sienne, & j'en sçais soutenir l'intérest.

Du reste, si la Paix vous plaist, ou vous déplaist,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille & la Paix sont pour moy mesme chose,
L'une ou l'autre aujourd'huy finira mes ennuis,
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

SOPHONISBE.

Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,
Et voudrois vous servir malgré ce grand couroux.

ERYXE.

Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.
Mais le Roy vient, Adieu, je n'ay pas l'imprudence
De m'offrir pour troisiéme à vostre conférence,
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander vostre aveu,
Soit qu'il l'obtienne, ou non, il m'importe fort peu.

SCENE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE,
BOCCHAR.

SOPHONISBE.

Et bien, Seigneur, la Paix, l'avez-vous résoluë ?

SYPHAX.

Vous en êtes encor la maîtresse absoluë,

Madame, & je n'ay pris trêve pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à vostre sentiment.

On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes Etats la guerre a fait surprendre,
L'amitié des Romains, que pour vous j'ay trahis.

SOPHONISBE.

Et que vous offre-t'on, Seigneur, pour mon païs?

SYPHAX.

Loin d'exiger de moy que j'y porte mes armes,
On me laisse aujourd'huy tout entier à vos charmes;
On demande que neutre en ces dissensions
Je laisse aller le fort de vos deux Nations.

SOPHONISBE.

Et ne pourroit-on point vous en faire l'arbitre?

SYPHAX.

Le Ciel sembloit m'offrir un si glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un costé Scipion, & de l'autre Asdrubal.
Je vy ces deux Héros jaloux de mon suffrage
Le briguer, l'un pour Rome, & l'autre pour Carthage,
Je les vis à ma table, & sur un mesme lit,
Et comme amy commun, j'aurois eu tout crédit.
Vostre beauté, Madame, emporta la balance,
De Carthage pour vous j'embrassay l'alliance,
Et comme on ne veut point d'arbitre interessé
C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.

En l'état où je suis, deux batailles perduës,
Mes villes, la pluspart, surprises, ou renduës,
Mon Royaume d'argent, & d'hommes affoibly,
C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétably.
Je reçoy sans combat le prix de la victoire,
Je r'entre sans péril en ma première gloire,
Et ce qui plus que tout a lieu de m'estre doux,
Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE.

Quoy que vous résolviez, c'est à moy d'y fouscrire :
J'oseray toutefois m'enhardir à vous dire
Qu'avec plus de plaisir je verrois ce Traité,
Si j'y voyois pour vous, ou gloire, ou seureté.
Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor ?

SYPHAX.

Si je vous aime ?

SOPHONISBE.

Ouy, m'aimez-vous encor, Seigneur ?

SYPHAX.

Plus que moy-mesme.

SOPHONISBE.

Si mon amour égal rend vos jours fortunez,
Vous souvient-il encor de qui vous le tenez ?

SYPHAX.

De vos bontez, Madame.

SOPHONISBE.

Ah ! cessez, je vous prie,
 De faire en ma faveur outrage à ma Patrie.
 Un autre avoit le choix de mon père, & le mien,
 Elle seule pour vous rompit ce doux lien.
 Je bruslois d'un beau feu, je promis de l'éteindre,
 J'ay tenu ma parole, & j'ay sçu m'y contraindre.
 Mais vous ne tenez pas, Seigneur, à vos amis
 Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis,
 Et pour ne pas user vers vous d'un mot trop rude,
 Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.

Quoy ? vous, qui luy devez ce bonheur de vos jours,
 Vous, que mon Hyménée engage à son secours,
 Vous, que vostre serment attache à sa défense,
 Vous manquez de parole, & de reconnoissance,
 Et pour remerciement de me voir en vos mains
 Vous la livrez vous-mesme en celles des Romains !
 Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçuë,
 Et je seray le prix d'une amitié rompuë !
 Moy, qui pour en éteindre à jamais les grands nœuds
 Ay d'un amour si juste éteint les plus beaux feux !
 Moy, que vous protestez d'aimer plus que vous-mesme !
 Ah, Seigneur, le diray-je ? est-ce ainsi que l'on m'aime ?

SYPHAX.

Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit bien doux
 De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous.
 Vous ne vous plairiez pas à montrer dans vostre ame
 Les restes odieux d'une première flame,
 D'un amour dont l'Hymen qu'on a veu nous unir

Devroit avoir éteint jusques au souvenir.
 Vantez-moy vos appas, montrez avec courage
 Ce prix impérieux dont m'achète Carthage,
 Avec tant de hauteur prenez son interest,
 Qu'il me faille en esclave agir comme il luy plaist,
 Au moindre soin des miens traitez-moy d'infidelle,
 Et ne me permettez de régner que sous elle :
 Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
 D'entendre aussi vanter ces beaux feux mal éteints,
 Et de vous en voir l'ame encor toute obsédée
 En ma presence mesme en caresser l'idée.

SOPHONISBE.

Je m'en souviens, Seigneur, lors que vous oubliez
 Quels vœux mon changement vous a sacrifiez,
 Et sçauray l'oublier, quand vous ferez justice
 A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice.

Au reste, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
 Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux,
 Mais bien que moins soumise à son Destin, qu'au vostre,
 Je crains également, & pour l'un, & pour l'autre,
 Et ce que je vous suis ne sçauroit empescher
 Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.

Jouïssiez de la paix qui vous vient d'estre offerte,
 Tandis que j'iray plaindre, & partager sa perte,
 J'y mourray sans regret, si mon dernier moment
 Vous laisse en quelque état de régner seurement.
 Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
 Oferez-vous garder cette fausse espérance?
 Rome qui vous redoute, & vous flatte aujourd'huy

Vous craindra-t'elle encor, vous voyant fans appuy ?
 Elle qui de la Paix ne jette les amorces,
 Que par le feul befoin de féparer nos forces,
 Et qui dans Massiniffe, & voifin, & jaloux,
 Aura toujors dequoy fe brouiller avec vous ?
 Tous deux vous devront tout, Carthage abandonnée
 Vaut pour l'un & pour l'autre une grande journée ;
 Mais un esprit aigry n'est jamais fatisfait,
 Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bien-fait.
 Penfez-y. Vofre Armée eft la plus forte en nombre,
 Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont veu l'ombre,
 Utique à l'affiéger retient leur Scipion,
 Un temps bien pris peut tout, prenez l'occafion.
 De ce Chef éloigné la valeur peu commune
 Peut eftre à fa perfonne attache leur fortune,
 Il tient auprès de luy la fleur de leurs Soldats.
 En tout événement Cyrthe vous tend les bras,
 Vous tiendrez, & long-temps, dedans cette retraite :
 Mon père cependant répare fa défaite,
 Hannon a de l'Espagne amené du fecours,
 Annibal vient luy-mefme icy dans peu de jours.
 Si tout cela vous femble un leger avantage,
 Renvoyez-moy, Seigneur, me perdre avec Carthage,
 J'y périray fans vous, vous régnerez fans moy.
 Vous préferve le Ciel de ce que je prévoy,
 Et daigne fon couroux, me prenant feule en butte,
 M'exempter par ma mort de pleurer vofre cheute.

SYPHAX.

A des charmes fi forts joindre celui des pleurs !

Soulever contre moy ma gloire, & vos douleurs!
C'est trop, c'est trop, Madame, il faut vous satisfaire,
Le plus grand des malheurs seroit de vous déplaire,
Et tous mes sentimens veulent bien se trahir
A la douceur de vaincre, ou de vous obéir.
La Paix eust sur ma teste assuré ma Couronne,
Il faut la refuser, Sophonisbe l'ordonne,
Il faut servir Carthage, & hazarder l'Etat;
Mais que deviendrez-vous si je meurs au combat?
Qui fera vostre appuy si le sort des batailles
Vous rend un corps sans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE.

Je vous répondrois bien qu'après vostre trépas
Ce que je deviendray ne vous regarde pas,
Mais j'aime mieux, Seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je sçais vivre, & mourir en Reine.

SYPHAX.

N'en parlons plus, Madame. Adieu, pensez à moy,
Et je sçauray pour vous vaincre, ou mourir en Roy.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

—

SCENE PREMIERE.

ERYXE, BARCEE.

ERYXE.

Quel desordre, Barcée, ou plutôt quel supplice
M'aprestoit la victoire à revoir Massinisse,
Et que de mon destin l'obscur trahison
Sur mes souhaits remplis a versé de poison !
Siphax est prisonnier, Cyrthe toute éperdue
A ce triste spectacle aussi-tôt s'est rendue,
Sophonisbe en dépit de toute sa fierté
Va gémir à son tour dans la captivité,
Le Ciel finit la mienne, & je n'ay plus de chaînes,
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux Reines;
Et lors qu'aux mêmes fers je croy voir mon vainqueur,
Je doute en le voyant, si j'ay part en son cœur.
En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce Palais je cours jusqu'à la porte,

Et m'ose figurer en cét heureux moment
Sa flame impatiente, & forte également:
Je l'ay veu, mais surpris, mais troublé de ma veuë,
Il n'étoit point luy-mefme alors qu'il m'a reçeuë,
Et fes yeux égarez marquoient un embaras
A faire affez juger qu'il ne me cherchoit pas.
J'ay vanté fa victoire, & je me fuis flatée,
Jusqu'à m'imaginer que j'étois écoutée:
Mais quand pour me répondre il s'est fait un effort,
Son compliment au mien n'a point eu de rapport,
Et j'ay trop veu par là qu'un fi profond filence
Attachoit fa pensée ailleurs qu'à ma presence,
Et que l'emportement d'un entretien fecret
Sous un front attentif cachoit l'esprit distrait.

BARCEE.

Les foins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.
C'est peu que devant luy Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle se foit renduë, & qu'un commun effroy
L'ait fait à tout son Peuple accepter pour son Roy.
Il luy faut s'affeurer des Places, & des Portes,
Pour en demeurer maiftre, y poster fes Cohortes;
Ce devoir se préfère aux fouscis les plus doux,
Et s'il en étoit quitte, il feroit tout à vous.

ERYXE.

Il me l'a dit luy-mefme, alors qu'il m'a quittée,
Mais j'ay trop veu d'ailleurs fon ame inquiétée,
Et de quelque couleur que tu couvres fes foins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.

Sophonisbe, en un mot, & captive, & pleurante,
 L'emporte sur Eryxe, & Reine, & triomphante,
 Et si je m'en rapporte à l'accueil différent,
 Sa disgrâce peut plus qu'un Scéptre qu'on me rend.

Tu l'as pû remarquer. Du moment qu'il l'a veuë,
 Ses troubles ont cessé, sa joye est revenuë,
 Ces charmes à Carthage autrefois adorez
 Ont soudain réuny ses regards égarez.
 Tu l'as veuë étonnée, & tout ensemble altière,
 Luy demander l'honneur d'estre sa prisonnière,
 Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
 Eviter le triomphe, & les fers des Romains.
 Son orgueil, que ses pleurs sembloient vouloir dédire,
 Trouvoit l'art en pleurant d'augmenter son empire,
 Et seure du succès, dont cet art répondoit,
 Elle prioit bien moins qu'elle ne commandoit.
 Aussi sans balancer il a donné parole
 Qu'elle ne seroit point traînée au Capitole,
 Qu'il en sçauroit trouver un moyen asseuré,
 En luy tendant la main sur l'heure il l'a juré,
 Et n'eust pas borné là son ardeur renaissante,
 Mais il s'est souvenu qu'enfin j'étois présente,
 Et les ordres qu'aux siens il avoit à donner
 Ont servy de prétexte à nous abandonner.

Que dis-je? pour moy seule affectant cette fuite,
 Jusqu'au fond du Palais des yeux il l'a conduite,
 Et si tu t'en souviens, j'ay toujours soupçonné
 Que cet amour jamais ne fut déraciné.
 Chez moy, dans Hyarbée, où le mien trop facile
 Prétoit à sa déroute un favorable azyle,
 Détroisné, vagabond, & sans appuy que moy,

Quand j'ay voulu parler contre ce cœur fans foy,
Et qu'à cette infidelle imputant sa misère,
J'ay crû surprendre un mot de haine, ou de colère,
Jamais son feu secret n'a manqué de détours,
Pour me forcer moy-mesme à changer de discours,
Ou si je m'obstinois à le faire répondre,
J'en tirois pour tout fruit dequoy mieux me confondre,
Et je n'en arrachois que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritoit pas.
Juge, par ces souspirs que produisoit l'absence,
Ce qu'à leur entreveuë a produit la presence.

BARCEE.

Elle a produit sans doute un effet de pitié,
Où se mesle peut estre une ombre d'amitié.
Vous sçavez qu'un cœur noble, & vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime,
Et que bien qu'offencé par le chois d'un mary,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéry.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe après tout n'est point pour vous à craindre,
Eust-elle tout son cœur, eile l'auroit en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, Madame.

ERYXE.

Il me la doit, Barcée,
Mais que fert une main par le devoir forcée,
Et qu'en auroit le don pour moy de précieux,
S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux?

Je sçais bien que des Rois la fière Destinée
Souffre peu que l'amour règle leur Hyménée,
Et que leur union souvent pour leur malheur
N'est que du Scéptre au Scéptre, & non du cœur au cœur :
Mais je suis au dessus de cette erreur commune.
J'aime en luy sa personne, autant que sa fortune,
Et je n'en exigeay qu'il reprist ses Etats,
Que de peur que mon Peuple en fist trop peu de cas.
Des actions des Rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre,
Jamais d'un Roy sans Trofne il n'eust souffert la loy,
Et ce mépris peut estre eust passé jusqu'à moy.
Il falloit qu'il luy vist sa Couronne à la teste,
Et que ma main devinst sa dernière conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité,
Que le juste respect doit à la Dignité.

J'aime donc Maffinisse, & je prétens qu'il m'aime,
Je l'adore, & je veux qu'il m'adore de mesme,
Et pour moy son Hymen feroit un long ennuy,
S'il n'étoit tout à moy, comme moy toute à luy.
Ne t'étonne donc point de cette jalousie
Dont à ce froid abord mon ame s'est faisie,
Laisse-la-moy souffrir sans me la reprocher,
Sers-la si tu le peux, & m'aide à la cacher.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse estre la cause,
Une femme jalouse à cent mépris s'expose,
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat,
Je veux donner aux miens une route diverse,
A ces Amants suspects laisser libre commerce,
D'un œil indifférent en regarder le cours,

Fuir toute occasion de troubler leur discours,
Et d'un Hymen douteux éviter le supplice,
Tant que je douteray du cœur de Massinisse.
Le voicy, nous verrons par son empressement
Si je me suis trompée en ce pressentiment.

SCENE II.

MASSINISSE, ERYXE, BARCEE,
MEZETULLE.

MASSINISSE.

Enfin maître absolu des murs, & de la ville,
Je puis vous rapporter un esprit plus tranquille,
Madame, & voir céder en ce reste du jour
Les soins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurois plus de lieu d'aucune inquiétude,
N'étoit que je ne puis sortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'est pas bien en moy
De m'acquiter jamais de ce que je vous doiy.

Les forces qu'en mes mains vos bontez ont remises
Vous ont laissée en proye à de lasches surprises,
Et me rendoient ailleurs ce qu'on m'avoit osté,
Tandis qu'on vous ostoit, & Scéptre, & liberté.
Ma première victoire a fait vostre esclavage,
Celle-cy qui le brise est encor vostre ouvrage,
Mes bons destins par vous ont eu tout leur effet,
Et je suis seulement ce que vous m'avez fait.

Que peut donc tout l'effort de ma reconnoissance,
Lors que je tiens de vous ma gloire, & ma puissance,
Et que vous puis-je offrir que vostre propre bien,
Quand je vous offriray vostre Scéptre, & le mien?

ERYXE.

Quoy qu'on puisse devoir, aisément on s'acquie,
Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite:
C'est un rare present qu'un véritable Roy,
Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moy.
Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,
Lors qu'on nous y verra dans un rang souverain,
La Couronne à la teste, & le Scéptre à la main.
Icy nous ne sçavons encor ce que nous sommes.
Je tiens tout fort douteux, tant qu'il dépend des hommes,
Et n'ose m'asseurer que nos amis jaloux
Consentent l'union de deux Trofnes en nous.
Ce qu'avec leurs Héros vous avez de pratique
Vous a dû mieux qu'à moy montrer leur Politique,
Je ne vous en dis rien. Un foucy plus pressant,
Et si je l'ose dire, assez embarrassant,
Où mesme ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant vostre promesse.
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,
C'est un pénible ouvrage, & digne de vos mains.
Vous devez y penser.

MASSINISSE.

Un peu trop téméraire

Peut estre ay-je promis plus que je ne puis faire,
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison,
L'opprobre du triomphe est pour elle un poison,
Et j'ay creu que le Ciel l'avoit assez punie,
Sans la livrer moy-mefme à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir deshonorer
L'Autel où tant de fois on s'est plû d'adorer,
Et l'ame ouverte aux biens que le Ciel luy renvoye
Ne peut rien refuser dans ce comble de joye.
Mais quoy que ma promesse ait de difficultez,
L'effet en est aisé, si vous y consentez.

ERYXE.

Si j'y consens! bien plus, Seigneur, je vous en prie ;
Voyez s'il faut agir de force, ou d'industrie,
Et concertez ensemble en toute liberté
Ce que dans vostre esprit vous avez proietté,
Elle vous cherche exprès.

SCENE III.

MASSINISSE, ERYXE,
SOPHONISBE, BARCEE,
HERMINIE.

ERYXE.

Tout a changé de face,
Madame, & les Destins vous ont mise en ma place.

Vous me deviez servir malgré tout mon couroux,
Et je fais à present mesme chose pour vous;
Je vous l'avois promis, & je vous tiens parole.

SOPHONISBE.

Je vous suis obligée, & ce qui m'en console
C'est que tout peut changer une seconde fois,
Et je vous rendray lors tout ce que je vous dois.

ERYXE.

Si le Ciel jusque-là vous en laisse incapable,
Vous pourrez quelque temps estre ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.
Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office,
Que vous abandonner le Prince Massinisse.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas mon dessein de vous le desrober.

ERYXE.

Peut estre en ce dessein pourriez-vous succomber,
Mais, Seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacles.
Un Héros, comme un Dieu, peut faire des miracles,
Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez seur de nouveau que je consens à tout.
Adieu.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE,
HERMINIE, MEZETULLE.

SOPHONISBE.

Pardonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude,
Seigneur, & cét espoir que vous m'avez donné
Vous fera-t'il aimer d'en estre importuné?

Je suis Carthaginoise, & d'un sang que vous-mesme
N'avez que trop jugé digne du Diadème:
Jugez par là l'excès de ma confusion,
A me voir attachée au char de Scipion,
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne vous convaincra point d'une indigne vengeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentimens
Que le sacré respect de vos derniers fermens.

Je fus ambitieuse, inconstante, & parjure,
Plus vostre amour fut grand, plus grande en est l'injure:
Mais plus il a paru, plus il vous fait de loix
Pour défendre l'honneur de vostre premier chois,
Et plus l'injure est grande, & d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrante,
Que vostre bras luy-mesme a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnoître l'éclat.

MASSINISSE.

Ah, si vous m'en devez quelque reconnoissance,
 Cessez de vous en faire une fausse impuissance :
 De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
 Vous pouvez plus pour moy, que je ne puis pour vous.
 Je dis plus, je ne puis pour vous aucune chose,
 A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
 J'ay promis, mais sans vous j'auray promis en vain,
 J'ay juré, mais l'effet dépend de vostre main,
 Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaisnes ;
 En un mot, le triomphe est un supplice aux Reines,
 La femme du vaincu ne le peut éviter,
 Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
 De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre,
 Vostre main par mon fort peut relever le vostre ;
 Mais vous n'avez qu'une heure, ou plutôt qu'un moment
 Pour résoudre vostre ame à ce grand changement.
 Demain Lælius entre, & je ne suis plus maître,
 Et quelque amour en moy que vous voyiez renaitre,
 Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,
 Je ne puis que vous plaindre, & non pas vous servir.
 C'est vous parler sans doute avec trop de franchise,
 Mais le péril...

SOPHONISBE.

De grace, excusez ma surprise.
 Syphax encor vivant, voulez-vous qu'aujourd'huy...

MASSINISSE.

Vous me fustes promise auparavant qu'à luy,
 Et cette foy donnée, & reçeuë à Carthage,

Quand vous voudrez m'aimer, d'avec luy vous dégage.
Si de vostre personne il s'est veu possesseur,
Il en fut moins l'époux, que l'heureux ravisseur,
Et sa captivité qui rompt cette Hyménée
Laisse vostre main libre, & la sienne enchaînée.

Rendez-vous à vous-mesme, & s'il vous peut venir
De nostre amour passé quelque doux souvenir,
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force...

SOPHONISBE.

Quoy vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, & recevoir de ma légèreté
Ce que vous desroba tant d'infidélité?

MASSINISSE.

N'attendez point, Madame, icy que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie,
Que mon peu de mérite & mon trop de malheur
Ont seuls forcé Carthage à forcer vostre cœur,
Que vostre changement n'éteignit point ma flame,
Qu'il ne vous osta point l'empire de mon ame,
Et que si j'ay porté la guerre en vos Etats,
Vous étiez la conquête où prétendoit mon bras.
Quand le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces veritez sont des discours frivoles,
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir:
Demain Lælius entre, il le peut dès ce soir,
Avant son arrivée assurez vostre empire,
Je vous aime, Madame, & c'est assez vous dire.
Je n'examine point quels sentimens pour moy

Me rendront les effets d'une première foy;
 Que vostre ambition, que vostre amour choisisse.
 L'opprobre est d'un costé, de l'autre Massinisse,
 Il faut aller à Rome ou me donner la main,
 Ce grand chois ne se peut différer à demain,
 Le péril presse autant que mon impatience,
 Et quoy que mes succès m'offrent de confiance,
 Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
 Si demain Rome en moy ne trouve vostre époux.

SOPHONISBE.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
 Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.

L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
 Et pour briser mes fers, rompre tous autres nœuds :
 Mais avant qu'il vous rende à vostre prisonnière,
 Je veux que vous voyez son ame toute entière,
 Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
 De n'avoir pas bien veu ce que vous aurez fait.

Quand j'épousay Syphax, je n'y fus point forcée ;
 De quelques traits pour vous que l'amour m'eust blessée,
 Je vous quittay sans peine, & tous mes vœux trahis
 Cédèrent avec joye au bien de mon País.

En un mot, j'ay reçu du Ciel pour mon partage
 L'averfion de Rome & l'amour de Carthage.

Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion,
 Vous avez lieu d'aimer toute leur Nation,
 Aimez-la, j'y confens, mais laissez-moy ma haine,
 Tant que vous ferez Roy, souffrez que je fois Reine,
 Avec la liberté d'aimer & de haïr,
 Et sans nécessité de craindre ou d'obéïr.

Voila quelle je suis, & quelle je veux estre.
J'accepte vostre Hymen, mais pour vivre sans maistre,
Et ne quitterois point l'époux que j'avois pris,
Si Rome se pouvoit éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme ?

MASSINISSE.

A ces conditions prenez toute mon ame,
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux sermens...

SOPHONISBE.

Ne perdez point, Seigneur, ces précieux momens,
Et puisque sans contrainte il m'est permis de vivre,
Faites tout préparer, je m'apreste à vous suivre.

MASSINISSE.

J'y vay, mais de nouveau gardez que Lælius...

SOPHONISBE.

Cessez de vous gesner par des soins superflus,
J'en connoy l'importance, & vous rejoins au Temple.

SCENE V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Tu vois, mon bonheur passe & l'espoir & l'exemple,
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur :

Mais c'en est une icy bien autre, & sans égale,
 D'enlever, & si-tost, ce Prince à ma Rivale,
 De luy faire tomber le triomphe des mains,
 Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
 Peut estre avec le temps j'en auray l'avantage
 De l'arracher à Rome & le rendre à Carthage,
 Je m'en répons déjà sur le don de sa foy,
 Il est à mon païs, puisqu'il est tout à moy.
 A ce nouvel Hymen c'est ce qui me convie,
 Non l'amour, non la peur de me voir asservie.
 L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter,
 Alors qu'on sçait mourir, on sçait tout éviter:
 Mais comme enfin la vie est bonne à quelque chose,
 Ma Patrie elle-mesme à ce trépas s'oppose,
 Et m'en desavoûroit, si j'osois me ravir
 Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
 Le bonheur surprenant de cette préférence
 M'en donne une assez juste & flateuse espérance;
 Que ne pourray-je point, si dès qu'il m'a pû voir,
 Mes yeux d'une autre Reine ont détruit le pouvoir?
 Tu l'as veu comme moy, qu'aucun retour vers elle
 N'a montré qu'avec peine il luy fust infidelle,
 Il ne l'a point nommée, & pas mesme un soupir
 N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE.

Ce font grandes douceurs que le Ciel vous renvoye,
 Mais il manque le comble à cét excès de joye,
 Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir,
 Si vous voyiez qu'Eryxe en eust du déplaisir.

Elle est indifférente, ou plutôt insensible,
A vous servir contre elle elle fait son possible :
Quand vous prenez plaisir à troubler son discours,
Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours,
Et ce Héros enfin que vôtre soin obsède
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.
Je voudrois qu'elle vist un peu plus son malheur,
Qu'elle en fist hautement éclater la douleur,
Que l'espoir inquiet de se voir son épouse
Jettast un plein desordre en son ame jalouse,
Que son amour pour luy fust sans bonté pour vous.

SOPHONISBE.

Que tu te connois mal en sentimens jaloux !
Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'estre,
On n'y réfléchit point, on laisse tout paroître ;
Mais quand on l'est assez pour s'en appercevoir,
On met tout son possible à n'en laisser rien voir.
Eryxe qui connoit & qui hait sa foiblesse
La renferme au dedans & s'en rend la maîtresse,
Mais cette indifférence où tant d'orgueil se joint
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point,
Et sa fausse bonté se trahit elle-mesme
Par l'effort qu'elle fait à se montrer extrême :
Elle est étudiée, & ne l'est pas assez
Pour échaper entière aux yeux interessez.
Allons sans perdre temps l'empescher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourroit produire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MASSINISSE, MEZETULLE.

MEZETULLE.

Ouy, Seigneur, j'ay donné vos ordres à la porte,
Que jusques à demain aucun n'entre, ne sorte,
A moins que Lælius vous dépesche quelqu'un :
Au reste vostre Hymen fait le bonheur commun.
Cette illustre conquête est une autre victoire
Que prennent les vainqueurs pour un surcroist de gloire,
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroy,
Voyant régner leur Reine avec leur nouveau Roy.
Cette union à tous promet des biens folides,
Et réünit sous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE.

Mais Eryxe ?

MEZETULLE.

J'ay mis des gens à l'observer,
Et suis allé moy-mesme après eux la trouver,
De peur qu'un contre-temps de jalouse colère
Allast jusqu'aux Autels en troubler le mystère.
D'abord qu'elle a tout sçeu, son visage étonné
Aux troubles du dedans sans doute a trop donné,
Du moins à ce grand coup elle a paru surprise;
Mais un moment après entièrement remise,
Elle a voulu sourire, & m'a dit froidement,
Le Roy n'use pas mal de mon consentement,
Allez, & dites-luy que pour reconnoissance...
Mais, Seigneur, devers vous elle-mesme s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurois fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout à fait.

MASSINISSE.

Cependant cours au Temple, & presse un peu la Reine
D'y terminer des vœux dont la longueur me gésne,
Et dy-luy que c'est trop importuner les Dieux
En un temps où sa veuë est si chère à mes yeux.

SCENE II.

MASSINISSE, ERYXE, BARCEE.

ERYXE.

Comme avec vous, Seigneur, je ne sçeus jamais feindre,

Souffrez pour un moment que j'ose icy m'en plaindre,
 Non d'un amour éteint, ny d'un espoir déçu,
 L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu,
 Mais d'avoir crû mon ame & si foible & si basse,
 Qu'elle pût m'imputer vostre Hymen à disgrace,
 Et d'avoir envié cette joye à mes yeux,
 D'en estre les témoins aussi-bien que les Dieux.
 Ce plein aveu promis avec tant de franchise
 Me préparoit assez à voir tout sans surprise,
 Et seur que vous étiez de mon consentement,
 Vous me deviez ma part en cét heureux moment.
 J'aurois un peu plutôt été defabusée,
 Et près du précipice où j'étois exposée,
 Il m'eust été, Seigneur, & m'est encor bien doux,
 D'avoir pû vous connoître avant que d'estre à vous.
 Aussi, n'attendez point de reproche ou d'injure,
 Je ne vous nommeray, ny lasche, ny parjure;
 Quel outrage m'a fait vostre manque de foy,
 De me voler un cœur qui n'étoit pas à moy?
 J'en connoy le haut prix, j'en voy tout le mérite,
 Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite,
 Et vous vivrez sans trouble en vos contentemens,
 S'ils n'ont à redouter que mes ressentimens.

MASSINISSE.

J'avois assez préveu qu'il vous feroit facile
 De garder dans ma perte un esprit si tranquille:
 Le peu d'ardeur pour moy que vos desirs ont eu
 Doit s'accorder sans peine avec cette vertu.
 Vous avez feint d'aimer & permis l'esperance,

Mais cét amour traifnant n'avoit que l'apparence,
Et quand par vofre Hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
J'ay vaincu par vofre ordre, & vois avec furprife
Que je n'en ay pour fruit qu'une froide remife,
Et quelque espoir douteux d'obtenir vofre choif
Quand nous ferons chez vous l'un & l'autre en vrais Rois.

Dites-moy donc, Madame, aimiez-vous ma perfonne,
Ou le pompeux éclat d'une double Couronne?
Et lors que vous prétiez des forces à mon bras,
Etoit-ce pour unir nos mains, ou nos Etats?
Je vous l'ay déjà dit, que toute ma vaillance
Tient à'un fi grand fecours fa gloire & fa puiffance,
Je fçauray m'acquiter de ce qui vous eft dû,
Et je vous rendray plus que vous n'avez perdu :
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En vouloit à mon Scéptre & non à Maffiniffe,
Vous pouvez fans chagrin, dans mes destins meilleurs,
Voir mon Scéptre en vos mains & Maffiniffe ailleurs.
Prenez ce Scéptre aimé pour l'attacher au vofre,
Ma main tant refusée eft bonne pour une autre,
Et fon ambition a dequoy s'arrêter
En celuy du Syphax qu'elle vient d'emporter.

Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une estime & plus haute & plus prompte,
Ny craint de ravalier l'honneur de vofre rang
Pour trop confidérer le mérite & le fang.
La naiffance fuffit quand la perfonne eft chère,
Un Prince détrosné garde fon caractère:
Mais à vos yeux charmez par de plus forts appas,
Ce n'eft point eftre Roy que de ne régner pas.

Vous en vouliez en moy l'effet comme le titre,
Et quand de vostre amour la Fortune est l'arbitre,
Le mien au dessus d'elle & de tous ses revers
Reconnoit son objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'estre fait Roy pour plaire à vostre envie
Aux dépens de mon sang, aux périls de ma vie,
Mon Scéptre reconquis me met en liberté
De vous laisser un bien que j'ay trop acheté,
Et ce feroit trahir les droits du Diadème,
Que sur le haut d'un Trosne estre esclave moy-mesme.
Un Roy doit pouvoir tout, & je ne suis pas Roy,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moy.

ERYXE.

Il est beau de trancher du Roy, comme vous faites ;
Mais n'a-t'on aucun lieu de douter si vous l'êtes,
Et n'est-ce point, Seigneur, vous y prendre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal ?
Je sçais que les Romains vous rendront la Couronne,
Vous en avez parole, & leur parole est bonne,
Ils vous nommeront Roy ; mais vous devez sçavoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir,
Et que sous leur appuy ce plein droit de tout faire
N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.
Ils ont pris trop de part en vostre Destinée,
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil Hyménée,
Et ne se croiroient pas assez de vos amis,
S'ils n'en defavoüoient les Dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE.

Je m'en dédis, Madame, & s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille,
Du moins vostre grande ame avec tous ses efforts
N'en conserve pas bien les fastüeux dehors.
Lors que vous étouffez l'injure & la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace,
Et cette fermeté de sentimens contrains
S'échape adroitement du costé des Romains.
Si tant de retenüe a pour vous quelque gefne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine,
Traitez-y mon Hymen de lasche & noir forfait,
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet,
Nommez-y-moy cent fois ingrat, parjure, traistre,
J'ay mes raisons pour eux, & je les doy connoistre.

ERYXE.

Je les connoy, Seigneur, sans doute moins que vous,
Et les connois assez pour craindre leur couroux.
Ce grand titre de Roy que seul je considère
Etend sur moy l'affront qu'en vous ils vont luy faire,
Et rien icy n'échape à ma tranquillité,
Que par les interests de nostre Dignité.
Dans vostre peu de foy c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer nostre foiblesse,
Dévoiler nostre honte, & faire voir à tous
Quels phantomes d'Etat on fait régner en nous.
Ouy, vous allez forcer nos Peuples de connoistre
Qu'ils n'ont que le Sénat pour véritable maistre,
Et que ceux qu'avec pompe ils ont veu couronner

En reçoivent les loix qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir, si je n'étois pas Reine,
Ce que je perds en vous me feroit peu de peine :
Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux chois
Détruisse en un moment ce peu qui reste aux Rois,
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'estre
Ait ménagé si mal l'honneur de le paroître.

Mais voicy cét objet si charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux.

SCENE III.

MASSINISSE, SOPHONISBE,
ERYXE, MEZETULLE,
HERMINIE, BARCEE.

ERYXE.

Une seconde fois tout a changé de face,
Madame, & c'est à moy de vous quitter la place.
Vous n'aviez pas dessein de me le desrober ?

SOPHONISBE.

L'occasion qui plaist souvent fait succomber.
Vous puis-je en cét état rendre quelque service ?

ERYXE.

L'occasion qui plaist semble toujours propice.

Mais ce qui vous & moy nous doit mettre en foucy,
C'est que ny vous ny moy ne commandons icy.

SOPHONISBE.

Si vous y commandiez, je pourrois estre à plaindre.

ERYXE.

Peut estre en auriez-vous quelque peu moins à craindre.
Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des loix
Regardent d'un autre œil la Majesté des Rois :
Etant ce que je suis, je redoute un exemple,
Et Reine, c'est mon fort en vous que je contemple.

SOPHONISBE.

Vous avez du crédit, le Roy n'en manque point,
Et si chez les Romains l'un à l'autre se joint...

ERYXE.

Vostre félicité fera long-temps parfaite,
S'ils la laissent durer autant que je fouhaite.
Seigneur, en cét Adieu recevez-en ma foy,
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moy.
La gloire de mon rang qu'en vous deux je respecte
Ne sçauroit consentir que je vous fois suspecte.
Faites-moy donc justice, & ne m'imputez rien,
Si le Ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien.

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE,
MEZETULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

Comme elle voit ma perte aisément réparable,
Sa jalousie est foible, & son dépit traitable.
Aucun ressentiment n'éclate en ses discours.

SOPHONISBE.

Non, mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
Qui n'est point irritée, ayant trop dequoy l'estre,
L'est souvent d'autant plus qu'on le voit moins paroître,
Et cachant son dessein pour le mieux asseurer,
Cherche à prendre ce temps qu'on perd à murmurer.
Ce grand calme prépare un dangereux orage.
Prévenez les effets de sa secrète rage,
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigry vos Romains contre vous,
Et portez dans leur camp la première Nouvelle
De ce que vient de faire un amour si fidelle.
Vous n'y hazardez rien, s'ils respectent en vous,
Comme nous l'esperons, le nom de mon époux ;
Mais je m'attirerois la dernière infamie,
S'ils brifoient malgré vous le saint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité

Mon trop de confiance en vostre autorité.
Si dès qu'ils paroiftront vous n'êtes plus le maiftre,
C'est d'eux qu'il faut ſçavoir ce que je vous puis eſtre,
Et puisque Lælius doit entrer dès demain...

MASSINISSE.

Ah, je n'ay pas reçu le cœur avec la main,
Si vostre amour...

SOPHONISBE.

Seigneur, je parle avec franchise.
Vous m'avez épouſée, & je vous ſuis acquiſe,
Voyons ſi vous pourrez me garder plus d'un jour.
Je me rends au pouvoir, & non pas à l'amour,
Et de quelque façon qu'à preſent je vous nomme,
Je ne ſuis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE.

A qui donc, à Syphax, Madame ?

SOPHONISBE.

D'aujourd'huy,
Puisqu'il porte des fers je ne ſuis plus à luy.
En dépit des Romains on voit que je vous aime ;
Mais juſqu'à leur aveu je ſuis tout à moy-meſme,
Et pour obtenir plus que mon cœur & ma foy,
Il faut m'obtenir d'eux auffi-bien que de moy.
Le nom d'époux ſuffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aſpect du Capitole,

N'exigez rien de plus, perdez quelques momens
Pour mettre en feureté l'effet de vos sermens :
Afin que vos lauriers me fauvent du tonnerre,
Allez aux Dieux du Ciel joindre ceux de la Terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit ?

SCENE V.

SYPHAX, MASSINISSE,
SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE,
MEZETULLE, Gardes.

LEPIDE.

Touché de cét excès du malheur qui le fuit,
Madame, par pitié Lælius vous l'envoye,
Et donne à ses douleurs ce mélange de joye,
Avant qu'on le conduise au camp de Scipion.

MASSINISSE.

J'auray pour ses malheurs mesme compassion.
Adieu, cét entretien ne veut point ma presence,
J'en attendray l'issuë avec impatience,
Et j'ose en espérer quelques plus douces loix,
Quand vous aurez mieux veu le destin des deux Rois.

SOPHONISBE.

Je sçais ce que je suis, & ce que je doy faire,
Et prens pour feul objet ma gloire à fatisfaire.

SCENE VI.

SYPHAX, SOPHONISBE, LEPIDE,
HERMINIE, Gardes.

SYPHAX.

Madame, à cét excès de générosité
Je n'ay presque plus d'yeux pour ma captivité,
Et malgré de mon fort la disgrâce éclatante,
Je suis encor heureux, quand je vous voy constante.

Un rival triomphant veut place en vostre cœur,
Et vous osez pour moy dédaigner ce vainqueur !
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et sçavez hautement soutenir vostre gloire !
Je ne vous diray point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ny que pour les Romains vostre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable ;
Puisqu'en vain Massinisse attaque vostre foy,
Je régne dans vostre ame, & c'est assez pour moy.

SOPHONISBE.

Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régnez encore ?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore ?
Et quelle indigne loy m'y pourroit obliger,
Lors que vous m'apportez des fers à partager ?

SYPHAX.

Ce soin de vostre gloire & de luy fatisfaire...

SOPHONISBE.

Quand vous l'entendrez bien, vous direz le contraire.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous foumettez,
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre;
Enfin détrompez-vous, il fiéroit mal de feindre,
Je suis à Massinisse, & le Peuple en ces lieux
Vient de voir nostre Hymen à la face des Dieux,
Nous sortons de leur Temple.

SYPHAX.

Ah, que m'osez-vous dire?

SOPHONISBE.

Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ay sçeu m'en affranchir par une autre union,
Et vous suivrez fans moy le char de Scipion.

SYPHAX.

Le croiray-je, grands Dieux, & le voudra-t'on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'histoire?
Sophonisbe servie avec tant de respect,
Elle que j'adoray dès le premier aspect,
Qui s'est veuë à toute heure & par tout obéïe,
Insulte laschement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par sa déloyauté,
Et d'un crime si noir fait encor vanité.

SOPHONISBE.

Le crime n'est pas grand d'avoir l'ame assez haute
Pour conferver un rang que le Destin vous ofte :
Ce n'est point un honneur qui rebute en deux jours,
Et qui régne un moment aime à régner toujours.
Mais si l'essay du Trosne en fait durer l'envie
Dans l'ame la plus haute à l'égal de la vie,
Un Roy né pour la gloire & digne de son fort
A la honte des fers sçait préférer la mort,
Et vous m'aviez promis en partant...

SYPHAX.

Ah, Madame,
Qu'une telle promesse étoit douce à vostre ame !
Ma mort faisoit dès lors vos plus ardens souhairs.

SOPHONISBE.

Non, mais je vous tiens mieux ce que je vous promets,
Je vis encor en Reine, & je mourray de mesme.

SYPHAX.

Dites que vostre foy tient toute au Diadème,
Que les plus faintes loix ne peuvent rien sur vous.

SOPHONISBE.

Ne m'attachez point tant au destin d'un époux,
Seigneur, les loix de Rome, & celles de Carthage
Vous diront que l'Hymen se rompt par l'esclavage,
Que vos chaines du nostre ont brisé le lien,

Et qu'étant dans les fers, vous ne m'êtes plus rien.
 Ainsi par les Loix mesme en mon pouvoir remise,
 Je me donne au Monarque à qui je fus promise,
 Et m'acquite envers luy d'une première foy,
 Qu'il reçeut avant vous de mon père & de moy.
 Ainsi mon changement n'a point de perfidie,
 J'étois, & suis encor au Roy de Numidie,
 Et laisse à vostre sort son flus & son reflux,
 Pour régner malgré luy quand vous ne régnez plus.

SYPHAX.

Ah, s'il est quelques loix qui souffrent qu'on étale
 Cét illustre mépris de la foy conjugale,
 Cette hauteur, Madame, a d'étranges effets
 Après m'avoir forcé de refuser la paix.
 Me le promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
 Vous montriez dans Cyrthe une seure retraite,
 Et qu'outre le secours de vostre Général
 Vous me vantiez celui d'Hannon & d'Annibal?
 Pour vous avoir trop creuë, hélas! & trop aimée,
 Je me voy fans Etats, je me voy fans Armée,
 Et par l'indignité d'un soudain changement,
 La cause de ma chute en fait l'accablement.

SOPHONISBE.

Puisque je vous montrois dans Cyrthe une retraite,
 Vous deviez vous y rendre après vostre défaite:
 S'il eust fallu périr sous un fameux débris,
 Je l'eusse appris de vous, ou je vous l'eusse appris.
 Moy, qui fans m'ébranler du fort de deux batailles,

Venois de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Preste à souffrir un Siège, & soutenir pour vous
Quoy que du Ciel injuste eust osé le couroux.

Pour mettre en feureté quelques restes de vie,
Vous avez du Triomphe accepté. l'infamie,
Et ce Peuple déçeu qui vous tendoit les mains
N'a reveu dans son Roy qu'un captif des Romains.
Vos fers en leur faveur plus forts que leurs Cohortes
Ont abatu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit vostre femme à la nécessité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos Sujets ont crû que sans devenir traistres
Ils pouvoient après vous se livrer à vos maistres.
Vostre exemple est ma loy, vous vivez, & je vy,
Et si vous fussiez mort, je vous aurois suivy :
Mais si je vis encor, ce n'est pas pour vous suivre.
Je vy pour vous punir de trop aimer à vivre ;
Je vy peut estre encor pour quelque autre raison,
Qui se justifira dans une autre faison.
Un Romain nous écoute, & quoy qu'on veuille en croire,
Quand il en fera temps je mourray pour ma gloire.
Cependant bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moy des Romains, je suis encor à vous,
Et je croiray régner malgré vostre esclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos Dieux ce miracle pour moy,
Et je romps avec luy pour vous rendre ma foy.
Je l'aimay, mais ce feu dont je fus la maîtresse,
Ne met point dans mon cœur de honteuse tendresse,
Toute ma passion est pour ma liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.

Seigneur, après cela je n'ay rien à vous dire,
 Par ce nouvel Hymen vous voyez où j'aspire,
 Vous sçavez les moyens d'en rompre le lien,
 Réglez-vous là dessus fans vous plaindre de rien.

SCENE VII.

SYPHAX, LEPIDE, Gardes.

SYPHAX.

A-t'on veu sous le Ciel plus infame injustice ?
 Ma dérouté la jette au lit de Massinisse,
 Et pour justifier ses lasches trahisons,
 Les maux qu'elle a caufez luy servent de raisons.

LEPIDE.

Si c'est avec chagrin que vous souffrez sa perte,
 Seigneur, quelque espérance encor vous est offerte.
 Si je l'ay bien compris, cét Hymen imparfait
 N'est encor qu'en parole, & n'a point eu d'effet,
 Et comme nos Romains le verront avec peine,
 Ils pourront mal répondre aux souhaits de la Reine.
 Je vay m'affeurer d'elle, & vous diray de plus
 Que j'en viens d'envoyer avis à Lælius,
 J'en attens nouvel ordre, & dans peu je l'espère.

SYPHAX.

Quoy, prendre tant de foin d'adoucir ma misère !

Lépide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des Princes malheureux,
Autres que les Romains n'en cherchoient la gloire.

LEPIDE.

Lælius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres attendant quel est son sentiment,
Allez garder le Roy dans cét appartement.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

—

SCENE PREMIERE.

SYPHAX, LEPIDE.

LEPIDE.

Lælius est dans Cyrthe, & s'en est rendu maistre,
Bien-toft dans ce Palais vous le verrez paroistre,
Et si vous espérez que parmy vos malheurs,
Sa presence ait dequoy soulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moy qu'à l'attendre au passage.

SYPHAX.

Lépide, que dit-il, touchant ce mariage?
En rompra-t'il les nœuds? en fera-t'il d'accord?
Fera-t'il mon rival arbitre de mon fort?

LEPIDE.

Je ne vous répons point que sur cette matière
Il veuille vous ouvrir son ame toute entière,

Mais vous pouvez juger que puisqu'il vient icy,
Cét Hymen comme à vous luy donne du foucy.
Sçachez-le de luy-mefme, il entre, & vous regarde.

SCENE II.

LÆLIUS, SYPHAX, LEPIDE.

LÆLIUS.

Detachez-luy ces fers, il fuffit qu'on le garde.
Prince, je vous ay veu tantoft comme ennemy,
Et vous voy maintenant comme ancien amy.
Le fameux Scipion de qui vous fustes l'hoſte,
Ne s'offencera point des fers que je vous ofte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah, ne rejettez point dans ma triste mémoire
Le cuifant ſouvenir de l'excès de ma gloire,
Et ne reprochez point à mon cœur deſolé,
A force de bontez, ce qu'il a violé.
Je fus l'amy de Rome, & de ce grand courage
Qu'oppoſent nos deſtins aux deſtins de Carthage;
Toutes deux, & ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands Héros briguèrent mon ſecours:
J'eus des yeux aſſez bons pour remplir voſtre attente,
Mais que fert un bon choiſ dans une ame inſtante,

Et que peuvent les droits de l'hospitalité
 Sur un cœur si facile à l'infidélité?
 J'en suis assez puny par un revers si rude,
 Seigneur, fans m'accabler de mon ingratitude;
 Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moy,
 Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foy,
 Et me faire avoüer que le Sort qui m'opprime,
 Pour cruel qu'il me foit, rend justice à mon crime.

LÆLIUS.

Je ne vous parle auffi qu'avec cette pitié
 Que nous laisse pour vous un reste d'amitié,
 Elle n'est pas éteinte, & toutes vos défaites
 Ont remply nos succès d'amertumes secretes.
 Nous ne sçaurions voir mesme aujourd'huy qu'à regret,
 Ce gouffre des malheurs que vous vous êtes fait.
 Le Ciel m'en est témoin, & vos propres murailles,
 Qui nous voyoient enflez du gain de deux batailles,
 Ont veu cette amitié porter tous nos fouhais
 A regagner la vostre & vous rendre la paix.
 Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
 Nous avez-vous forcez vous-mesme à vous détruire?
 Quel Astre, de vostre heur, & du nostre jaloux
 Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous?

SYPHAX.

Pourrez-vous pardonner, Seigneur, à ma vieilleffe
 Si je vous fais l'aveu de toute sa foiblesse?
 Lors que je vous aimay, j'étois maistre de moy,
 Et tant que je le fus je vous garday ma foy:

Mais dès que Sophonisbe avec son Hyménée
S'empara de mon ame & de ma Destinée,
Je fuivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ay voulu depuis que ce qu'elle a voulu.

Que c'est un imbecille & sévère esclavage,
Que celui d'un époux sur le panchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit se faire aimer à force d'obéir.
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées,
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le present d'un cœur au dernier point soumis.
Sophonisbe par là devint ma Souveraine,
Régla mes amitez, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage & versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmants qui paroient son visage
C'étoit une Aleçon que déchaînoit Carthage;
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien,
Hors de ses interests, elle n'écoutoit rien,
Et malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son courage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.

Vous trouverez, Seigneur, cette mesme Furie,
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre Roy
Qu'elle sçaura séduire & perdre comme moy.
Si vous ne le sçavez, c'est vostre Massinisse,
Qui croit par cet Hymen se bien faire justice,
Et que l'infame vol d'une telle moitié

Le venge pleinement de nostre inimitié:
 Mais pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,
 Ce vainqueur avec elle épousera Carthage.
 L'air qu'un si cher objet se plaist à respirer
 A des charmes trop forts pour n'y pas attirer;
 Dans ce dernier malheur c'est ce qui me console.
 Je luy cède avec joye un poison qu'il me vole,
 Et ne voy point de don si propre à m'acquiter
 De tout ce que ma haine ose luy souhaiter.

LÆLIUS.

Je connoy Maffinisse, & ne voy rien à craindre
 D'un amour que luy-mesme il prendra soin d'éteindre.
 Il en sçait l'importance, & quoy qu'il ait osé,
 Si l'Hymen fut trop prompt, le divorce est aisé.
 Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage
 Le recevra de luy sans changer de visage,
 Et ne se promet pas de ce nouvel époux
 Plus d'amour ou de foy qu'elle n'en eut pour vous.
 Vous, puisque cét Hymen satisfait vostre haine,
 De ce qui le suivra ne foyez point en peine,
 Et sans en augurer pour nous ny bien ny mal,
 Attendez sans soucy la perte d'un rival,
 Et laissez-nous celuy de voir quel avantage
 Pourroit avec le temps en recevoir Carthage.

SYPHAX.

Seigneur, s'il est permis de parler aux vaincus,
 Souffrez encor un mot, & je ne parle plus.
 Maffinisse de foy pourroit fort peu de chose,

Il n'a qu'un camp volant dont le hazard dispose,
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids,
Et par ma chute enfin sa fortune enhardie
Va traifner après luy toute la Numidie.
Je le hay fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour féjour natal.
Le déplaisir de voir que ma ruine en vienne,
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les soutienne.
Puisse-t'il, ce rival, périr, dès aujourd'huy,
Mais puiffay-je les voir trébucher avant luy.

Prévenez donc, Seigneur, l'appuy qu'on leur prépare,
Vengez moy de Carthage avant qu'il se déclare,
Pressez en ma faveur vostre propre couroux,
Et gardez jusque-là Massiniffe pour vous.
Je n'ay plus rien à dire & vous en laiffe faire.

LÆLIUS.

Nous fçaurons profiter d'un avis falutaire,
Allez m'attendre au camp, je vous suivray de près.
Je dois icy l'oreille à d'autres interests,
Et ceux de Massiniffe...

SYPHAX.

Il ofera vous dire...

LÆLIUS.

Ce que vous m'avez dit, Seigneur, vous doit suffire.
Encor un coup, allez fans vous inquiéter,
Ce n'est pas devant vous que je doy l'écouter.

SCENE III.

LÆLIUS, MASSINISSE,
MEZETULLE.

MASSINISSE.

L'avez-vous commandé, Seigneur, qu'en ma présence
Vos Tribuns vers la Reine usent de violence ?

LÆLIUS.

Leur ordre est d'emmener au camp les prisonniers,
Et comme elle & Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont suivy cet ordre en commençant par elle.
Mais par quel interest prenez-vous sa querelle ?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il fort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçu son véritable époux,
Et j'ay repris sa foy par force violée
Sur un usurpateur qui me l'avoit volée.
Son père & mon amour m'en avoient fait le don.

LÆLIUS.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon,
Dès que Syphax parut, cet amour sans puissance...

MASSINISSE.

J'étois lors en Espagne, & durant mon absence
Carthage la força d'accepter ce party,
Mais à present Carthage en a le démenty.
En reprenant mon bien j'ay détruit son ouvrage,
Et vous fais dès icy triompher de Carthage.

LÆLIUS.

Commencer avant nous un triomphe si haut,
Seigneur, c'est la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre entre elle & Rome une étrange balance,
Que de confondre ainfi l'une & l'autre alliance,
Nostre amy tout ensemble & gendre d'Asdrubal.
Croyez-moy, ces deux noms s'accordent assez mal,
Et quelque grand dessein que puisse estre le vostre,
Vous ne pourrez long-temps conserver l'un & l'autre.

Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec nostre amitié,
Ny que nous attendions que le mesme artifice
Qui nous osta Syphax, nous vole Massinisse.
Nous aimons nos amis, & mesme en dépit d'eux
Nous sçavons les tirer de ces pas dangereux,
Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

MASSINISSE.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire,
Et montrez cette ardeur de servir vos amis
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du Consul & de vous j'ay la parole expresse,

Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse,
Tout ce qui m'appartient me doit estre rendu.

LÆLIUS.

Et par où cét espoir vous est-il détendu?

MASSINISSE.

Quel ridicule espoir en garderoit mon ame,
Si vostre dureté me refuse ma femme?
Est-il rien plus à moy, rien moins à balancer?
Et du reste par là que me faut-il penfer?
Puis-je faire aucun fond sur la foy qu'on me donne,
Et traité comme esclave attendre ma Couronne?

LÆLIUS.

Nous en avons icy les ordres du Sénat,
Et mesme de Syphax il y joint tout l'Etat;
Mais nous n'en avons point touchant cette captive.
Syphax est son époux, il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE.

Syphax est son époux! & que fais-je, Seigneur?

LÆLIUS.

Consultez la raison plutôt que vostre cœur,
Et voyant mon devoir souffrez que je le fasse.

MASSINISSE.

Chargez, chargez-moy donc de vos fers en sa place,
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,

Traifnez à vostre Rome un vainqueur enchainé;
Je fuis à Sophonisbe, & mon amour fidelle
Dédaigne & Diadème & liberté fans elle,
Je ne veux, ny régner, ny vivre qu'en ses bras,
Non, je ne veux...

LÆLIUS.

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE.

Résolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juste douleur se retient ou s'emporte?
Mes pleurs & mes fouspirs vous fléchiront-ils mieux,
Et faut-il à genoux vous parler comme aux Dieux?
Que j'ay mal employé mon sang & mes services
Quand je les ay prétez à vos Astres propices,
Si j'ay pû tant de fois hafter vostre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin?

LÆLIUS.

Si vous avez, Seigneur, hasté nostre fortune,
Je veux bien que la proye entre nous soit commune;
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir?
Est-ce avant nostre aveu qu'il vous en faut saisir?

MASSINISSE.

Ah, si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impudence,
Vous sçauriez... Mais pourquoy n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à nostre âge en est-on moins parfait?

Les Héros des Romains ne font-ils jamais hommes?
 Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes,
 Et le Maître des Dieux, des Rois & des Amants,
 En ma place auroit eu mesmes empressements.
 J'aimois, on l'agréoit, j'étois icy le maître,
 Vous m'aimiez, ou du moins vous le faisiez paroître.
 L'amour en cet état daigne-t'il hésiter,
 Faute d'un mot d'aveu dont il n'ose douter?
 Voir son bien en sa main & ne le point reprendre,
 Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
 Un Roy se souvient-il en des momens si doux
 Qu'il a dans vostre camp des maîtres parmy vous?
 Je l'ay dû toutesfois, & je m'en tiens coupable :
 Ce crime est-il si grand qu'il soit irréparable?
 Et sans considérer mes services passez,
 Sans excuser l'amour par qui nos cœurs forcez...

LÆLIUS.

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
 Que j'ay honte pour vous de voir tant de foiblesse.
 N'alleguez point les Dieux, si l'on voit quelquefois
 Leur flame s'emporter en faveur de leur choix,
 Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples,
 Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples.
 Comme ils sont dans leur Ciel au dessus du danger,
 Ils n'ont là rien à craindre & rien à ménager.

Du reste, je sçais bien que souvent il arrive
 Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive,
 Les droits de la victoire ont quelque liberté
 Qui ne sçauroit déplaire à nostre âge indompté :

Mais quand à cette ardeur un Monarque défère,
Il s'en fait un plaisir & non pas une affaire,
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat,
Et son cœur au dessus de ces basses amorces
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a dequoy s'accorder,
Tout est beau, tout succède, on n'a qu'à demander;
Mais pour peu qu'elle en foit, ou doive estre alarmée,
Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain, cét amour décevant
Dans vostre cœur surpris a passé trop avant,
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre,
Et tout ce que je puis, Seigneur, c'est de vous plaindre.

MASSINISSE.

Me plaindre tout ensemble, & me tyrannifer!

LÆLIUS.

Vous l'avourez un jour, c'est vous favoriser.

MASSINISSE.

Quelle faveur, grands Dieux, qui tient lieu de supplice!

LÆLIUS.

Quand vous ferez à vous, vous luy ferez justice.

MASSINISSE.

Ah, que cette justice est dure à concevoir!

LÆLIUS.

Je la connois assez pour suivre mon devoir.

SCENE IV.

LÆLIUS, MASSINISSE, MEZETULLE,
ALBIN.

ALBIN.

Scipion vient, Seigneur, d'arriver dans vos Tentes,
Ravy du grand succès qui prévient ses attentes,
Et ne vous croyant pas maître en si peu de jours,
Il vous venoit luy-mesme amener du secours,
Tandis que le blocus laissé devant Utique
Répond de cette Place à nostre République.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

LÆLIUS.

Allez à vostre Hymen le faire consentir,
Allez le voir fans moy, je l'en laisse seul juge.

MASSINISSE.

Ouy, contre vos rigueurs il fera mon refuge,
Et j'en rapporteray d'autres ordres pour vous.

LÆLIUS.

Je les suivray, Seigneur, fans en estre jaloux.

MASSINISSE.

Mais avant mon retour si l'on fait la Reine...

LÆLIUS.

J'en répons jusque-là, n'en foyez point en peine.
Qu'on la fasse venir. Vous pouvez luy parler,
Pour prendre ses conseils, & pour la consoler.

Gardes, que sans témoins on le laisse avec elle.
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidelle,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

SCENE V.

MASSINISSE, SOPHONISBE,
MEZETULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

Voyez-la donc, Seigneur, voyez tout son mérite ;
Voyez s'il est aisé qu'un Héros... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé.
Il veut estre inflexible, & craint de ne plus l'estre,
Pour peu qu'il se permist de voir & de connoître.

Allons, allons, Madame, essayer aujourd'huy
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour luy.
Il vient d'entrer au camp, venez-y par vos charmes
Appuyer mes fouspirs & secourir mes larmes,
Et que ces mesmes yeux qui m'ont fait tout ofer,

Si j'en suis criminel, fervent à m'excuser.
 Puissent-ils, & sur l'heure, avoir là tant de force,
 Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce,
 Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ostant;
 J'en mourray de douleur, mais je mourray content.
 Mon amour pour vous faire un destin si propice,
 Se prépare avec joye à ce grand sacrifice.
 Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira,
 Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos sens dont vous n'êtes plus maître
 Vous a fait oublier, Seigneur, à me connoître.
 Quoy, j'irois mandier jusqu'au camp des Romains
 La pitié de leur Chef qui m'auroit en ses mains ?
 J'irois deshonorer par un honteux hommage
 Le Trofne où j'ay pris place & le sang de Carthage,
 Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
 Aux pieds de l'ennemy pour eux le plus fatal ?
 Je ne sçais si mes yeux auroient là tant de force,
 Qu'en sa faveur sur l'heure il pressast un divorce;
 Mais je ne me voy pas en état d'obéir,
 S'il osoit jusque-là cesser de me haïr.
 La vieille antipathie entre Rome & Carthage
 N'est pas preste à finir par un tel assemblage.
 Ne vous préparez point à rien sacrifier
 A l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
 Pour effet de vos feux & de vostre parole,
 Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole;
 Que ce soit par l'Hymen ou par d'autres moyens,

Que je vive avec vous ou chez nos Citoyens,
 La chose m'est égale, & je vous tiendray quitte,
 Qu'on nous sépare ou non, pourveu que je l'évite.
 Mon amour voudroit plus, mais je règne sur luy,
 Et n'ay changé d'époux que pour prendre un appuy.

Vous m'avez demandé la faveur de ce titre
 Pour soustraire mon fort à son injuste arbitre,
 Et puisqu'à m'affranchir il faut que j'aide un Roy,
 C'est là tout le secours que vous aurez de moy.
 Ajoûtez-y des pleurs, meslez-y des baïesses,
 Mais laissez-moy de grace ignorer vos foibleffes,
 Et si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,
 Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
 Je ne vous céle point que je serois ravie
 D'unir à vos destins les restes de ma vie,
 Mais si Rome en vous-mesme ose braver les Rois,
 S'il faut d'autres secours, laissez-les à mon chois;
 J'en trouveray, Seigneur, & j'en sçais qui peut estre
 N'auront à redouter, ny maîtresse, ny maistre:
 Mais mon amour préfère à cette seureté
 Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE.

Ah, si je vous pouvois offrir mesme assurance,
 Que je serois heureux de cette préférence!

SOPHONISBE.

Syphax & Lælius pourront vous prévenir,
 Si vous perdez icy le temps de l'obtenir.
 Partez.

MASSINISSE.

M'enviez-vous le seul bien qu'à ma flame
 A souffert jusqu'icy la grandeur de vostre ame ?
 Madame, je vous laisse aux mains de Lælius,
 Vous avez pû vous-mesme entendre ses refus,
 Et mon amour ne sçait ce qu'il peut se promettre
 De celles du Consul où je vay me remettre.
 L'un & l'autre est Romain, & peut estre en ce lieu
 Ce peu que je vous dis est le dernier Adieu,
 Je ne voy rien de seur que cette triste joye.
 Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voye,
 Souffrez que je vous parle, & vous puisse exprimer
 Quelque part des malheurs où l'on peut m'abimer,
 Quelques informes traits de la secrette rage
 Que déjà dans mon cœur forme leur sombre image.
 Non que je defespere, on m'aime, mais hélas,
 On m'estime, on m'honore, & l'on ne me craint pas.
 M'éloigner de vos yeux en cette incertitude
 Pour un cœur tout à vous c'est un tourment bien rude.
 Et si j'en ose croire un noir pressentiment,
 C'est vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
 Madame, au nom des Dieux, rassurez mon courage,
 Dites que vous m'aimez, j'en pourray davantage,
 J'en deviendray plus fort auprès de Scipion :
 Montrez pour mon bonheur un peu de passion,
 Montrez que vostre flame au mesme bien aspire,
 Ne régniez plus sur elle, & laissez-luy me dire...

SOPHONISBE.

Allez, Seigneur, allez, je vous aime en époux,

Et ferois à mon tour auffi foible que vous.

MASSINISSE.

Faites, faites-moy voir cette illustre foiblesse,
Que ses douceurs...

SOPHONISBE.

Ma gloire en est encor maîtresse.
Adieu, ce qui m'échape en faveur de vos feux
Est moins que je ne fens, & plus que je ne veux.

Elle rentre.

MEZETULLE.

Douterez-vous encor, Seigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE.

Mézétulle, il est vray, son amour est extrême,
Mais cét extrême amour, au lieu de me flater,
Ne sçauroit me fervir qu'à mieux me tourmenter,
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma souffrance.
Reprenons toutefois un moment de constance,
En faveur de sa flame espérons jusqu'au bout,
Et pour tout obtenir allons hazarder tout.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Cesse de me flater d'une espérance vaine,
Auprès de Scipion ce Prince perd sa peine,
S'il l'avoit pû toucher il seroit revenu,
Et puisqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

HERMINIE.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de temps pour en obtenir grace:
Moins on la rend facile, & plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois,
Et peut estre son ame encor irrésoluë...

SOPHONISBE.

Sur moy, quoy qu'il en soit, je me rends absoluë,
Contre sa dureté j'ay du secours tout prest,

Et feray malgré luy moy feule mon Arrest.

Cependant de mon feu l'importune tendresse
 Aussi-bien que ma gloire en mon fort s'interesse,
 Veut régner en mon cœur comme ma liberté,
 Et n'ose l'avoüer de toute sa fierté.
 Quelle bassesse d'ame ! O ma gloire ! ô Carthage,
 Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage,
 Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
 Doit-il estre en ce cœur aussi puissant que vous ?
 Ce Héros a trop fait de m'avoir épousée,
 De sa feule pitié s'il m'eust favorisée,
 Cette pitié peut estre en ce triste & grand jour
 Auroit plus fait pour moy que cét excès d'amour.
 Il devoit voir que Rome en juste défiance...

HERMINIE.

Mais vous luy témoigniez pareille impatience,
 Et vos feux rallumez montroient de leur costé
 Pour ce nouvel Hymen égale avidité.

SOPHONISBE.

Ce n'étoit point l'amour qui la rendoit égale,
 C'étoit la folle ardeur de braver ma rivale,
 J'en faisois mon suprême & mon unique bien,
 Tous les cœurs ont leur foible, & c'étoit là le mien.
 La presence d'Eryxe aujourd'huy m'a perduë ;
 Je me ferois fans elle un peu mieux défenduë,
 J'aurois sçeu mieux choisir & les temps & les lieux,
 Mais ce vainqueur vers elle eust pû tourner les yeux.
 Tout mon orgueil disoit à mon ame jalouse

Qu'une heure de remise en eust fait son épouse,
 Et que pour me braver à son tour hautement
 Son feu se fust saisy de ce retardement.
 Cét orgueil dure encor, & c'est luy qui l'invite
 Par un message exprès à me rendre visite,
 Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
 Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
 Mais je voy Mézétulle, en cette conjoncture
 Son retour fans ce Prince est d'un mauvais augure.
 Raffermy-toy, mon ame, & pren des sentimens
 A te mettre au dessus de tous événemens.

SCENE II.

SOPHONISBE, MEZETULLE,
HERMINIE.

SOPHONISBE.

Quand reviendra le Roy?

MEZETULLE.

Pourray-je bien vous dire
 A quelle extrémité le porte un dur empire,
 Et si je vous le dis, pourrez-vous concevoir
 Quel est son déplaisir, quel est son desespoir?
 Scipion ne veut pas mesme qu'il vous revoye.

SOPHONISBE.

J'ay donc peu de raifon d'attendre cette joye,
Quand fon maiftre a parlé, c'est à luy d'obéir.
Il luy commandera bien-toft de me haïr,
Et dès qu'il recevra cette loy fouveraine,
Je ne doy pas douter un moment de fa haine.

MEZETULLE.

Si vous pouviez douter encor de fon ardeur,
Si vous n'aviez pas veu jusqu'au fond de fon cœur,
Je vous dirois...

SOPHONISBE.

Que Rome à present l'intimide?

MEZETULLE.

Madame, vous fçavez...

SOPHONISBE.

Je fçais qu'il eft Numide.
Toute fa Nation eft sujette à l'amour,
Mais cét amour s'allume & s'éteint en un jour,
J'aurois tort de vouloir qu'il en euft davantage.

MEZETULLE.

Que peut en cét état le plus ferme courage?
Scipion, ou l'obféde, ou le fait observer,
Dès demain vers Utique il le veut enlever...

SOPHONISBE.

N'avez-vous de sa part autre chose à me dire?

MEZETULLE.

Par grace on a souffert qu'il ait pu vous écrire,
 Qu'il l'ait fait sans témoins, & par ce peu de mots
 Qu'ont arrosé ses pleurs, qu'ont suivy ses sanglots,
 Il vous fera juger...

SOPHONISBE.

Donnez.

MEZETULLE.

Avec sa lettre,
 Voila ce qu'en vos mains j'ay charge de remettre.

*BILLET DE MASSINISSE A SOPHONISBE.*SOPHONISBE *lit.*

*Il ne m'est pas permis de vivre vostre époux,
 Mais enfin je vous tiens parole,
 Et vous éviterez l'aspect du Capitole,
 Si vous êtes digne de vous,
 Ce poison que je vous envoie
 En est la seule & triste voye,
 Et c'est tout ce que peut un déplorable Roy
 Pour dégager sa foy.*

SOPHONISBE.

Voila de son amour une preuve assez ample,

Mais s'il m'aimoit encor, il me devoit l'exemple :
Plus esclave en son camp que je ne suis icy,
Il devoit de son fort prendre mesme foucy.
Quel present nuptial d'un époux à sa femme !
Qu'au jour d'un Hyménée il luy marque de flame !
Reportez, Mézétulle, à vostre illustre Roy
Un secours dont luy-mesme a plus besoin que moy,
Il ne manquera pas d'en faire un digne usage,
Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
Si tous les Rois d'Afrique en sont toujours pourvus,
Pour desrober leur gloire aux malheurs imprevus,
Comme eux & comme luy j'en dois estre munie ;
Et quand il me plaira de sortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que luy,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, Page,
HERMINIE, BARCEE.

SOPHONISBE.

Eryxe viendra-t'elle? As-tu veu cette Reine?

LE PAGE.

Madame, elle est déjà dans la chambre prochaine,
Surprise d'avoir sçeu que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.

SOPHONISBE.

Elle va plus sçavoir.
Si vous avez connu le Prince Massinisse...

ERYXE.

N'en parlons point, Madame, il vous a fait justice.

SOPHONISBE.

Vous n'avez pas connu tout à fait son esprit.
Pour le connoître mieux, lisez ce qu'il m'écrit.

ERYXE.

Elle lit bas.

Du costé des Romains je ne suis point surprise,
Mais ce qui me surprend, c'est qu'il les autorise,
Qu'il passe plus avant qu'ils ne voudroient aller.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Madame? il faut s'en consoler.
Allez, & dites-luy que je m'apreste à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre;
Que puisque son amour ne sçait pas mieux agir,
Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je luy doy cette honte, & Rome son amie
En verra sur son front rejallir l'infamie:
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais veu,
La femme du vainqueur à costé du vaincu,
Et mes pas chancelants sous ces pompes crüelles

Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.
Portez-luy ma réponse, allez.

MEZETULLE.

Dans ses ennuis...

SOPHONISBE.

C'est trop m'importuner en l'état où je suis,
Ne vous a-t'il chargé de rien dire à la Reine?

MEZETULLE.

Non, Madame.

SOPHONISBE.

Allez donc, & sans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire, ou ne croire pas,
Laissez en mon pouvoir ma vie & mon trépas.

SCENE IV.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE,
BARCEE.

SOPHONISBE.

Une troisième fois mon fort change de face,
Madame, & c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défens point, & quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avois pris,

Quelques marques d'amour que ce Héros m'envoie,
Ce que j'en eus pour luy vous le rend avec joye.
Vous le conferverez plus dignement que moy.

ERYXE.

Madame, pour le moins j'ay sçeu garder ma foy,
Et ce que mon espoir en a reçu d'outrage
N'a pû jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens...

SOPHONISBE.

Je ne demande point ces éclaircissemens,
Et m'en rapporte aux Dieux qui sçavent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des caufes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous, ou luy, je l'ay pris, je le rens.
Il est vray que l'état où j'ay sçeu vous le prendre
N'est pas du tout le mesme où je vay vous le rendre.
Je vous l'ay pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rens lasche, ingrat, empoisonneur;
Je l'ay pris magnanime, & vous le rens perfide,
Je vous le rens fans cœur, & l'ay pris intrépide;
Je l'ay pris le plus grand des Princes Africains,
Et le rens, pour tout dire, esclave des Romains.

ERYXE.

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas là, Madame, où je prens interest,

Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,
 Dédaignez son mérite, estimez sa foiblesse,
 De tout vostre destin vous êtes la maîtresse.
 Je la feray du mien, & j'ay creu vous devoir
 Ce mot d'avis sincère avant que d'y pourvoir.
 S'il part d'un sentiment qui flate mal les vostres,
 Lælius que je voy vous en peut donner d'autres,
 Souffrez que je l'évite, & que dans mon malheur
 Je m'ose de sa veuë épargner la douleur.

SCENE V.

LÆLIUS, ERYXE, LEPIDE, BARCEE.

LÆLIUS.

Lépide, ma presence est pour elle un supplice.

ERYXE.

Vous a-t-on dit, Seigneur, ce qu'a fait Massinisse?

LÆLIUS.

J'ay sçeu que pour fortir d'une témérité,
 Dans une autre plus grande il s'est précipité.
 Au bas de l'escalier j'ay trouvé Mézétulle.
 Sur ce qu'a dit la Reine il est un peu crédule:
 Pour braver Massinisse, elle a quelque raifon
 De refuser de luy le secours du poison,
 Mais ce refus pourroit n'estre qu'un stratagème,

Pour faire malgré nous son destin elle-même.

Allez l'en empêcher, Lépide, & dites-luy
 Que le grand Scipion veut luy servir d'appuy,
 Que Rome en sa faveur voudra luy faire grace,
 Qu'un si prompt desespoir sentiroit l'ame basse,
 Que le temps fait souvent plus qu'on ne s'est promis,
 Que nous ferons pour elle agir tous nos amis;
 Enfin avec douceur tâchez de la réduire
 A venir dans le camp, à s'y laisser conduire,
 A se rendre à Syphax, qui même en ce moment
 L'aime & l'adore encor malgré son changement.
 Nous attendrons icy l'effet de vostre adresse,
 N'y perdez point de temps...

SCENE VI.

LÆLIUS, ERYXE, BARCEE.

LÆLIUS.

Et vous, grande Princesse,
 Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,
 Quand il devoit au vostre & son Trosne & son cœur,
 Nous vous en avons fait assez prompte justice,
 Pour obtenir de vous que ce trouble finisse,
 Et que vous fassiez grace à ce Prince inconstant,
 Qui se vouloit trahir luy-même en vous quittant.

ERYXE.

Vous auroit-il prié, Seigneur, de me le dire?

LÆLIUS.

De l'effort qu'il s'est fait, il gémit, il souspire,
Et je croy que son cœur encor outré d'ennuy
Pour retourner à vous n'est pas assez à luy :
Mais si cette bonté qu'eut pour luy vostre flame
Aidoit à sa raison à rentrer dans son ame,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux,
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.

ERYXE.

Quand d'une telle erreur vous punissez l'audace,
Il vous sied mal pour luy de me demander grace :
Non que je la refuse à ce perfide tour ;
L'Hymen des Rois doit estre au dessus de l'amour,
Et je sçais qu'en un Prince heureux & magnanime
Mille infidélitez ne sçauroient faire un crime.
Mais si tout inconstant il est digne de moy,
Il a cessé de l'estre en cessant d'estre Roy.

LÆLIUS.

Ne l'est-il plus, Madame, & si la Gétulie
Par vostre illustre Hymen à son Trofne s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'huy,
En est-il sur la Terre un plus puissant que luy ?

ERYXE.

Et de quel front, Seigneur, prend-il une Couronne,
S'il ne peut disposer de sa propre personne ?
S'il luy faut pour aimer attendre vostre chois,
Et que jusqu'en son lit vous luy fassiez des loix ?

Un Scéptre compatible avec un joug si rude
 N'a rien à me donner que de la servitude,
 Et si vostre prudence ose en faire un vray Roy,
 Il est à Sophonisbe, & ne peut estre à moy.
 Jalouse seulement de la grandeur Royale,
 Je la regarde en Reine & non pas en rivale;
 Je voy dans son destin le mien envelopé,
 Et du coup qui la perd tout mon cœur est frapé.
 Par vostre ordre on la quitte, & cét amy fidelle
 Me pourroit au mesme ordre abandonner comme elle.

Disposez de mon Scéptre, il est entre vos mains,
 Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
 Je suis femme, & mon féxe accablé d'impuissance
 Ne reçoit point d'affront par cette dépendance;
 Mais je n'auray jamais à rougir d'un époux,
 Qu'on voye ainsi que moy ne régner que sous vous.

LÆLIUS.

Détrompez-vous, Madame, & voyez dans l'Asie
 Nos dignes Alliez régner sans jalousie,
 Avec l'indépendance, avec l'autorité
 Qu'exige de leur rang toute la Majesté.
 Regardez Prusias, considérez Attale,
 Et ce que souffre en eux la dignité Royale;
 Massinisse avec vous & toute autre moitié
 Recevra mesme honneur & pareille amitié.
 Mais quant à Sophonisbe, il m'est permis de dire
 Qu'elle est Carthaginoise, & ce mot doit suffire.
 Je dirois qu'à la prendre ainsi sans nostre aveu,
 Tout nostre amy qu'il est, il nous bravoit un peu;

Mais comme je luy veux conferver vostre estime,
Autant que je le puis je déguife son crime,
Et nomme seulement imprudence d'Etat
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.

SCENE VII.

LÆLIUS, ERYXE, LEPIDE,
BARCEE.

LÆLIUS.

Mais Lévide déjà revient de chez la Reine.
Qu'avez-vous obtenu de cette ame hautaine?

LEPIDE.

Elle avoit trop d'orgueil pour en rien obtenir,
De sa haine pour nous elle a sçu se punir.

LÆLIUS.

Je l'avois bien préveu, je vous l'ay dit moy-mefme,
Que ce dessein de vivre étoit un stratagème,
Qu'elle voudroit mourir, mais ne pouviez-vous pas...

LEPIDE.

Ma présence n'a fait que hafter son trépas.
A peine elle m'a veu, que d'un regard farouche

Portant je ne sçais quoy de sa main à sa bouche,
Parlez, m'a-t'elle dit, je suis en seureté,
Et recevray vostre ordre avec tranquillité.
 Surpris d'un tel discours je l'ay pourtant flatée,
 J'ay dit qu'en grande Reine elle seroit traitée,
 Que Scipion & vous en prendriez soucy,
 Et j'en voyois déjà son regard adoucy,
 Quand d'un souris amer me coupant la parole,
Qu'aisément, reprend-elle, une ame se console!
Je sens vers cét espoir tout mon cœur s'échaper,
Mais il est hors d'état de se laisser tromper,
Et d'un poison amy le secourable office
Vient de fermer la porte à tout vostre artifice.

Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
Cbercher à son triomphe un plus rare ornement.
Pour voir de deux grands Rois la lascheté punie,
J'ay dû livrer leur femme à cette ignominie;
C'est ce que méritoit leur amour conjugal;
Mais j'en ay dû sauver la fille d'Asdrubal.
Leur bassesse aujourd' huy de tous deux me dégage,
Et n'étant plus qu'à moy, je meurs toute à Carthage,
Digne sang d'un tel père, & digne de regner,
Si la rigueur du Sort eust voulu m'épargner.

A ces mots la fueur luy montant au visage,
 Les sanglots de sa voix faisoient le passage,
 Une morte palseur s'empare de son front,
 Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt,
 De sa haine aux abois la fierté se redouble,
 Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
 Et soutient en mourant la pompe d'un couroux,
 Qui semble moins mourir que triompher de nous.

ERYXE.

Le diray-je, Seigneur, je la plains, & l'admire.
Une telle fierté méritoit un Empire,
Et j'aurois en sa place eu mesme averfion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouse, & l'amour infidelle
Ne luy laissoient icy que son grand cœur pour elle,
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
Et son dernier soufpir fait honte à ses vainqueurs.

LÆLIUS.

Je diray plus, Madame, en dépit de sa haine,
Une telle fierté devoit naître Romaine.
Mais allons consoler un Prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux;
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse,
Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoucisse,
Et préparez vostre ame à le moins dédaigner,
Lors que vous aurez veu comme il sçaura régner.

ERYXE.

En l'état où je suis, je fais ce qu'on m'ordonne,
Mais ne disposez point, Seigneur, de ma personne,
Et si de ce Héros les desirs inconstants...

LÆLIUS.

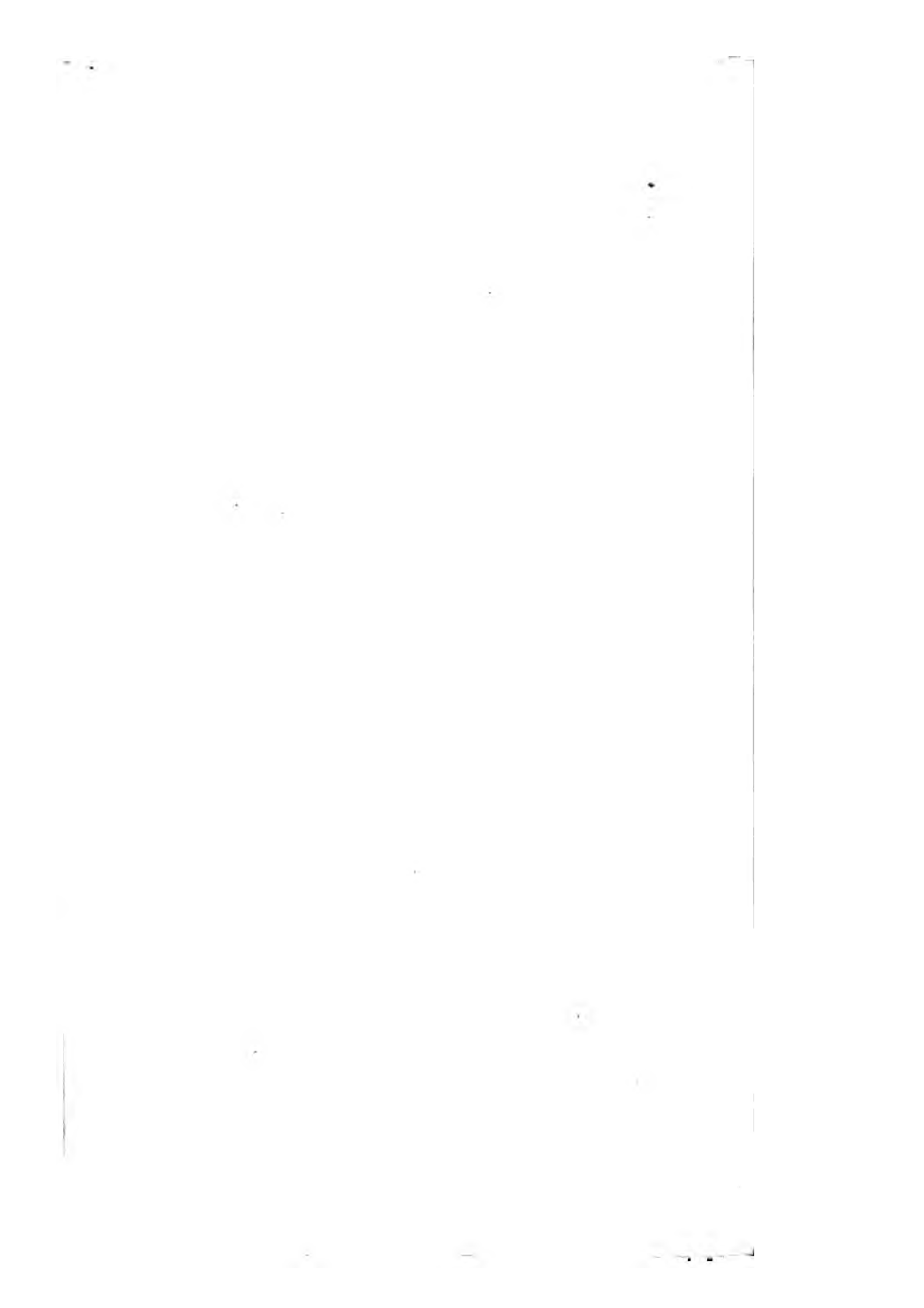
Madame, encor un coup, laissons-en faire au temps.

Fin du cinquième & dernier Acte.



OTHON,

TRAGÉDIE.





PREFACE
D'OTHON.

—



I mes amis ne me trompent, cette Pièce égale ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres & solides se sont déclarez pour elle, & si j'ose y mesler le mien, je vous diray que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, & un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux Vers, on n'en a point veu de moy que j'aye travaillez avec plus de soin. Le Sujet est tiré de Tacite, qui commence ses Histories par celle-cy, & je n'en ay encor mis aucune sur le Théâtre à qui j'aye gardé plus de fidélité, & prêté plus d'invention. Les Caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mesmes que chez cét

incomparable Auteur, que j'ay traduit tant qu'il m'a été possible. J'ay tafché de faire paroître les vertus de mon Héros en tout leur éclat, fans en diffimuler les vices non plus que luy, & je me fuis contenté de les attribüer à une Politique de Cour, où quand le Souverain se plonge dans les débauches, & que fa faveur n'est qu'à ce prix, il y a preffe à qui fera de la partie. J'y ay confervé les événemens, & pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jeter tout le crime fur un mefchant homme, qu'on foupçonna deflors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte & déclarée. Othon avoit promis à ce Consul d'époufer fa fille s'il le pouvoit faire choifir à Galba pour fucceffeur, & comme il se vit Empereur fans fon miniftère il se creut dégagé de cette promesse, & ne l'époufa point. Je n'ay pas voulu aller plus loin que l'Histoire, & je puis dire qu'on n'a point encor veu de Pièce où il se propofe tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce font intrigues de Cabinet qui se détruifent les unes les autres. J'en diray davantage, quand mes Libraires joindront celle-cy aux recueils qu'ils ont fait de celles de ma façon qui l'ont précédée.



ACTEURS.

GALBA, Empereur de Rome.

VINIUS, Consul.

OTHON, Sénateur Romain, Amant de Plautine.

LACUS, Préfet du Prétoire.

CAMILLE, Nièce de Galba.

PLAUTINE, Fille de Vinius, Amante d'Othon.

MARTIAN, Affranchy de Galba.

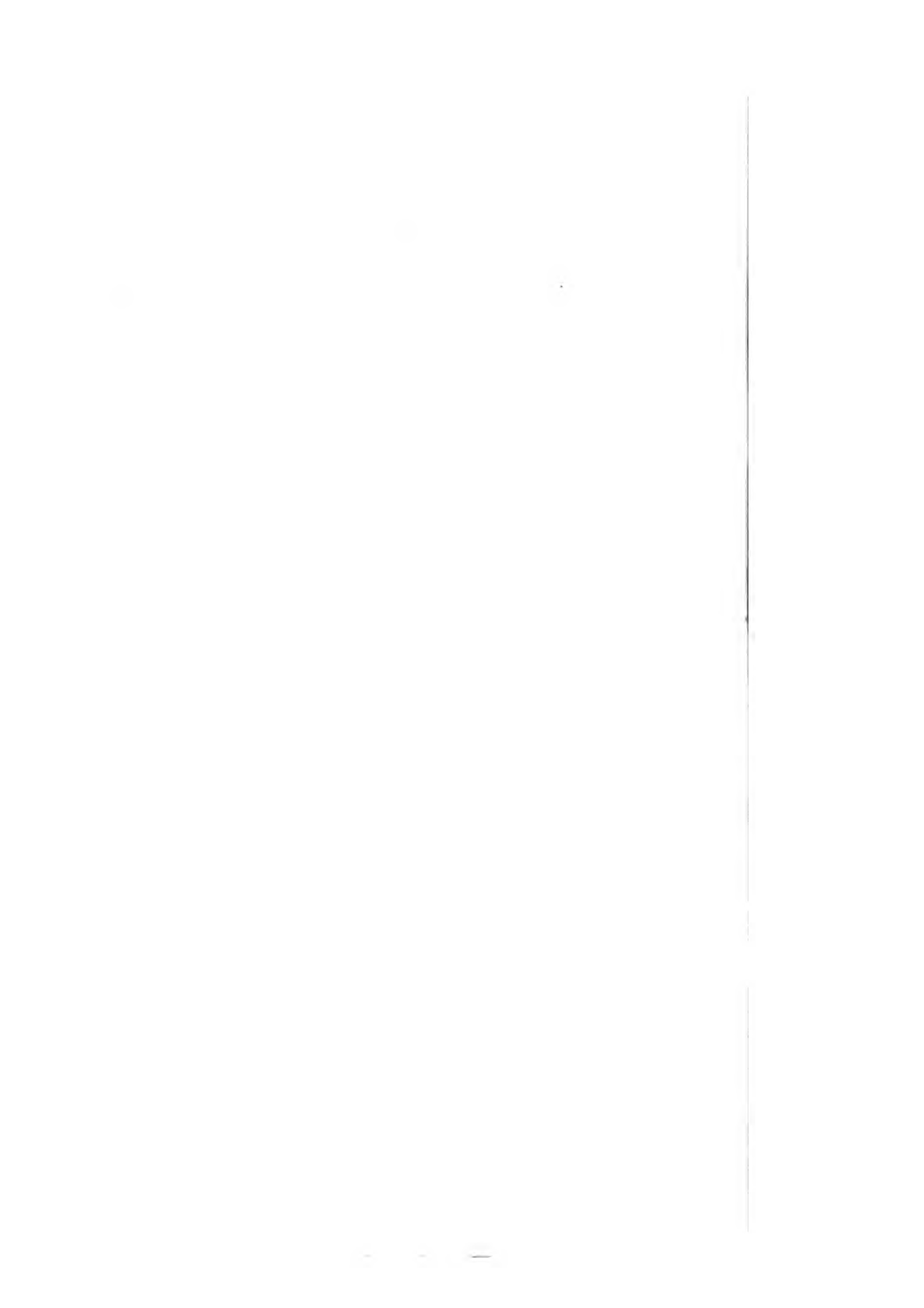
ALBIN, Amy d'Othon.

ALBIANE, Sœur d'Albin, & Dame d'honneur de Camille.

FLAVIE, Amie de Plautine.

ATTICUS, } Soldats Romains.
RUTILE, }

La Scène est à Rome dans le Palais Impérial.





OTHON,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

Vostre amitié, Seigneur, me rendra téméraire,
J'en abuse, & je sçais que je vay vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité:
Mais je croirois vous faire une infidélité
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De vostre amour nouveau sous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,

Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
 S'attache à ce Consul, qui ravage, qui pille,
 Qui peut tout, je l'avouë, auprès de l'Empereur,
 Mais dont tout le pouvoir ne fert qu'à faire horreur,
 Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croistre,
 Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maistre.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
 N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
 Un homme tel que moy jamais ne s'en détache,
 Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache,
 Et si du Souverain la faveur n'est pour luy,
 Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appuy.

Quand le Monarque agit par sa propre conduite,
 Mes pareils sans péril se rangent à sa suite,
 Le mérite & le sang nous y font discerner ;
 Mais quand le Potentat se laisse gouverner,
 Et que de son pouvoir les grands dépositaires
 N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires,
 Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
 Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
 A moins que nostre adroite & prompte servitude
 Nous desrobe aux fureurs de leur inquiétude.

Si-tost que de Galba le Sénat eut fait chois,
 Dans mon Gouvernement j'en établis les loix,
 Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
 Donner toute une Armée & toute une Province :
 Ainsi je me comptois de ses premiers Suivants.
 Mais déjà Vinius avoit pris les devants ;

Martian l'Affranchy dont tu vois les pillages
Avoit avec Lacus fermé tous les passages;
On n'approchoit de luy que sous leur bon-plaisir;
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hafter sous un maistre
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'estre,
Et tous trois à l'envy s'empresfer ardemment
A qui dévoreroit ce règne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre.
J'espéray quelque temps de m'en pouvoir défendre :
Mais quand Nymphidius dans Rome affassiné
Fit place au favory qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut Préfet du Prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mesmes affassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Je vy qu'il étoit temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette Cour,
A moins d'un Protecteur j'aurois bien-toft mon tour.
Je choisfis Vinius dans cette défiance,
Pour plus de feureté j'en cherchay l'alliance,
Les autres n'ont ny sœur, ny fille à me donner,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçeus?

OTHON.

Ouy, déjà l'Hyménée

Auroit avec Plautine uny ma Destinée,
Si ces rivaux d'Etat n'en sçavoient divertir
Un Maistre qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout vostre amour n'est qu'une Politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique !

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour,
Mais cette Politique est devenuë amour.
Tout m'en plaist, tout m'en charme, & mes premiers scrup
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est Consul, Vinius est puissant,
Il a de la naissance, & s'il est agissant,
S'il fuit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en luy ces soins de sa fortune,
Son cœur est noble & grand.

ALBIN.

Quoy qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame estre un peu combatu.
La nièce de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on souspire :
Son oncle doit bien-toist luy choisir un époux.
Le mérite & le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celuy du Diadème...

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit foustraire à ce que j'aime,

Et que pour moy Camille auroit tant de bonté,
Que je deusse espérer de m'en voir écouté,
Si, comme tu le dis, ta main doit faire un Maître,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'estre,
Et ce feroit tous trois les attirer sur moy,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foy.
Sur tout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengeroit mesme à la face des Dieux
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutesfois, ma sœur est auprès d'elle,
Je puis vous y servir, l'occasion est belle,
Tout autre Amant que vous s'en laisseroit charmer,
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moy cette amorce inutile,
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille.
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infailible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut estre il feroit doux
D'oster à Vinius un gendre tel que vous,
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose,

Ce n'est pas qu'après tout j'en sçache aucune chose,
 Je leur suis trop suspect pour s'en ouvrir à moy,
 Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croy,
 Je vous proposerois si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse,
 Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
 A faire que Galba choisisse un successeur,
 Ils voudront par ce chois se mettre en assurance,
 Et n'en proposeront que de leur dépendance.
 Je sçais... Mais Vinius que j'aperçoy venir...

SCENE II.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

Laissez-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.
 Je croy que vous m'aimez, Seigneur, & que ma fille
 Vous fait prendre interest en toute la famille.
 Il en faut une preuve, & non pas seulement
 Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un Amant :
 Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
 D'un cœur digne en effet de commander à Rome,
 Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoy! pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus; Seigneur, en ce grand jour,
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'osez-vous dire?

VINIUS.

Je sçais qu'à son Hymen tout vostre cœur aspire;
Mais elle, & vous, & moy, nous allons tous périr,
Et vostre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, Seigneur, peut estre quelque chose,
Sans moy, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus & Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à vostre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, si vostre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous envelopera tous deux en ma ruïne.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptez
M'ordonner que je change! & vous-mesme!

VINIUS.

Ecoutez.

L'honneur que nous feroit vostre illustre Hyménée
Des deux que j'ay nommez tient l'ame si gesnée,
Que jusqu'icy Galba qu'ils obfédent tous deux
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine

Quelle est pour vous & moy leur envie & leur haine,
 Et qu'aujourd'huy de l'air dont nous nous regardons,
 Ils nous perdront bien-toft si nous ne les perdons.
 C'est une verité qu'on voit trop manifeste,
 Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.

Galba vieil & cassé, qui se voit sans enfants,
 Croit qu'on méprise en luy la foiblesse des ans,
 Et qu'on ne peut aimer à servir sous un Maistre
 Qui n'aura pas loisir de le bien reconnoistre.
 Il voit de toutes parts du tumulte excité,
 Le soldat en Syrie est presque révolté.
 Vitellius avance avec la force unie
 Des troupes de la Gaule & de la Germanie,
 Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennuy,
 Tous les Prétoriens murmurent contre luy,
 De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
 De qui se l'immola leur demande justice;
 Il le sçait, & prétend par un jeune Empereur
 Ramener les esprits & calmer leur fureur.
 Il espère un pouvoir ferme, plein & tranquille,
 S'il nomme pour César un époux de Camille :
 Mais il balance encor sur ce chois d'un époux,
 Et je ne puis, Seigneur, m'asseurer que sur vous.
 J'ay donc pour ce grand chois vanté vostre courage,
 Et Lacus à Pison a donné son suffrage ;
 Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
 Mais sans doute il ira du costé de Lacus,
 Et l'unique remède est de gagner Camille,
 Si sa voix est pour nous, la leur est inutile,
 Nous ferons pareil nombre, & dans l'égalité
 Galba pour cette niepce aura de la bonté.

Il a remis exprès à tantost d'en résoudre,
De nos testes sur eux détournes cette foudre;
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, affeurer que sur vous.
De vostre premier choisis quoy que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maistre que pour gendre,
Et je ne voy pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah! Seigneur, sur ce point c'est trop de confiance,
C'est vous tenir trop seur de mon obéissance;
Je ne prens plus de loix que de ma passion,
Plautine est l'objet seul de mon ambition,
Et si vostre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me feroit moins crüelle.
Que m'importe après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage à quelque point qu'il aime,
Sçait toujours au besoin se posséder soy-mesme.
Poppée avoit pour vous au moins autant d'appas,
Et quand on vous l'osta vous n'en mourustes pas.

OTHON.

Non, Seigneur, mais Poppée étoit une infidelle,
Qui n'en vouloit qu'au Trosne, & qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eust d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron,

Elle ne m'époufa qu'afin de s'y produire,
 D'y ménager fa place au hazard de me nuire :
 Auffi j'en fus banny fous un titre d'honneur,
 Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
 Mais j'adore Plautine, & je régne en fon ame,
 Nous ordonner d'éteindre une fi belle flame,
 C'est... je ne l'ofe dire. Il eft d'autres Romains,
 Seigneur, qui fçauront mieux appuyer vos deffeins,
 Il en eft dont le cœur pour Camille foufpire,
 Et qui feront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS.

Je veux que cét espoir à d'autres foit permis,
 Mais êtes-vous fort feur qu'ils foient de nos amis,
 Sçavez-vous mieux que moy s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croyez-vous pour moy qu'elle foit plus facile?
 Pour moy, que d'autres vœux...

VINIUS.

A ne vous rien celer,

Sortant d'avec Galba j'ay voulu luy parler,
 J'ay voulu fur ce point preffentir fa pensée.
 J'en ay nommé plusieurs pour qui je l'ay preffée.
 A leurs noms, un grand froid, un front triste, un œil bas,
 M'ont fait voir auffi-toft qu'ils ne luy plaiſoient pas:
 Au vofre elle a rougy, puis s'est mife à foûrire,
 Et m'a foudain quitté fans me vouloir rien dire.

C'est à vous qui sçavez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit presumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur, & sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine,
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me font d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cét excès d'amour nous affeuroit la vie:
Mais il nous faut le Trosne, ou renoncer au jour,
Et quand nous périrons, que servira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre,
Pison n'est point cruel & nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, & je vous ay nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite
En préviendront pour luy la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'est veu désigner,
Il faut, quoy qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibère,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frère,
Et Pison vous perdra par la mesme raifon,

Si vous ne vous haftez de prévenir Pifon.
Il n'est point de milieu qu'en faine Politique...

OTHON.

Et l'amour est la feule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a fervy, Seigneur, de me nommer,
Vous voulez que je régne, & je ne fçais qu'aimer.
Je pourrois fçavoir plus, fi l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine:
Mais defrober fon ame à de fi doux appas,
Pour attacher fa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Et bien fi cét amour a fur vous tant de force,
Régnez, qui fait des loix peut bien faire un divorce,
Du Trosne on confidère enfin fes vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous fera permis.

SCENE III.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Non pas, Seigneur, non pas; quoy que le Ciel m'envoye,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voye,
Et cette lascheté qui me rendroit fon cœur
Sentiroit le tyran, & non pas l'Empereur.
A vostre feureté, puisque le péril presse,

J'immoleray ma flame & toute ma tendresse,
Et je vaincray l'horreur d'un si cruel devoir,
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir :
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance,
Et la vertu qui dompte & bannit mon amour
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah que cette vertu m'apreste un dur supplice !
Seigneur, & le moyen que je vous obéisse ?
Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de père, & prenez-en d'Amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est point interdite,
Je luy voy des attrait, je luy voy du mérite,
Je croy qu'elle en a mesme assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger :
Par là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et sa perte par là devient inévitable.
Je voy de plus, Seigneur, que je n'obtiendray rien,
Tant que vostre œil blessé rencontrera le sien,
Que le temps se va perdre en repiques frivoles,
Et pour les éviter, j'achève en trois paroles.
Si vous manquez le Trosne, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cét ordre à vostre chois,
Je me remets à vous de ce qui vous regarde ;
Mais en ma fille & moy ma gloire se hazarde,
De ses jours & des miens je suis maistre absolu,

Et j'en disposeray comme j'ay résolu.
 Je ne crains point la mort, mais je hay l'infamie
 D'en recevoir la loy d'une main ennemie,
 Et je sçauray verser tout mon fang en Romain,
 Si le chois que j'attens ne me retient la main.
 C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare,
 Vous sçavez l'un & l'autre à quoy je me prépare,
 Résolvez-en ensemble.

SCENE IV.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Arrêtez donc, Seigneur,
 Et s'il faut prévenir ce mortel deshonneur,
 Recevez-en l'exemple, & jugez si la honte...

PLAUTINE.

Quoy, Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte?
 Ce noble desespoir si digne des Romains,
 Tant qu'ils ont du courage, est toujours en leurs mains,
 Et pour vous & pour moy fust-il digne d'un Temple,
 Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.
 Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger
 Pour me sauver un père, & pour me protéger.
 Quand vous voyez ma vie à la vostre attachée,
 Faut-il que malgré moy vostre ame effarouchée

Pour m'ouvrir le tombeau haste vostre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cét amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flame?
Puis-je sans le trépas...

PLAUTINE.

Et vous ay-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ay donné?
Si l'injuste rigueur de nostre Destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux Hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élèvent au dessus du commerce des sens.
Plus la flame en est pure, & plus elle est durable,
Il rend de son objet le cœur inséparable,
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'estre aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je die à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour
Un Amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moy toutefois sans l'attendre de moy,

Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçois.
 Quelle gloire à Plautine, ô Ciel, de pouvoir dire
 Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire,
 Qu'un Héros destiné pour maître à l'Univers
 Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers,
 Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
 Il auroit renoncé pour elle au Diadème !

OTHON.

Ah ! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
 Pour tirer vanité d'un si fatal honneur !
 Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
 De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fut accessible,
 Et la nécessité de le porter ailleurs
 Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
 Mais tout mon desespoir n'a rien qui vous alarme,
 Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme,
 Vous en témoignez joye, & vous-même aspirez
 A tout l'excès des maux qui me font préparer.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moy d'injustice !
 Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice,
 Je souffre, & c'est pour vous que j'ose m'imposer
 La gêne de souffrir & de le déguiser.
 Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame,
 J'ay mesmes déplaisirs, comme j'ay mesme flame,
 J'ay mesmes desespoirs, mais je sçais les cacher,
 Et paroître insensible afin de moins toucher.
 Faites à vos desirs pareille violence,

Retenez-en l'éclat, fauvez-en l'apparence,
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défens point une douleur muette,
Pourveu que vostre front n'en soit point l'interprète,
Et que de vostre cœur vos yeux indépendants
Triomphent comme moy des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, & portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui luy laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas ! Madame, hélas ! que pourray-je luy dire ?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire,
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, Seigneur,
Adieu, donnez la main, mais gardez-moy le cœur,
Ou si c'est trop pour moy, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour & retirez le vostre ;
Mais dans ce triste état, si je vous fais pitié,
Conservez-moy toujours l'estime & l'amitié,
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maistre,
Que c'est moy qui vous force & qui vous aide à l'estre.

OTHON *seul*.

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Dy-moy donc, lors qu'Othon s'est offert à Camille,
A-t'il paru contraint? a-t'elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t'il eu plein effet,
Comment l'a-t'elle pris, & comment l'a-t'il fait?

FLAVIE.

J'ay tout veu, mais enfin vostre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse;
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincuë en faveur de sa gloire,
Goustez un plein triomphe après vostre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez
Est un nouveau combat où vous vous hazardez.
Vostre ame n'en est pas encor si détachée,
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée.

Prenez moins d'intérêt à l'y voir réüffir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moy-mefme à fe montrer volage,
Et regardant fon change ainfi que mon ouvrage,
J'y prens un intérêt qui n'a rien de jaloux,
Qu'on l'accepte, qu'il régne, & tout m'en fera doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flame fi forte
Souffre qu'à noftre gré fes ardeurs...

PLAUTINE.

Que t'importe?

Laiſſe-m'en le hazard, & fans diſſimuler
Dy de quelle manière il a ſçeu luy parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous ſi voſtre ame inquiète
En reſſent malgré moy quelque geſne ſecrete.
Othon à la Princeſſe a fait un compliment
Plus en homme de Cour qu'en véritable Amant.
Son éloquence accorte, enchainant avec grace
L'excufe du ſilence à celle de l'audace,
En termes trop choiſis accuſoit le reſpect
D'avoir tant retardé cét hommage ſuſpect.
Ses geſtes concertez, ſes regards de meſure
N'y laiſſoient aucun mot aller à l'avanture,
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit,

Jusque dans ses soupirs la justesse régnoit,
 Et suivoit pas à pas un effort de mémoire,
 Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.

Camille sembloit mesme assez de cét avis,
 Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis,
 Je l'ay veu dans ses yeux ; mais cette défiance
 Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
 De ses justes soupçons ses souhaits indignez
 Les ont tout aussi-tost détruits, ou dédaignez,
 Elle a voulu tout croire, & quelque retenuë
 Qu'ait sçeu garder l'amour dont elle est prévenuë,
 On a veu par ce peu qu'il laissoit échaper
 Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper,
 Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
 Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
 Soudain l'avidité de régner sur son cœur
 Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile,
 Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
 Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t'elle rien dit de sa légèreté,
 Rien de la foy qu'il semble avoir si mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a sçeu rejeter cette fascheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sçeuft seulement
Qu'on l'eust veu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t'elle promis?

FLAVIE.

Que son devoir fidelle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle,
Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'Empereur.
Il luy parle à present. Qu'en dites-vous, Madame,
Et de cét entretien que souhaite vostre ame,
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien?

PLAUTINE.

Moy-mesme, à dire vray, je ne le sçais pas bien.
Comme des deux costez le coup me fera rude,
J'aimerois à jouïr de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais & de douter toûjours.

FLAVIE.

Mais il faut se résoudre & vouloir quelque chose.

PLAUTINE.

Souffre fans m'alarmer que le Ciel en dispose,

Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cède Othon à l'Empire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire,
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je voy Martian.

SCENE II.

MARTIAN, FLAVIE, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de vostre seul chois l'Empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoy, Galba voudroit suivre mon chois?

MARTIAN.

Non, mais de son Conseil nous ne sommes que trois,
Et si pour vostre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux sincères & foûmis,
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux, & quel espoir ?

MARTIAN.

Cét important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...

PLAUTINE.

Et bien, il remplira mes desirs les plus doux ;
Mais pour reconnoissance enfin, que voulez-vous ?

MARTIAN.

La gloire d'estre aimé.

PLAUTINE.

De qui ?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moy-mefme ?

MARTIAN.

De vous, j'ay des yeux, & mon ame...

PLAUTINE.

Vostre ame en me faisant cette civilité
 Devroit l'accompagner de plus de vérité :
 On n'a pas grande foy pour tant de déférence,
 Lors qu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
 L'offre sans doute est belle & bien digne d'un prix,
 Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
 Si vous me connoissiez vous feriez mieux paroistre...

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoistre,
 Mais vous-mesme après tout ne vous connoissez pas,
 Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
 Si vous daignez sçavoir quel est vostre mérite,
 Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
 Othon m'en fert de preuve, il n'avoit rien aimé,
 Depuis que de Poppée il s'étoit veu charmé;
 Bien que d'entre ses bras Néron l'eust enlevée,
 L'image dans son cœur s'en étoit conservée,
 La mort mesme, la mort n'avoit pu l'en chasser :
 A vous seule étoit deu l'honneur de l'effacer,
 Vous seule d'un coup d'œil emportastes la gloire
 D'en faire évanouïr la plus douce mémoire,
 Et d'avoir sçeu réduire à des nouveaux souhaits
 Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
 Et vous vous étonnez que pour vous je souspire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire.
 Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus

Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom fans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du Sort qui m'enfle le courage.
Lors qu'en dépit de luy je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux voyant ce que je puis.
Un pur hazard fans nous règle nostre naissance;
Mais comme le mérite est en nostre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal afforty
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est forty,
Quelque tache en mon sang que laissent mes Ancestres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maistres,
Ces maistres ont toûjours fait chois de mes pareils
Pour les premiers emplois & les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont soûmis la Terre à nostre Politique:
Patrobe, Polycléte, & Narcisse, & Pallas,
Ont déposé des Rois, & donné des Etats.
On nous enlève au Trosne au sortir de nos chaifnes,
Sous Claude on vit Félix le mary de trois Reines,
Et quand l'amour en moy vous presente un époux
Vous me traitez d'esclave & d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pû naistre,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maistre.
Vinius est Consul, & Lacus est Préfet,
Je ne suis l'un ny l'autre, & suis plus en effet,
Et de ces Consulats, & de ces Préfectures
Je puis, quand il me plaist, faire des Créatures,
Galba m'écoute enfin, & c'est estre aujourd'huy,

Quoy que sans ces grands noms, le premier d'après luy.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, si je me suis méprise,
 Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise,
 Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
 Indigne des honneurs qui suivent vostre amour.
 Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
 Au dessus des Consuls, des Préfets du Prétoire,
 Et si de cét amour je n'ose estre le prix,
 Le respect m'en empesche & non plus le mépris,
 On m'avoit dit pourtant que souvent la Nature
 Gardoit en vos pareils sa première teinture,
 Que ceux de nos Césars qui les ont écoutez
 Ont tous souillé leurs noms par quelques laschetes,
 Et que pour desrober l'Empire à cette honte
 L'Univers a besoin qu'un vray Héros y monte.
 C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon :
 Mais à ce que j'apprens ce souhait n'est pas bon.
 Laissons-en faire aux Dieux, & faites-vous justice,
 D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice,
 Cent Reines à l'envy vous prendront pour époux,
 Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime,
 Songez que dans ma main j'ay le pouvoir suprême,
 Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,
 Suivant qu'il panchera, va faire un Souverain.
 Je n'ay fait jusqu'icy qu'empescher l'Hyménée

Qui d'Othon avec vous eust joint la Destinée,
J'aurois pû hazarder quelque chose de plus ;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut estre ce fera faire plus d'une grace ;
Car de vous voir à luy ne l'espérez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN,
FLAVIE.

LACUS.

Madame, enfin Galba s'accorde à vos souhaits,
Et j'ay tant fait sur luy que dès cette journée
De vous avec Othon il consent l'Hyménée.

PLAUTINE.

Qu'en dites-vous, Seigneur ? pourrez-vous bien souffrir
Cét Hymen que Lacus de sa part vient m'offrir ?
Le Grand-Maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après luy le premier de l'Empire ?
Doy-je me ravalier jusques à cet époux ?
Ou doy-je par vostre ordre aspirer jusqu'à vous ?

LACUS.

Quel Enigme est-ce-cy, Madame ?

PLAUTINE.

Sa grande ame
 Me faisoit tout à l'heure un present de sa flame ;
 Il m'asseuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendrait,
 Et disoit à demi qu'un refus nous perdrait.
 Vous m'osez cependant assurer du contraire,
 Et je ne sçais pas bien quelle réponse y faire :
 Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
 En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
 Grands Ministres d'Etat, accordez-vous ensemble,
 Et je pourray vous dire après ce qui m'en semble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, & c'est là cette foy
 Qui contre Vinius vous attacheoit à moy ?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moy quelque charme,
 Y trouvez-vous, Seigneur, quelque sujet d'alarme ?
 Le moment bien-heureux qui m'en feroit l'époux
 Réuniroit par moy Vinius avec vous,
 Par là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
 En déracineroit & haine & jalousie,

Le pouvoir de tous trois par tous trois affermy
Auroit pour nœud commun son gendre en vostre amy,
Et quoy que contre vous il oſast entreprendre...

LACUS.

Vous feriez mon amy, mais vous feriez son gendre,
Et c'est un foible appuy des intereſts de Cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoy que veuille éxiger une femme adorée,
La reſiſtance eſt vaine ou de peu de durée,
Elle choiſit ſes temps, & les choiſit ſi bien,
Qu'on ſe voit hors d'état de luy reſuſer rien.
Vous-mefme êtes-vous ſeur que ce nœud la retienne
D'ajouter, ſ'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs ſéparez à regret
Trouvent de ſe rejoindre aiſément le ſecret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes les flames,
Il ſçait comme aux maris on arrache les femmes,
Cét art ſur ſon éxemple eſt commun aujourd'huy,
Et ſon maifre Néron l'avoit appris de luy.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle...

MARTIAN.

J'espère en Vinius, ſi je n'espère en elle,
Et l'offre pour Othon de luy donner ma voix
Soudain en ma faveur emportera ſon choiſ.

LACUS.

Quoy, vous nous donneriez vous-mefme Othon pour maifre ?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'estre?

LACUS.

Ah! pour en estre digne, il l'est, & plus que tous,
 Mais aussi pour tout dire il en sçait trop pour nous.
 Il sçait trop ménager ses vertus & ses vices,
 Il étoit sous Néron de toutes ses délices,
 Et la Lusitanie a veu ce mesme Othon
 Gouverner en César & juger en Caton.
 Tout favory dans Rome & tout maistre en Province,
 De lasche courtifan il s'y montra grand Prince,
 Et son ame ployant attendant l'avenir
 Sçait faire également sa Cour & la tenir.
 Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose.
 Son soin jamais sur nous tout à fait ne repose,
 Sa main seule départ ses libéralitez,
 Son choix seul distribuë Etats & dignitez,
 Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
 Consulte & résout seul, écoute & seul décide,
 Et quoy que nos emplois puissent faire du bruit,
 Si-tost qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
 En quel poste sous luy nous a mis sa foiblesse.
 Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons,
 Rien n'est exécuté dès que nous l'empeschons;
 Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
 Nous voyons nostre Cour plus grosse que la sienne,
 Et nostre indépendance iroit au dernier point,
 Si l'heureux Vinius ne la partageoit point,
 Nostre unique chagrin est qu'il nous la dispute.

L'âge met cependant Galba près de sa chute,
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appuy,
Mais il le faut pour nous aussi foible que luy.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abatu,
S'il a grande naissance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime,
Sa probité sévère est digne qu'on l'estime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien ;
Mais en un Souverain c'est peu de chose, ou rien,
Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
Qui pénètre, ébloüisse, & sème des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Luy-mesme il nous prira d'avoir soin de l'Empire,
En sçaura seulement ce qu'il nous plaira dire,
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est là justement le maistre qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le Trofne élever un tel homme,
C'est mal servir l'Etat, & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat ?
Qu'importe qu'on leur voye ou plus ou moins d'éclat ?
Faisons nos seuretez & moquons-nous du reste.
Point, point du bien public, s'il nous devient funeste,
De nostre grandeur seule ayons des cœurs jaloux,

Ne vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.
 Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos testes,
 C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempestes.
 Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout,
 Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
 Vinius en aura luy seul tout l'avantage,
 Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage,
 Et la mort, ou l'exil, ou les abaiffemens
 Seront pour vous & moy ses vrais remercimens.

MARTIAN.

Ouy, nostre feureté veut que Pison domine.
 Obtenez-en pour moy qu'il m'asseure Plautine,
 Je vous promets pour luy mon suffrage à ce prix.
 La violence est juste après de tels mépris,
 Commençons à jouïr par là de son Empire,
 Et voyons s'il est homme à nous ofer dédire.

LACUS.

Quoy vostre amour toujourns fera son capital
 Des attraits de Plautine & du nœud conjugal ?
 Et bien il faudra voir qui fera plus utile
 D'en croire... mais voicy la Princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN,
 ALBIANE.

CAMILLE.

Je vous rencontre ensemble icy fort à propos,

Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.

Si j'en croy certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère,
On dit que sur mon rang vous étendez sa loy,
Et que vous vous meslez de dispofer de moy.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,
Moy, dont Galba prétend faire une Impératrice?

LACUS.

L'un & l'autre sçait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en est plus grand, si vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre?

MARTIAN.

Sa pensée a voulu s'asseurer sur la nostre,
Et s'étant proposé le chois d'un successeur
Pour laisser à l'Empire un digne possesseur,
Sur ce don impreveu qu'il fait du Diadème,
Vinius a parlé, Lacus a fait de mesme.

CAMILLE.

Et ne sçavez-vous point, & Vinius, & vous,
Que ce grand successeur doit estre mon époux?

Que le don de ma main fuit ce don de l'Empire?
Galba par vos conseils voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il est toujours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel a révélé.
En ces occasions luy qui tient les Couronnes
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons creu d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos interets de ceux de tout l'Etat:
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ny luy, pensé qu'à vos affaires,
Et nous offrir Pison c'est assez témoigner...

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage,
Il a de plus...

CAMILLE.

De plus il a vostre suffrage,
Et c'est assez dequoy mériter mes refus.
Par respect de son sang je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose?
Othon dont vous sçavez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire icy qu'à luy donner sa foy?

CAMILLE.

Qu'il brule encor pour elle, ou la quitte pour moy,
Ce n'est pas vostre affaire, & vostre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'huy,
Et moy-mesme je viens de l'obtenir pour luy.

CAMILLE.

Vous en a-t'il prié? dites, ou si l'envie...

LACUS.

Un veritable amy n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avoüer
Qu'Othon a jusqu'icy tout lieu de s'en loüer,
Que l'heureux contre-temps d'un si rare service...

LACUS.

Madame...

CAMILLE.

Croyez-moy, mettez bas l'artifice,
Ne vous hazardez point à faire un Empereur.
Galba connoit l'Empire, & je connoy mon cœur,
Je sçais ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'Etat est le plus salutaire.
Si le Ciel vous inspire, il aura foin de nous,
Et sçaura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pifon vous déplaist, il en est quelques autres...

CAMILLE.

N'attachez point icy mes interests aux vostres,
 Vous avez de l'esprit, mais j'ay des yeux perçants.
 Je voy qu'il vous est doux d'estre les tout-puiffants,
 Et je n'empesche point qu'on ne vous continuë
 Vostre toute-puissance au point qu'elle est venuë;
 Mais quant à cét époux, vous me ferez plaisir
 De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
 Je m'aime un peu moy-mesme, & n'ay pas grande envie
 De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'Univers...

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ay des yeux ouverts?
 Je voy jusqu'en vos cœurs, & m'obstine à me taire,
 Mais je pourrois enfin dévoiler le mystère.

MARTIAN.

Si l'Empereur nous croit...

CAMILLE.

Sans doute il vous croira,
 Sans doute je prendray l'époux qu'il m'offrira,
 Soit qu'il plaife à mes yeux, soit qu'il me choque en l'amé,

Il fera vostre maistre, & je seray sa femme ;
Le temps me donnera sur luy quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en apercevoir.
Voila les quatre mots que j'avois à vous dire.
Pensez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce couroux que Pison nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez ! laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'interesse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je voy sa foiblesse.
Faisons régner Pison, & malgré ce couroux
Vous verrez qu'elle-mesme aura besoin de nous.

Fin du second Acte.



ACTE III.

—

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

Ton frère te l'a dit, Albiane ?

ALBIANE.

Ouy, Madame.

Galba choisit Pison, & vous êtes sa femme,
Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon ?

ALBIANE.

Vous allez voir sa teste
De vos trois ennemis affermir la conquête,

Je veux dire, affermer vostre main à Pison,
Et l'Empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour luy qu'une suite d'Ancestres,
Lacus & Martian vont estre nos vrais maistres,
Et Pison ne fera qu'un idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche
A prononcer leurs loix asservira sa bouche,
Et le premier Arrest qu'ils luy feront donner
Les défera d'Othon qui les peut détrosner.

CAMILLE.

O Dieux, que je le plains!

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira son ennuy,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que luy.

CAMILLE.

L'Hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a pery sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin,
Ce grand chois vous en donne à craindre deux ensemble,
Et pour moy plus j'y songe, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remède, Albiane ?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour est sur moy plus fort que le devoir ?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave
Et qui vous fait encor braver par un esclave,
Songez à vos périls, & peut estre à son tour
Ce devoir passera du costé de l'amour.
Bien que nous devons tout aux puissances suprémes,
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes,
Sur tout quand nous voyons des ordres dangereux
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t'il ?

ALBIANE.

S'il vous aime ? ah ! Madame.

CAMILLE.

On a creu que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé,

Autrement, Vinius l'auroit-il proposé ?
Auroit-il pû trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre ?

ALBIANE.

De s'approcher de vous, & se faire en la Cour
Un accès libre & seur pour un plus digne amour.
De Vinius par là gagnant la bienveillance,
Il a sçu le jetter dans une autre espérance,
Et le flater d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de sa main.
Vous voyez à ces foins que Vinius s'applique,
En mesme temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu !

ALBIANE.

Mon frère jusque-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattist son silence,
Et mesme Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pû voir aisément qu'il pourroit estre aimé.

ALBIANE.

C'est la gesne où réduit celles de vostre forte

La scrupuleuse loy du respect qu'on leur porte.
 Il arrête les vœux, captive les desirs,
 Abaisse les regards, étouffe les souspirs,
 Dans le milieu du cœur enchaîné la tendresse,
 Et tel est en aimant le fort d'une Princesse,
 Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pû donner,
 Il faut qu'elle devine & force à deviner.
 Quelque peu qu'on luy die, on craint de luy trop dire,
 A peine on se hazarde à jurer qu'on l'admire,
 Et pour apprivoiser ce respect ennemy
 Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
 Voyez-vous comme Othon sçauroit encor se taire,
 Si je ne l'avois fait enhardir par mon frère!

CAMILLE.

Tu le crois donc qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il luy feroit doux
 Que vous eussiez pour luy l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cét amour croit tost ce qu'il souhaite!
 En vain la raison parle, en vain elle inquiète,
 En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
 Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
 Pour Plautine ou pour moy je voy du stratagème,
 Et m'obstine avec joye à m'aveugler moy-mesme.
 Je plains cette abusée, & c'est moy qui la suis
 Peut estre, & qui me livre à d'éternels ennuis.

Peut estre en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire,
Peut estre...

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient icy vous trouver,
Pour vous dire son choix & le faire approuver.
S'il vous déplaist, Madame, il faut de la constance,
Il faut une fidelle & noble résistance,
Il faut...

CAMILLE.

De mon devoir je sçauray prendre soin.
Allez chercher Othon pour en estre témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils defola ma famille,
Ma nièce, mon amour vous prit deslors pour fille,

Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flatay ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de son Empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A veu ce mesme amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusque-là Rome pouvoit renaistre,
Qu'elle fust en état de se passer de Maistre,
Je ne me creusse digne en cét heureux moment
De commencer par moy son rétablissement :
Mais cét Empire immense est trop vaste pour elle,
A moins que d'une teste un si grand corps chancelle,
Et pour le nom des Rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un Empereur,
Qu'elle ne peut souffrir après cette habitude
Ny pleine liberté, ny pleine servitude.
Elle veut donc un Maistre, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ny moy, n'avons caufé sa perte,
Ses crimes seuls l'ont faite, & le Ciel l'a soufferte,
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand chois qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisoit l'héritage ;
Rome n'en a repris au lieu de liberté
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté,
Et laisser après moy dans le Trofne un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'huy je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous,
Ce maistre qu'il luy faut vous est deu pour époux,
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle,

Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang,
Moy, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ay fait ce chois comme eux, mais dans la République,
Je l'ay fait de Pison, c'est le sang de Craffus,
C'est celuy de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux Héros dont il suivra la trace
Jointront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'Hyménée, en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ay tasché de répondre à cet amour de père
Par un tendre respect qui chérit & révère,
Seigneur, & je voy mieux encor par ce grand chois
Et combien vous m'aimez & combien je vous doy.
Je sçais ce qu'est Pison, & quelle est sa noblesse;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit & de Rome & de moy,
Je tremble à luy promettre & mon cœur & ma foy,
Et j'avoûray, Seigneur, que pour mon Hyménée
Je croy tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouveray comme elle un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matière d'Etat,
Pour sçavoir quel doit estre un si grand Potentat;
Mais Rome dans ses murs n'a-t'elle qu'un seul homme?

N'a-t'elle que Pifon qui foit digne de Rome ?
 Et dans tous fes Etats n'en fçauroit-on voir deux
 Que puiffent vos bontez hazarder à mes vœux ?

Néron fit aux vertus une crüelle guerre,
 S'il en a dépeuplé les trois parts de la Terre,
 Et fi pour nous donner de dignes Empereurs,
 Pifon feul avec vous échape à fes fureurs.
 Il eft d'autres Héros dans un fi vaste Empire,
 Il en eft qu'après vous on fe plairoit d'élire,
 Et qui fçauroient mefler fans vous faire rougir
 L'Art de gagner les cœurs au grand Art de régir.
 D'une vertu sauvage on craint un dur Empire,
 Souvent on s'en dégoufte au moment qu'on l'admire,
 Et puis que ce grand choif me doit faire un époux,
 Il feroit bon qu'il euf quelque chofe de doux,
 Qu'on vift en fa perfonne également paroître
 Les graces d'un Amant & les hauteurs d'un Maiftre,
 Et qu'il fuf auffi propre à donner de l'amour,
 Qu'à faire icy trembler fous luy toute fa Cour.
 Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monarques
 Accompagne affez bien leurs plus illustres marques.
 Ce n'eft pas qu'après tout je penfe à refifter,
 J'aime à vous obéir, Seigneur, fans contester,
 Pour prix d'un facrifice où mon cœur fe difpofe,
 Permettez qu'un époux me doive quelque chofe:
 Dans cette fervitude où fe plaift mon defir
 C'eft quelque liberté qu'un ou deux à choifir.
 Vofre Pifon peut eftre aura dequoy me plaire,
 Quand il ne fera plus un mary néceffaire,
 Et fon amour pour moy fera plus affeuré,
 S'il voit à quels rivaux je l'auray préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects m'est beaucoup d'adresse ;
Si le refus n'est juste, il est doux & civil.
Parlez donc, & sans feinte, Othon vous plairoit-il ?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire ?

CAMILLE.

L'avez-vous creu d'abord indigne de l'Empire,
Seigneur ?

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma raison
J'ay trouvé qu'il falloit luy préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable
Nous fera comme Auguste un siècle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abîmé,
Ramènera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence
Dont il osa fouiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a sçu se ménager,
Jusqu'à ce que le temps ait pû l'en dégager.
Qui sçait faire sa Cour se fait aux mœurs du Prince,
Mais il fut tout à foy quand il fut en Province,
Et sa haute vertu par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée ;
Mais Pison n'eut jamais de Charge, ny d'Armée,

Et comme il a vécu jusqu'icy fans employ,
 On ne sçait ce qu'il vaut que sur sa bonne foy.
 Je veux croire en faveur des Héros de sa race
 Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
 Qu'il en égalera les plus illustres noms,
 Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
 Si dans un long exil il a paru sans vice,
 La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice,
 Sans vous avoir servy vous l'avez ramené,
 Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
 Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vostre,
 Ainsi l'un vous doit tout & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquiter vers luy,
 Et comme pour l'Empire il faut un autre appuy,
 Vous croirez que Pison est plus digne de Rome,
 Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & son Empire, après vous je le croy,
 Mais je doute si l'autre est moins digne de moy.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute est bien digne d'une ame
 Qui voudroit de Néron revoir le siècle infame,
 Et qui voyant qu'Othon luy ressemble le mieux...

CAMILLE.

Choisissez de vous-mesme, & je ferme les yeux.

Que vos seules bontez de tout mon sort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous consultez Lacus & Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran,
Et si j'ose tout dire, en cette conjoncture
Je regarde Pison comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre & leur prêtant sa voix
Me forcera moy-mesme à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trofne où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, & quoy qu'il en arrive,
J'aime mieux un mary qui sçache estre Empereur,
Qu'un mary qui le soit & souffre un Gouverneur.

GALBA.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.
N'en parlons plus, dans Rome il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain n'offrira pas sa foy :
Vostre main est à vous, mais l'Empire est à moy.

SCÈNE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE,
ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

Othon, est-il bien vray que vous aimiez Camille ?

OTHON.

Cette témérité m'est sans doute inutile,

Mais si j'osois, Seigneur, dans mon fort adoucy...

GALBA.

Non, non, si vous l'aimez, elle vous aime auffi.
 Son amour près de moy vous rend de tels offices,
 Que je vous en fais don pour prix de vos services.
 Ainfi, bien qu'à Lacus j'aye accordé pour vous
 Qu'aujourd'huy de Plautine on vous verra l'époux,
 L'illustre & digne ardeur d'une flammé si belle
 M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joye interdit & confus.
 Quand je me prononçois moy-mesme un prompt refus,
 Que j'attendois l'effet d'une juste colére,
 Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire !
 Et loin de condamner des vœux trop élevez...

GALBA.

Vous sçavez mal encor combien vous luy devez.
 Son cœur de telle force à vostre Hymen aspire,
 Que pour mieux estre à vous il renonce à l'Empire.
 Choisissez donc ensemble, à communs sentimens,
 Des Charges dans ma Cour, ou des Gouvernemens,
 Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la Princesse...

GALBA.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.

Je l'ay nommé César pour le faire Empereur,
Vous sçavez ses vertus, je répons de son cœur.
Adieu, pour observer la forme accoûtumée,
Je le vay de ma main presenter à l'Armée.
Pour Camille, en faveur de cét heureux lien,
Tenez-vous assurez qu'elle aura tout mon bien,
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN,
ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par là mon ame toute entière,
Seigneur, & je voudrois en vain la déguiser,
Après ce que pour vous l'amour me fait ofer;
Ce que Galba pour moy prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoy donc, Madame, Othon vous coûteroit l'Empire?
Il sçait mieux ce qu'il vaut, & n'est pas d'un tel prix
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cét effort d'estime
Où s'abaisse pour luy ce cœur trop magnanime,
Et par un mesme effort de magnanimité
Rendre une ame si haute au Trosne mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne fais point, Seigneur, faire valoir les choses,
 Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmez
 Vous me devez bien moins que vous ne parfumez.
 Il semble que pour vous je renonce à l'Empire,
 Et qu'un amour aveugle ait sçu me le prescrire ;
 Je vous aime, il est vray, mais si l'Empire est doux,
 Je croy m'en affeurer quand je me donne à vous.
 Tant que vivra Galba le respect de son âge,
 Du moins apparemment, soutiendra son suffrage,
 Pison croira régner : mais peut estre qu'un jour
 Rome se permettra de choisir à son tour.
 A faire un Empereur alors quoy qui l'excite,
 Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
 Nostre union aura des voix de tous costez,
 Puisque j'en ay le sang, & vous les qualitez.
 Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
 L'héritier de Galba sera considérable,
 On aimera ce titre en un si digne époux,
 Et l'Empire est à moy si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! Madame, quittez cette vaine espérance
 De nous voir quelque jour remettre en la balance.
 S'il faut que de Pison on accepte la loy,
 Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moy.
 Elle a beau murmurer contre un indigne maistre,
 Elle en souffre, pour lasche ou méchant qu'il puisse estre.
 Tibère étoit cruel, Caligule brutal,
 Claude foible, Néron en forfaits sans égal,

Il se perdit luy-mefme à force de grands crimes,
Mais le reste a passé pour Princes légitimes.
Claude mefme, ce Claude & fans cœur & fans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux,
Et Narciffe & Pallas l'ayant mis en furie
Firent sous fon aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fist haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéïr,
Et ce monstre ennemy de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus *
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, luy qui pour vous fouspire,
Que vostre Hymen chez moy laisse un droit à l'Empire,
Chacun sur ce panchant voudra faire sa Cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'oster Poppée,
Jugez pour ressaisir vostre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival ensemble & d'amour & d'Etat.
Il n'est point ny d'exil, ny de Lusitanie,
Qui defrobe à Pison le reste de ma vie,
Et je sçais trop la Cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril comme un autre à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au Trosne, & pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder!

Il redoute Pison ! Dites-moy donc, de grace,
 Si d'aimer en lieu mesme on vous a veu l'audace,
 Si pour vous & pour luy le Trosne eut mesme appas,
 Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas ?
 A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
 Pour qui luy disputa ce Trosne & sa Maitresse,
 Et qu'il veuille oublier se voyant Souverain
 Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein ?
 Ne vous y trompez plus, il a veu dans cette ame
 Et vostre ambition & toute vostre flame,
 Et peut tout contre vous, à moins que contre luy
 Mon Hymen chez Galba vous assure un appuy.

OTHON.

Et bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
 Sa haine sera douce à mon ame enflamée,
 Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
 Si ce n'est que par là que vous pouvez régner.
 Permettez cependant à cet amour sincère
 De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
 En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'huy
 Renoncer à l'Empire ou le prendre avec luy.
 Avant qu'en décider pensez-y bien, Madame,
 C'est vostre interest seul qui fait parler ma flame.
 Il est mille douceurs dans un grade si haut,
 Où peut estre avez-vous moins pensé qu'il ne faut :
 Peut estre en un moment ferez-vous détrompée,
 Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
 Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
 Et qu'un Trosne alluma bien-toft un autre feu.

Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle,
Mais vous êtes Princesse & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous est deu,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Prefferont en secret cette ame de se rendre
Mefme au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer,
Mais l'Empire en tout temps a dequoy les charmer,
L'amour passe ou languit, & pour fort qu'il puisse estre,
De la foif de régner il n'est pas toujours maistre.

CAMILLE.

Je ne fçais quel amour je vous ay pû donner,
Seigneur, mais sur l'Empire il aime à raisonner,
Je l'y trouve assez fort, & mefme d'une force
A montrer qu'il connoit tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choif
Il a daigné penfer un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme & fincère,
Qu'il me dit feulement ce qu'il n'ofe me taire,
Mais à parler fans feinte...

OTHON.

Ah! Madame, croyez...

CAMILLE.

Ouy, j'en croiray Pifon à qui vous m'envoyez,
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joye,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoye.
Je n'en fuis point jaloufe, & le dis fans couroux,

Vous n'aimez que l'Empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je suis femme & Princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil, ny la foiblesse,
Et vostre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

OTHON.

Que je voy d'appareils, Albin, pour ma ruïne !

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y toutefois, le trouble où je me voy
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moy.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conseille ?
Je fens un trouble égal d'une douleur pareille,
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à foy
Pour trouver un remède aux maux que je prévoiy.
Je ne sçais que pleurer, je ne sçais que vous plaindre.
Le feul chois de Pison nous donne tout à craindre,
Mon père vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à nostre chois ;
Et nous craignons de plus une Amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçeuë & rétractée,
D'un hommage où la fuite a si peu répondu,
Et d'un Trosne qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trosne elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un si juste couroux
La honte de se voir sans l'Empire & sans vous ?

Honte d'autant plus grande & d'autant plus sensible,
 Qu'elle s'y promettoit un retour infallible,
 Et que sa main par vous croyoit tost regagner
 Ce que son cœur pour vous paroïssoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ay donc qu'à mourir, je l'ay voulu, Madame,
 Quand je l'ay pû sans crime, en faveur de ma flame,
 Et je le doy vouloir quand vostre Arrest cruel
 Pour mourir justement m'a rendu criminel.
 Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille,
 Graces à nos malheurs ce crime est inutile,
 Je mourray tout à vous, & si pour obéir
 J'ay paru mal aimer, j'ay semblé vous trahir,
 Ma main par ce mesme ordre à vos yeux enhardie
 Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
 N'enviez pas, Madame, à mon fort inhumain
 La gloire de finir du moins en vray Romain,
 Après qu'il vous a plû de me rendre incapable
 Des douceurs de mourir en Amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
 J'y veux borner ma joye & mon ambition.
 Pour des moindres malheurs on renonce à la vie.
 Soyez seur de ma part de l'exemple d'Arrie,
 J'ay la main aussi ferme & le cœur aussi grand,
 Et quand il le faudra, je sçais comme on s'y prend.
 Si vous daigniez, Seigneur, jusque-là vous contraindre,
 Peut estre espérerois-je en voyant tout à craindre,
 Camille est irritée, & se peut apaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moy-mesme oppofer ma défense!
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre azile...

OTHON.

Ah! courons à la mort,
Ou si pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subifions de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soûmettre à cette ignominie.
J'en sçauray préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'Empire & sans vous,
Aux hontes d'un Hymen qui me rendroit infame,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flame,
Et qu'on luy vole un Trosne en haine d'une foy
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moy.
Non que pour moy sans vous ce Trosne eust aucuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans alarmes,
Et si tantost Galba ne m'eust point dédaigné,
J'aurois porté le Scéptre, & vous auriez régné:
Vos seules volontez mes dignes Souveraines
D'un Empire si vaste auroient tenu les resnes,
Vos loix...

PLAUTINE.

C'est donc à moy de vous faire Empereur.
Je l'ay pû, les moyens d'abord m'ont fait horreur,

Mais je sçauray la vaincre, & me donnant moy-mesme,
Vous asseurer ensemble & vie & Diadème,
Et réparer par là le crime d'un orgueil
Qui vous desrobe un Trosne, & vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,
Si j'avois pû souffrir son insolent hommage,
Son amour...

OTHON.

Martian se connoistroit si peu
Que d'oser...

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu,
Et du chois de Pison quelles que soient les caufes.
Je n'ay qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'iray, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez vostre gloire, elle sçaura vous dire...

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portez...

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il fait vos feuretez.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma veuë, & pour comble d'ennuy...

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à luy.

OTHON.

Périfions, périfions, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vofre;
Pour nous faire un trépas dont les Dieux foient jaloux,
Rendez-vous toute à moy, comme moy tout à vous;
Ou fi pour conferver en vous tout ce que j'aime
Mon malheur vous obftine à vous donner vous-mefme,
Du moins de vofre gloire ayez un foin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre Rival.
J'en mourray de douleur, mais je mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Ah! Seigneur, empeschez que Plautine...

VINIUS.

Seigneur,

Vous empescherez tout si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le Ciel met en vos mains toute nostre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour estre Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah! Seigneur, plus d'Empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un Trofne où le Ciel vous destine,
Et pour choifir vous-mefme avec qui le remplir,

A vos heureux destins aidez à s'accomplir.

L'Armée a veu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal gouster ce qu'on vous fait d'injure,
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit sous l'appas d'une feinte promesse
Jetter dans les Soldats un moment d'allegresse ;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il sçavoit les choisir & non les acheter.
Ces hautes duretez à contre-temps poussées
Ont r'appelé l'horreur des cruautez passées,
Lors que d'Espagne à Rome il fema son chemin
De Romains immolez à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le temps qu'a harangué Pison
Ils ont de rang en rang fait courir vostre nom,
Quatre des plus zélez sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les Troupes & l'Empire.
Courez donc à la Place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur Camp & vous en assurez,
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cét astre contraire
Qui m'a...

VINIUS.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire :
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste...

VINIUS.

Partez, en Empereur vous nous direz le reste.

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain
Quoy qu'il puisse arriver, met l'Empire en ta main.

PLAUTINE.

Flateriez-vous Othon d'une vaine chimère ?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ay dit n'est qu'un rapport sincère.
Je croy te voir régner avec ce cher Othon,
Mais n'espère pas moins du costé de Pison.
Galba te donne à luy. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cét Hymen punissant ses refus
Réunisse avec moy Martian & Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ses Ministres.

Ainsi des deux costez on combatra pour toy,
Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foy,
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoy, mon cœur par vous-mesme à ce Héros donné
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné,
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais fort nous livre,
Pour ce mesme Pison je pourrois vouloir vivre !

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait,
Et qui vient de donner Othon au Diadème
Pour régner à son tour peut se donner foy-mesme.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ay fait un noble effort,
Doy-je en faire un honteux pour jouïr de sa mort ?
Je me privois de luy sans me vendre à personne,
Et vous voulez, Seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang,
Et que de ses malheurs triomphante & ravie
Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie !
Non, Seigneur, nous aurons mesme fort aujourd'huy,
Vous me verrez régner ou périr avec luy,
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

 VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire!
 Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,
 Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,
 Et tu verrois périr mille Amants avec joye,
 S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voye.
 Aime Othon, si tu peux t'en faire un seur appuy,
 Mais s'il en est besoin, aime-toy plus que luy,
 Et sans t'inquiéter où fendra la tempeste,
 Laisse aux Dieux à leur choix écraser une teste,
 Pren le Scéptre aux dépens de qui succombera,
 Et régne sans scrupule avec qui régnera.

PLAUTINE.

Que vostre Politique a d'étranges maximes!
 Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
 Je sçais aimer, Seigneur, je sçais garder ma foy,
 Je sçais pour un Amant faire ce que je doy,
 Je sçais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
 Et je sçauray mourir si je voy qu'il périsse:
 Mais je ne sçais point l'art de forcer ma douleur
 A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS.

Tien pourtant l'ame presté à le mettre en usage,
 Change de sentimens, ou du moins de langage,
 Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
 Souhaite pour l'Amant, & te garde au vainqueur.
 Adieu, je vois entrer la Princesse Camille:

Quelque trouble où tu fois, montre une ame tranquille,
Profite de sa faute, & tien l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du Trosne qu'elle perd.

SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

Agrérez-vous, Madame, un fidelle service
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice?

PLAUTINE.

Je croy n'avoir pas droit de vous en empescher,
Mais ce n'est pas icy qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lors que Galba vous donne à Pison pour épouse...

PLAUTINE.

Il n'est pas encor temps de vous en voir jaloufe.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois, ou l'Empire, ou Pison,
Je pourrois déjà l'estre avec quelque raison.

PLAUTINE.

Et si j'aimois, Madame, ou Pison, ou l'Empire,

J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire.
Mais vostre exemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE.

Quoy? l'Empire & Pison n'ont rien pour vous d'aimable!

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable,
Ce qui plaist à vos yeux aux miens semble aussi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

CAMILLE.

Donc si j'aimois Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de mesme,
Si ma main avec moy donnoit le Diadème.

CAMILLE.

Ne peut-on sans le Trosne estre digne de luy?

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'huy.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'un autre en dire des Nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutüelles,

Vostre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la Couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la Couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE.

En effet vous avez un mérite si rare!

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour est quelquefois bizarre,
Selon l'objet divers le goût est différent,
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.

CAMILLE.

Qui connoissoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,
Peut quand il luy plaira m'apprendre ce qu'il vaut.
Afin que si mes feux ont ordre de renaître...

CAMILLE.

J'en ay fait quelque estime avant que le connoître,
Et vous l'ay renvoyé dès que je l'ay connu.

PLAUTINE.

Qui vient de vostre part est toujourns bien-venu.
J'accepte le present, & croy pouvoir fans honte
L'ayant de vostre main en tenir quelque conte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger vostre ordre il sçait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tost quittée, & son ingratitude...

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelque inquiétude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à sçavoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit,
Et par un demi-mot que du cœur elle tire
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.
Si vous sçaviez quel est mon plus ardent desir...

PLAUTINE.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joye,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoye,
Mon amour, je l'avouë, en pourra murmurer,
Mais vous sçavez qu'au vostre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourray me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois si j'en croy l'apparence...

CAMILLE.

Brifons là, ce discours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je voy vous entretiendra mieux.

Agréer ma retraite, & souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez ?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en font charmez.
Cependant, pour l'Empire, il est à vous encore,
Galba s'est laissé vaincre, & Pison vous adore.

CAMILLE.

De vostre haut crédit c'est donc un pur effet ?

MARTIAN.

Ne defavoüez point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'Empereur ont fléchy la colére,
Et renvoyé Plautine obéir chez son père.
Nostre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ay sçeu le refoudre à s'en defabufer.
Et Galba que le sang presse pour sa famille
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille,
L'un vous rend la Couronne, & l'autre tout son cœur.

Voyez mieux quelle en est la gloire & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ostée
Par une averfion un peu précipitée;
Et pour vos interests daignez considérer...

CAMILLE.

Je voy quelle est ma faute, & puis la réparer,
Mais je veux, (car jamais on ne m'a veüe ingrate)
Que ma reconnoiffance auparavant éclate,
Et n'accorderay rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cét objet rigoureux,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la fiene,
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pû contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! Madame, l'Hymen a de si douces chaînes,
Qu'il luy faut peu de temps pour calmer bien des haines
Et du moins mon bonheur fçauroit avec éclat
Vous venger de Plautine & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cét ingrat, à l'Empire,
Je l'ay dit, & trop haut pour m'en pouvoir dédire,
Et l'amour qui m'apprend le foible des Amants
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bien-toft par sa propre ruïne.

MARTIAN.

Ah! si vous la voulez, je sçais des bras tous prests,
Et j'ay tant de chaleur pour tous vos interests...

CAMILLE.

Ah, que c'est me donner une sensible joye!
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voye,
Que je leur donne l'ordre & précrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens,
Que luy-mesme il ait veu l'Hymen de sa Maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce desespoir avant que de mourir :
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusque-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux momens,
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon ! vous le pouvez, Madame!

CAMILLE.

Que tu pénètres mal dans le fond de mon ame!
De son lasche rival voyant le noir projet

J'ay sçeu par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse, & je seray ravie
S'il peut sçavoir les soins que je prens de sa vie.
Va me chercher ton frère, & fay que de ma part
Il apprenne par luy ce qu'il court de hazard,
A quoy va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour luy de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon couroux.

ALBIANE.

Du couroux à l'amour le retour feroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

Ah! Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltez au milieu de la Place
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Luy qui sçait qu'aussi-tost ces tumultes avortent?

RUTILE.

Ils le mènent au Camp, ou plutôt ils l'y portent,

Et ce qu'on voit de Peuple autour d'eux s'amasser
Frémit de leur audace & les laisse passer.

CAMILLE.

L'Empereur le sçait-il ?

RUTILE.

Ouy, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remède à ce qu'on apprehende,
Pifon de ces mutins va courir sur les pas
Avec ce qu'on pourra luy trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse,
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du couroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au couroux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE,
ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous foyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matière d'Etat,
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat,
Et lors que la fureur va jusqu'au sacrilège,
Le fêxe ny le sang n'ont point de privilège.

CAMILLE.

Cét indigne soupçon seroit bien-toft détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur souspire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait sa conquête & vous peut détrosner,

Laquelle de nous deux voudra-t'il couronner ?
 Pourrois-je de Pison conspirer la ruïne,
 Qui m'arrachant du Trosne y porteroit Plautine ?
 Croyez mes interests si vous doutez de moy,
 Et sur de tels garands assurez de ma foy,
 Tournez sur Vinius toute la défiance
 Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA.

Vinius par son zèle est trop justifié,
 Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.
 Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour gendre,
 Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre,
 Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi,
 Je vous mets en sa place & l'en trouve ravi,
 Son amy se révolte, il presse ma colère,
 Il donne à Martian Plautine à ma prière,
 Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
 D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux !

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on luy propose
 Dans le secret du cœur souvent veut autre chose,
 Et maître de son ame il n'a point d'autre foy
 Que celle qu'en foy-mesme il ne donne qu'à foy.

GALBA.

Cet Hymen toutefois est l'épreuve dernière
 D'une foy toujours pure, inviolable, entière.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéïra.
Seur de sa résistance, & se flatant peut estre
De voir bien-tost icy son cher Othon le Maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir défunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte,
Et son feu qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse une amante autrement qu'un amy.
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amène sa fille.
J'en puniray le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter ;
Mais aussi jusque-là j'aurois tort d'éclater.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS,
LACUS, ALBIANE.

GALBA.

Je voy d'ailleurs Lacus. Et bien, quelles Nouvelles ?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles ?

VINIUS.

Que ceux de la Marine & les Illyriens

Se font avec chaleur joint aux Prétoriens,
Et que des bords du Nil les Troupes appelées
Seules par leurs fureurs ne font point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne font que de simples foldats,
Aucun des Chefs ne trempe en leurs vains attentats :
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'Armée
Où déjà la discorde est peut estre allumée.
Si-toft qu'on y fçaura que le Peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la teste,
La consternation calmera la tempeste,
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hafter par ma présence
L'effet d'une si douce & si juste espérance ?

VINIUS.

Ne hazardez, Seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de vostre autorité.
Alors qu'il réüffit, tout fait jour, tout luy cède,
Mais aussi quand il manque il n'est plus de remède.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Seureté toute entière, ou profond defespoir,
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.

Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité,
D'elle-mesme elle avorte, & la peur des supplices
Arme contre le Chef ses plus zélez complices,
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il faut en réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroy balance
S'y puissent enhardir sur nostre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres :
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres,
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit
Je n'auray qu'à parler pour estre contredit.
Pison, dont l'heureux choix est vostre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison s'il eust eu mon suffrage :
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien vostre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'estre jusqu'au trépas
L'ennemy des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'amy d'Othon, c'est tout dire, & peut estre
 Qui le vouloit pour gendre & l'a choisi pour maistre,
 Ne fait encor de vœux qu'en faveur de ce chois,
 Pour l'avoir & pour maistre & pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'amy d'Othon, & le tenois à gloire
 Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
 Que d'autres nommeront l'effet du desespoir
 Où l'a malgré mes soins plongé vostre pouvoir.
 Je l'ay voulu pour gendre & choisi pour l'Empire;
 A l'un ny l'autre chois vous n'avez pû fouscrire:
 Par là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit,
 Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
 Le zèle cherche à prendre une diverse route,
 Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
 Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
 Ne me trompay-je point, & puis-je nommer zèle
 Cette haine à tous deux obstinément fidelle,
 Qui peut estre en dépit des maux qu'elle prévoit
 Seule en mes interests se consulte & se croit?
 Faites mieux, & croyez en ce péril extrême,
 Vous que Lacus me sert, vous que Vinius m'aime,
 Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'huy
 Vous n'avez à parler tous deux que contre luy.

VINIUS.

J'ose donc vous redire en serviteur sincère
 Qu'il fait mauvais pouffer tant de gens en colère,
 Qu'il faut donner aux bons pour s'entrefoûtenir
 Le temps de se remettre & de se réunir,
 Et laisser aux méchants celuy de reconnoître
 Quelle est l'impiété de se prendre à son maistre.
 Pison peut cependant amuser leur fureur,
 De vos ressentimens leur donner la terreur,
 Y joindre avec adresse un espoir de clémence
 Au moindre repentir d'une telle insolence,
 Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
 Ce qu'on veut à present on le pourra toujours.

LACUS.

J'en doute, & croy parler en serviteur sincère,
 Moy qui n'ay point d'amis dans le party contraire.
 Attendrons-nous, Seigneur, que Pison repouffé
 Nous vienne ensevelir sous l'Etat renversé,
 Qu'on descende en la Place en bataille rangée,
 Qu'on tienne en ce Palais vostre Cour assiégée,
 Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
 De l'Empire usurpé rendre graces aux Dieux,
 Et que le front paré de vostre Diadème
 Ce traistre trop heureux ordonne de vous-mesme?
 Allons, allons, Seigneur, les armes à la main
 Souûtenir le Sénat & le peuple Romain,
 Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur teste,
 Pour luy plus odieux, & pour nous plus honneste,
 Et par un noble effort allons luy témoigner...

GALBA.

Et bien, ma nièce, & bien, est-il doux de régner?
Est-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les soutiens toujours se contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétéz,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartez.
C'est ce que je dirois si je n'étois suspecte :
Mais je fuis à Pison, Seigneur, & vous respecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit creuë on feroit en repos.
Plautine qu'on amène aura mesme pensée.
D'une vive douleur elle paroît blessée...

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS,
LACUS, PLAUTINE,
RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne m'en défens point, Madame, Othon est mort,
De quiconque entre icy c'est le commun rapport,
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vray, Rutile, ou m'en flatay-je en vain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, & c'est la voix publique,
Mais comment & par qui c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-mesme prendre soin
De nous en faire voir un assure témoin,
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître...

SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE,
PLAUTINE, MARTIAN,
ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

Qu'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître,
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puny...

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a finy!

ATTICUS.

Mon zèle l'a poussée & les Dieux l'ont conduite,
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la fuite,

D'empescher le defordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emporent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine,
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine,
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez
Quand vos premiers soupirs seront évapores.

C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde :
Comme c'est vostre main que son Hymen regarde,
Ménagez son esprit & ne l'aigrifiez pas.

Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas,
Et la vieille amitié pour peu qu'il vous en reste...

VINIUS.

Ah, c'est une amitié, Seigneur, que je déteste,
Mon cœur est tout à vous, & n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a veus à vos ordres soumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des Amants hait tout autre presence,
Madame, & je retourne en mon appartement
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE,
ATTICUS, Soldats.

PLAUTINE.

Allez-y renfermer des pleurs qui vous échapent.
Les defastres d'Othon ainsi que moy vous frappent,
Et si l'on avait creu vos souhais les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voila, voila le fruit de m'avoir trop aimée,
Voila quel est l'effet...

MARTIAN.

Si vostre ame enflammée...

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toy de troubler ma douleur?
Est-ce à toy de vouloir adoucir mon malheur?
A toy de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soufpire,
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile & preste à réparer.
Il est temps qu'un Sujet à son Prince fidelle
Remplisse heureusement la place d'un rebelle;

Un Monarque le veut, un père en est d'accord,
 Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
 Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
 D'un amour criminel qui souille vostre gloire.

PLAUTINE.

Lafche, tu ne vaux pas que pour te démentir
 Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
 Tay-toy, laisse en repos une ame possédée
 D'une plus agréable encor que triste idée,
 N'interromp plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moy les yeux.

Après la mort d'Othon que pouvez-vous de mieux ?

PLAUTINE. *Cependant que deux Soldats entrent
 & parlent à Atticus à l'oreille.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
 Appren que j'en sçauray punir l'extravagance,
 Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
 Plútoft que de souffrir cét infame lien.
 Connoy-toy, si tu peux, ou connoy-moy.

ATTICUS.

De grace,

Souffrez...

PLAUTINE.

De me parler tu prens aussi l'audace,

Affassin d'un Héros, que je verrois sans toy
Donner des loix au Monde & les prendre de moy ?
Toy, dont la main sanglante au defespoir me livre ?

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre,
Et vous verrez long-temps sa vie en feureté,
S'il ne meurt que des coups dont je me fuis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivoit encor !

ATTICUS.

Il triomphe, Madame,
Et maistre de l'Etat comme vous de son ame,
Vous l'allez bien-toft voir luy-mefme à vos genoux
Vous faire offre d'un fort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.

L'Armée à son mérite enfin a fait raison,
On porte devant luy la teste de Pifon,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
On rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux superflus
En faveur d'un party qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainfi donc ta promesse frivole...

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
 Si je n'eusse promis ce lasche affassinat,
 Un autre par ton ordre eust commis l'attentat,
 Et tout ce que j'ay dit n'étoit qu'un stratagème
 Pour livrer en ses mains Lacus, & Galba mesme.
 Galba n'a rien à craindre, on respecte son nom,
 Et ce n'est que sous luy que veut régner Othon.
 Quant à Lacus & toy, je voy peu d'apparence
 Que vos jours à tous deux soient en mesme assurance.
 Si ce n'est que Madame ait assez de bonté
 Pour fléchir un vainqueur justement irrité.

Autour de ce Palais nous avions deux Cohortes
 Qui déjà pour Othon en ont saisi les portes,
 J'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'huy
 Est de vous obéir, & m'asseurer de luy.
 Qu'on l'emméne, Soldats, il blesse icy la veuë.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrace, ô Dieux, plus impréveuë!

PLAUTINE *seule.*

Je me trouble, & ne sçais par quel pressentiment
 Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement,
 Il semble avec chagrin se livrer à la joye,
 Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noye,
 Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
 Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
 Je sens... Mais que me veut Flavie épouvantée!

SCENE VI.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

Vous dire que du Ciel la colère irritée,
Ou plutôt du Destin la jalouse fureur...

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur,
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente ?

FLAVIE.

Othon est libre, il règne, & toutefois, hélas...

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas ?

FLAVIE.

Non, par tout à la veüe on a mis bas les armes,
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je doy pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand ?

FLAVIE.

D'un balcon, chez mon frère
J'ay veu... Que ne peut-on, Madame, vous le taire,
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius...

PLAUTINE.

Et bien ?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste Ciel !

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié crüelle...

PLAUTINE.

O d'un trouble inconnu présage trop fidelle !
Lacus...

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchaient d'un pas égal,
Lors que tournant ensemble à la première ruë
Ils découvrent Othon maître de l'avenüë :

Cét effroy ne les fait reculer quelques pas
 Que pour voir ce Palais saisi par vos Soldats,
 Et Lacus auffi-toft étincelant de rage
 De voir qu'Othon par tout leur ferme le passage,
 Lance sur Vinius un furieux regard,
 L'approche fans parler, & tirant un poignard...

PLAUTINE.

Le traître, hélas, Flavie, où me voy-je réduite?

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame; & je passe à la fuite.
 Ce lasche sur Galba portant mesme fureur,
Mourez, Seigneur, dit-il, mais mourez Empereur,
Et recevez ce coup comme un dernier hommage,
Que doit à vostre gloire un généreux courage.
 Galba tombe, & ce monstre enfin s'ouvrant le flanc
 Mesle un sang détestable à leur illustre sang.
 En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle
 Précipite ses pas pour y mettre un obstacle,
 Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
 C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
 De l'embrasser tout mort. Mais le voila, Madame,
 Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

SCENE VII.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

Madame, sçavez-vous les crimes de Lacus?

 PLAUTINE.

J'apprens en ce moment que mon père n'est plus.
 Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de tristesse,
 D'un jour si beau pour vous goutez mieux l'allegresse,
 Vous êtes Empereur, épargnez-vous l'ennuy
 De voir qu'un père...

OTHON.

Hélas, je suis plus mort que luy,
 Et si vostre bonté ne me rend une vie
 Qu'en luy perçant le cœur un traistre m'a ravie,
 Je ne reviens icy qu'en malheureux Amant
 Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
 Mon amour pour vous seule a cherché la victoire,
 Ce mesme amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
 Et n'accepte le nom de maistre des Romains
 Que pour mettre avec moy l'Univers en vos mains.
 C'est à vous d'ordonner ce qui luy reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moy de gémir & de pleurer mon père,
 Non que je vous impute en ma vive douleur
 Les crimes de Lacus & de nostre malheur,
 Mais enfin...

OTHON.

Achêvez, s'il se peut, en Amante,
 Nos feux...

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente,

Vous voyez mon devoir & connoissez ma foy,
En ce funeste état répondez-vous pour moy ?
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encor une parole,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, Seigneur, au Capitole,
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moy rien de doux sans Plautine,
Souffre du moins que j'aïlle en faveur de mon feu
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu,
Afin qu'à mon retour l'ame un peu plus tranquille
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et luy jurer moy-mesme en ce malheureux jour
Une amitié fidelle au defaut de l'amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.



AGESILAS,

TRAGÉDIE.



PREFACE

D'AGESILAS.



L ne faut que parcourir les Vies d'Agéfilas & de Lyfander chez Plutarque, pour démefler ce qu'il y a d'historique dans cette Tragédie. La manière dont je l'ay traitée n'a point d'exemple parmy nos François, ny dans ces précieux restes de l'Antiquité qui font venus jusqu'à nous, & c'est ce qui me l'a fait choifir. Les premiers qui ont travaillé pour le Théâtre ont travaillé fans exemple, & ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautez de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilège. Auffi

notre Horace, qui nous recommande tant la lecture des Poëtes Grecs par ces paroles,

Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna,

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mesmes Grecs, & pris d'autres routes.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ,
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausû deferere.

Leurs règles sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siècle, & qui s'attacheroit à ne marcher que sur leurs pas, feroit sans doute peu de progrès, & divertiroit mal son Auditoire. On court à la vérité quelque risque de s'égarer, & mesme on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plutôt où ils prétendent, & chacun peut hazarder à ces périls.



ACTEURS.

AGESILAS, Roy de Sparte.

LYSANDER, Fameux Capitaine de Sparte.

COTYS, Roy de Paphlagonie.

SPITRIDATE, Grand Seigneur Persan.

MANDANE, Sœur de Spitridate.

ELPINICE, }
AGLATIDE, } Filles de Lyfander.

XENOCLES, Lieutenant d'Agéfilas.

CLEON, Orateur Grec, natif d'Halicarnasse.

La Scène est à Ephèse.



AGESILAS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Ephèse,
Prestes à recevoir ces illustres époux
Que Lyfander mon père a sçu choisir pour nous,
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moy toutefois & parlons librement.

Vous semble-t'il que vostre Amant
Cherche avec grande ardeur vostre chère presence,
Et trouvez-vous qu'il montre attendant ce grand jour

Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour ?

ELPINICE.

Cotys est Roy, ma sœur, & comme sa Couronne
Parle suffisamment pour luy,
Assuré de mon cœur que son Trofne luy donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennuy.
Ce me doit estre assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de vostre Spitridate !
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux ?

AGLATIDÉ.

C'est environ ainsi que son amour éclate,
Il m'obsède à peu près comme l'autre vous fert.
On diroit que tous deux agissent de concert,
Qu'ils ont juré de n'estre importuns l'un ny l'autre :
Ils en font grand scrupule, & la sincérité
Dont mon Amant se pique à l'exemple du vostre
Ne met pas son bonheur en l'affidüité.
Ce n'est pas qu'à vray dire il ne soit excusable,
Je préparay pour luy dès Sparte une froideur
Qui dès l'abord étoit capable
D'éteindre la plus vive ardeur ;
Et j'avouë entre nous qu'alors qu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,

Loin de m'offencer il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eust pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette Antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que sa veuë auroit eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle :
A tant de qualitez s'il joignoit un vray zèle...

AGLATIDE.

Ma sœur, il n'est pas Roy comme l'est vostre Amant.

ELPINICE.

Mais au party des Grecs il unit deux Provinces,
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos Princes.

AGLATIDE.

Il n'est pas Roy, vous dis-je, & c'est un grand défaut.
Ce n'est point avec vous que je le diffimule,
J'ay peut estre le cœur trop haut,
Mais aussi-bien que vous je fors du sang d'Hercule,
Et lors qu'on vous destine un Roy pour vostre époux,
J'en veux un aussi-bien que vous.
J'aurois quelque chagrin à vous traiter de Reine,
A vous voir dans un Trosne assise en Souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas,
Et je porte une ame assez vaine

Pour vouloir jusque-là vous suivre pas à pas.
 Vous êtes mon aînée, & c'est un avantage
 Qui me fait vous devoir grande civilité;
 Aussi veux-je céder le pas-devant à l'âge,
 Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse, & ce Trofne vous gese
 Où la main de Cotys a droit de me placer !
 Mais si je renonçois au rang de Souveraine,
 Voudriez-vous y renoncer ?

AGLATIDE.

Non pas si-tost, j'ay quelque veue
 Qui me peut encor amuser :
 Mariez-vous, ma sœur, quand vous ferez pourveue,
 On trouvera peut estre un Roy pour m'épouser.
 J'en aurois un déjà, n'étoit ce rang d'aînée
 Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
 Ou s'il eust reconnu qu'un père eust pû souffrir
 Qu'à l'Hymen avant vous on me vist destinée.
 Si ce Roy jusqu'icy ne s'est point déclaré,
 Peut estre qu'après vous il n'a que différé,
 Qu'il attend vostre Hymen pour rompre son silence :
 Je pense avoir encor ce qui le sçeut charmer,
 Et s'il faut vous en faire entière confidence,
 Agéfilas m'aimoit, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma sœur ? Agéfilas vous aime !

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimoit, & que sa passion
Pourroit bien estre encor la mesme,
Mais cét amusement de mon ambition
Peut n'estre qu'une illusion.
Ce Prince tient son Trofne & sa haute puissance
De ce mesme Héros dont nous tenons le jour :
Et si ce n'étoit lors que par reconnoissance
Qu'il me témoignoit de l'amour,
Puis-je estre sans inquiétude,
Quand il n'a plus pour luy que de l'ingratitude,
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part ?
Je ne sçais si sa flame est pour moy foible ou forte,
Mais la reconnoissance morte,
L'amour doit courir grand hazard.

ELPINICE.

Ah, s'il n'avoit voulu que par reconnoissance
Estre gendre de Lyfander,
Son chois auroit suivy l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eust veu me demander.
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa Couronne
Attendre que l'Hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne :
Ayez, ayez pour luy des sentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce chois qui considère
Autant & plus encor la fille que le père,
Feron que le devoir aura bien-toft son tour,
Et pour vous faire seoir où vos desirs aspirent,

Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnoissance & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde,
Depuis nostre arrivée il ne m'a point parlé,
Et quand ses yeux vers moy se tournent par mégarde...

ELPINICE.

Comme avec luy mon père a quelque démeslé,
Cette petite négligence
Qui vous fait douter de sa foy
Vient de leur méfintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit sous vostre loy.

AGLATIDE.

A tous hazards, ma sœur, comme j'en suis mal feure,
Si vous me pouviez faire un don de vostre Amant,
Je croy que je pourrois l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement...

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur?

AGLATIDE.

Moy? nullement.

ELPINICE.

Pourquoy donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agéfilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ay d'appas
M'ont si bien imprimé l'amour du Diadème,
Que pourveu qu'un Amant soit Roy,
Il est trop aimable pour moy.
Mais sans Trosne on perd temps, c'est la première idée
Qu'à l'Amour en mon cœur il ait plû de tracer;
Il l'a fidèlement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur, la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre, est digne de vos feux,
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une Reine;
Moy, je m'ébloüis moins de la splendeur du rang,
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :
Cét heureux avantage ou du sort, ou du sang,
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultez,
Leur chois iroit à la personne,
Et les hautes vertus, les rares qualitez
L'emporteroient sur la Couronne.

AGLATIDE.

Avoüez tout, ma sœur, Spitridate vous plaist.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys, & si vostre interest
Vous pouvoit résoudre à l'échange...

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous icy résoudre vous & moy ?
En l'état où le Ciel nous range
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un Roy,
Que je plaife à Cotys, & vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un, je ne sçais quoy m'en flate,
Pour l'autre, je n'en répons pas,
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Perfane,
N'eust pour luy des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frère,
Et si jamais sur luy vous aviez du pouvoir...

ELPINICE.

Le voila qui nous confidère.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moy qu'il vient voir ?
Voulez-vous que je vous le laisse ?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien,
Et s'il s'en offre lieu, jouëz d'un peu d'adresse,
Pour vostre interest & le mien.

AGLATIDE.

Il est juste, en effet, puisqu'il n'a sçu me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE,
AGLATIDE.

ELPINICE.

Seigneur, je me retire, entre les vrais Amants
Leur amour seul a droit d'estre de confidence,
Et l'on ne peut mesler d'agréable presence
A de si précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur :
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.
Soyez juge & témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flame.
Voyez jusqu'au fond de mon ame
D'une si pure ardeur où va le digne excès ;
Voyez tout mon espoir aux bords du précipice,
Voyez des maux sans nombre & hors de guérison ;
Et quand vous aurez veu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, Seigneur, de vous entendre,
 De l'air dont vostre amour commence à m'accuser,
 Je crains que pour en bien user
 Je ne me doive mal défendre.
 Je sçais bien que j'ay tort, j'avouë, & hautement,
 Que ma froideur doit vous déplaire,
 Mais en cette froideur un heureux changement
 Pourroit-il fort vous satisfaire?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, Madame, & peut-on concevoir...

AGLATIDE.

Je vous entens, Seigneur, & voy ce qu'il faut voir.
 Un aveu plus précis est d'une conséquence
 Qui pourroit vous embarrasser,
 Et mesme à nostre féxe il est de bien-féance
 De ne pas trop vous en presser.
 A Lyfander mon père il vous plût de promettre
 D'unir par nostre Hymen vostre sang & le sien:
 La raison, à peu près, Seigneur, je la pénètre,
 Bien qu'aux raisons d'Etat je ne connoisse rien.
 Vous ne m'aviez point veuë, & facile ou crüelle,
 Petite ou grande, laide ou belle,
 Qu'à vostre humeur ou non je pûsse m'accorder,
 La chose étoit égale à vostre ardeur nouvelle,
 Pourveu que vous fussiez gendre de Lyfander.
 Ma sœur vous auroit plû s'il vous l'eust proposé,
 J'eusse agréé Cotys s'il me l'eust proposé,

Vous trouvaſtes tous deux la Politique aiſée,
 Nous creuſmes toutes deux noſtre devoir aiſé.

Comme à traiter cette alliance
 Les tendreſſes des cœurs n'eurent aucune part,
 Le voſtre avec le mien a peu d'intelligence,
 Et l'amour en tous deux pourra naiſtre un peu tard.

Quand il faudra que je vous aime,
 Que je l'auray promis à la face des Dieux,
 Vous deviendrez cher à mes yeux,
 Et j'eſpère de vous le meſme.

Juſque-là voſtre amour aſſez mal ſe fait voir,
 Celuy que je vous garde encor plus mal ſ'explique:
 Vous attendez le temps de voſtre Politique,
 Et moy celuy de mon devoir.

Voilà, Seigneur, quel eſt mon crime,
 Vous m'en vouliez convaincre, il n'en eſt plus beſoin,
 J'en ay fait comme vous ma ſœur juge & témoin;
 Que ma froideur luy ſemble injuſte, ou légitime,
 La raiſon que vous peut en faire ſa bonté,
 Je conſens qu'elle vous la faſſe,
 Et pour vous en laiſſer tous deux en liberté,
 Je veux bien luy quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne ſ'y fait pas, Madame, un grand effort,

Et feroit grace entière à mon peu de mérite,
 Si vostre ame avec elle étoit assez d'accord
 Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.
 Pour peu que vous daigniez écouter la raison
 Vous me devez cette justice,
 Et prendre autant de part à voir ma guérison,
 Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

ELPINICE.

Quoy, Seigneur? j'aurois part...

SPITRIDATE.

C'est trop diffimuler

La cause & la grandeur du mal qui me possède,
 Et je me doy, Madame, au défaut du remède
 La vaine douceur d'en parler.
 Ouy, vos yeux ont part à ma peine,
 Ils en font plus de la moitié,
 Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gese,
 Il est pour l'adoucir des regards de pitié.
 Quand je quittay la Perse, & brisay l'esclavage
 Où m'envoyant au jour le Ciel m'avoit soumis,
 Je creus qu'il me falloit parmy ses ennemis
 D'un protecteur puissant asseurer l'avantage;
 Cotys eut comme moy besoin de Lysander,
 Et quand pour l'attacher luy-mesme à nos familles
 Nous demandâmes ses deux filles,
 Ce fut les obtenir que de les demander.
 Par déférence au Trosne il luy promit l'aînée,

La jeune me fut destinée ;
Comme nous ne cherchions tous deux que son appuy,
Nous acceptâmes tout sans regarder que luy.
J'avois sçeu qu'Aglatide étoit des plus aimables,
On m'avoit dit qu'à Sparte elle sçavoit charmer,
Et sur des bruits si favorables
Je me répondois de l'aimer.
Que l'Amour aime peu ces folles confiances,
Et que pour affermir son empire en tous lieux
Il laisse choir souvent de crüelles vengeances
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux !
Ce sont les conseillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups,
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la veuë
Et de vous, & de cette sœur,
Mon ame devint toute émeuë,
Et le trouble aussi-tost s'empara de mon cœur.
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flame pour vous,
Vous y régnaftes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux,
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,
Il faut vous voir aimer ailleurs :
Voyez s'il fut jamais un Amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas mesme,
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas ;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, Seigneur, & ne puis davantage.
 Je ne sçais aimer ny haïr,
 Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
 Toute l'impression qu'il faut pour obéïr.
 Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
 Voudroient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend.
 Tout doit estre à mon père assez indifférent,
 Pourveu que vous & luy vous demeuriez ses gendres.
 Mais à vous dire tout, je crains qu'Agéfilas
 N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire,
 C'est nostre Souverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père,
 Peut estre ay-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
 Ce grand Prince pour elle a tant de complaisance,
 Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien,
 Et si son cœur vouloit s'entendre avec le mien...

ELPINICE.

Reposez-vous, Seigneur, sur mon obéïssance,
 Et contentez-vous de sçavoir
 Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
 Allez trouver Cotys, & sans aucun scrupule...

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moy son Trosne sans ennuy?

ELPINICE.

Le voila qui paroît. Quelque ardeur qui vous brulle,
Mettez d'accord mon père, Agéfilas, & luy.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

Vous voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoit, Seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si vostre ame, Seigneur, en est mal fatifaitte,
Mon fort est bien à plaindre autant que vostre fort.

COTYS.

Ah, s'il n'étoit honteux de manquer de promesse!

SPITRIDATE.

Si la foy fans rougir pouvoit se dégager!

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur feroit bien-toft maîtress

SPITRIDATE.

Que je ferois ravy comme vous de changer!

COTYS.

Elpinice pour moy montre une telle glace,
Que je me tiendrois feur de fon consentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verroit qu'une autre prift fa place
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous fert qu'en secret l'une & l'autre engagée
Peut estre ainfi que nous porte fon cœur ailleurs?
Pour voir noftre infortune entre elles partagée
Nos destins n'en font pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneufes,
Et peut estre en dépit du Sort
Il feroit un moyen, & de les rendre heureufes,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur fe déploie,
Ah, fi vous le vouliez, que mon fort feroit doux!
Vous feul me pouvez mettre au comble de ma joye.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me poffède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celuy de tous mes vœux,
Elpinice me charme.

COTYS.

Et si je vous la cède?

SPITRIDATE.

Je céderay de mesme Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, Seigneur? ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moy.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lyfander pour gendre?

COTYS.

Ouy, mais l'amour icy me fait une autre loy.

SPITRIDATE.

L'amour! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous oste son appuy.
L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intresse,
Nous n'en ferons pas moins à luy:
Mais de porter ailleurs sa main qui leur est deuë,
Seigneur, au dernier point ce fera l'irriter;
Et sa protection perduë,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande,
 Seigneur, auprès d'Agéfilas,
 Il n'obtient presque rien de quoy qu'il luy demande.

SPITRIDATE.

Je voy qu'assez souvent il ne l'écoute pas:
 Mais pour un différent frivole
 Dont nous ignorons le secret,
 Ce Prince avoûroit-il un amour indiscret
 D'un tel manquement de parole?
 Luy qui luy doit son Trofne, & cét illustre rang
 D'unique Général des troupes de la Grèce,
 Pourroit-il le haïr avec tant de bassesse
 Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang?
 Si nous manquons de foy, qu'aura-t'il lieu de croire?
 En aurions-nous pour luy plus que pour Lyfander?
 Penfiez-y bien, Seigneur, avant qu'y hasarder
 Nos feuretez & vostre gloire.

COTYS.

Et si ce différent que vous craignez si peu
 Luy fait pour nostre Hymen refuser un aveu?

SPITRIDATE.

Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens seur par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimeroit-il?

SPITRIDATE.

Il la trouve assez belle,
Il en parle avec joye, & se plaist à la voir;
Je tafche d'affermir ces douces apparences,
Et fi vous voulez tout fçavoir,
Je penfe avoir dequoy flater mes efpérances.
Prenez-y part, Seigneur, pour l'intereft commun;
Quand nous aurons tous deux Lyfander pour beau-père,
Ce Roy s'allie à vous s'il devient mon beau-frère,
Et nous aurons ainfi deux appuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y confent?

SPITRIDATE.

Mandane eft trop bien née
Pour dédire un devoir qui la met fous ma loy.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle vofre foy?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vray, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, Seigneur, fi vous m'aimez,
Ou fi vous aimez Elpinice:
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en font charmez,
Et ce n'eft qu'à ce prix que je vous rens justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend vostre foy qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-mesme se donne.

COTYS.

Hélas, & si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maistre.

COTYS.

Et l'étes-vous du vostre?

SPITRIDATE.

J'y feray mon effort si je vous parle en vain,
Et du moins si ma sœur vous desrobe à toute autre,
Je feray maistre de ma main.

COTYS.

Je ne le puis celer, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moy mesme chose.

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, & doit mesme estre doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De luy préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur

Par un peu d'effort sur vous-mesme
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferois trois heureux qui m'empeschent de l'estre!
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loy:
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maistre,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moy.

SPITRIDATE.

Et bien, épousez Elpinice,
Je renonce à tout mon bonheur,
Plûtost que de me voir complice
D'un manquement de foy qui vous perdrait d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à vostre Aglatide,
Puisque vostre cœur endurcy
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide,
Je feray malheureux, vous le ferez aussi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

—

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Que nous avons, ma sœur, brisé de rudes chaînes !
En Perse il n'est point de Sujets,
Ce ne font qu'esclaves abjets,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les testes souveraines.
Le Monarque, ou plutôt le tyran général
N'y fuit pour loy que son caprice,
N'y veut point d'autre règle & point d'autre justice,
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite & le plus grand service.
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que les cœurs abatus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
Ce font indignitez égales ;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,

Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.

Toutes n'ont pas le nom de Reines,
Mais toutes portent mesmes chaînes,
Et toutes, à parler sans fard,

Servent à ses plaisirs sans part à son Empire,
Et mesme en ses plaisirs elles n'ont autre part,
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire
Ou ce caprice, ou le hazard.

Voilà, ma sœur, à quoy vous avoit destinée,
A quel infame honneur vous avoit condamnée
Pharnabaze son lieutenant;

Il auroit fait de vous un present à son Prince,
Si pour nous affranchir mon foin le prévenant
N'eust à sa tyrannie arraché ma Province.

La Grèce a de plus saintes loix,
Elle a des Peuples & des Rois
Qui gouvernent avec justice :

La raison y préside & la sage équité,
Le pouvoir souverain par elles limité
N'y laisse aucun droit de caprice.

L'Hymen de ses Rois mesme y donne cœur pour cœur ;
Et si vous aviez le bonheur

Que l'un d'eux vous offrist son Trofne avec son ame,
Vous feriez par ce nœud charmant,
Et Reine véritablement,
Et véritablement sa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'espérer, tout est facile aux Dieux,
Et peut estre que de bons yeux

En auroient déjà veu quelque flateuse marque;
 Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix,
 Si le Roy dans la Perse est un peu trop Monarque,
 En Grèce il est des Rois qui ne sont pas trop Rois.
 Il en est dont le Peuple est le suprême arbitre,
 Il en est d'attachez aux ordres d'un Sénat,
 Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre
 Que premiers Sujets de l'Etat.
 Je ne sçais si le Ciel pour régner m'a fait naistre,
 Et quoy qu'en ma faveur j'aye encor veu paroistre,
 Je doute si l'on m'aime ou non :
 Mais je pourrois estre assez vaine
 Pour dédaigner le nom de Reine
 Que m'offriroit un Roy qui n'en eust que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en sçavez beaucoup, ma sœur, & vos mérites
 Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE.

Je répons simplement à ce que vous me dites,
 Et parle en général comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant & des Rois & de leur différence
 Je vous trouve en effet plus instruite que moy.

MANDANE.

Puisque vous m'ordonnez qu'icy j'espère un Roy,
 Il est juste, Seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE.

N'y pensez-vous point trop ?

MANDANE.

Je sçais que c'est à vous
A régler mes desirs sur le choix d'un époux,
Mon devoir n'en fera point d'autre ;
Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer de grace à faire son bonheur
Mieux que vous n'avez fait le vostre.
D'un choix que vous m'aviez vous-mesme tant loué
Vostre cœur & vos yeux vous ont desavoué,
Et si j'ay comme vous quelques pentes secretes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez par le trouble où vous êtes
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le voy bien, ma sœur, il faut vous laisser faire.
Qui choisit mal pour soy choisit mal pour autruy,
Et vostre cœur instruit par le malheur d'un frère
A déjà fait son choix sans luy.

MANDANE.

Peut estre, mais enfin vous suis-je nécessaire ?
Parlez, il n'est desirs, ny tendres sentimens,
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice ?

SPITRIDATE.

Que fert de m'en offrir un entier sacrifice,
 Si je n'ose & ne puis mesme déterminer
 A qui pour mon bonheur vous devez la donner ?
 Cotys me la demande, Agéfilas l'espère.

MANDANE.

Agéfilas, Seigneur ! & le sçavez-vous bien ?

SPITRIDATE.

Parler de vous sans cesse, aimer vostre entretien,
 Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire.

MANDANE.

Ce font civilitez envers une étrangère,
 Qui font beaucoup d'éclat & ne produisent rien.
 Il jette par là des amorces
 A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces ;
 Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa Cour,
 De toute sa conduite il est si bien le maistre,
 Qu'au simple nom d'Hymen vous verriez disparoître
 Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous panchez vers Cotys, & sçavez qu'Elpinice
 Ne veut point estre à moy qu'il ne soit à sa sœur !

MANDANE.

Je vous répons de tout si vous avez son cœur.

SPITRIDATE.

Et Lyfander pourra souffrir cette injustice?

MANDANE.

Lyfander est fi mal auprès d'Agéfilas
Que ce fera beaucoup s'il en obtient un gendre,
Et peut estre fans moy ne l'obtiendra-t'il pas;
Pour deux, il auroit tout s'il ofoit y prétendre.
Mais, Seigneur, le voicy, tafchez de pressentir
Ce qu'en vostre faveur il pourroit consentir.

SPITRIDATE.

Ma fœur, vous êtes plus adroite,
Souffrez que je ménage un instant de retraite :
J'aurois trop à rougir pour peu que devant moy
Vous fiffiez deviner de ce manque de foy.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE,
MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

Quoy qu'en matière d'Hyménées
L'importune langueur des affaires traifnées
Attire assez souvent de fascheux embaras,
J'ay voulu qu'à loisir vous peuffiez voir mes filles,

Avant que demander l'aveu d'Agéfilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moy donc, Seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent vostre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y fentez plus d'aimables tendresses
Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise, avant que je m'expose
A des refus presque affeurez
Que j'estimeray peu de chose,
Quand vous ferez plus déclarez,
Et n'apprehendez point l'emportement d'un père;
Je sçais trop que l'Amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas feurs de plaire.
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La pluspart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vray mérite,
Et quand il la dénie on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puisque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec sincérité.
Ma seule ambition est d'estre vostre gendre;
Mais apprenez de grace une autre verité.
Ce bonheur que j'attens, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon fort égal au fort des Dieux,
N'a pour objet... Seigneur, je tremble à vous le dire.
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

Que veut dire, Madame, une telle retraite ?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiscrete
Répondroit-elle mal aux honneurs qu'il luy fait ?

MANDANE.

Elle y répond, Seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en voy fort satisfait :
Mais je ne voy pas bien que par les sympathies
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames soient fort assorties,
Ny que l'Amour encor ait daigné s'en mesler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir vostre gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire & borne ses plaisirs,
Mais puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers desirs.

LYSANDER.

Elpinice ! & sa main n'est plus en ma puissance !

MANDANE.

Je fçais qu'il n'est plus temps de vous la demander,

Mais je vous répondrois de son obéissance,
 Si Cotys la vouloit céder.
 Que sçait-on si l'Amour dont la bizarrerie
 Se jouë assez souvent du fond de nostre cœur,
 N'aura point fait au sien mesme supercherie?
 S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur?
 Cét échange, Seigneur, pourroit-il vous déplaire,
 S'il les rendoit tous quatre heureux?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys fera plus rigoureux.
 Je vous laisse avec luy, de peur que ma presence
 N'empesche une sincère & pleine confiance.

à Cotys.

Seigneur, ne cachez plus le veritable amour
 Dont l'idée en secret vous flate;
 J'ay dit à Lysander celui de Spitridate,
 Dites le vostre à vostre tour.

SCENE IV.

LYSANDER, COTYS, CLEON.

COTYS.

Puisqu'elle vous l'a dit, pourrois-je vous le taire?

Jugez, Seigneur, de mes ennuis,
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a fçeu plaire,
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER.

Ne traitez point, Seigneur, ce nouveau feu de crime,
Le choix que font les yeux est le plus légitime.
Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable
Que les tenir captifs sous une aveugle foy,
Et le don le plus favorable
Que ce cœur sans leur ordre ose faire de foy,
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'est point par mépris,
Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle ;
Mais enfin (le diray-je?) ouy, Seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportoïis pour elle.
D'autres yeux malgré moy s'en font faits les tyrans,
Et ma foy s'est armée en vain pour ma défense,
Ce lasche qui s'est mis de leur intelligence
Les a soudain reçeus en justes conquerants.

LYSANDER.

Laissez-leur garder leur conquête.
Peut estre qu'Elpinice avec plaisir s'apreste
A vous laisser ailleurs trouver un fort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous ;

Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
 Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprénoit,
 Un pareil attentat sur sa propre parole
 Luy desroboit celui qu'elle vous destinoit.
 Sur tout ne craignez rien du costé d'Aglatide,
 Je puis répondre d'elle, & quand j'auray parlé,
 Vous verrez tout son cœur où mon pouvoir préside
 Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah, Seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'Amour s'y fert d'une autre main.

LYSANDER.

L'Amour!

COTYS.

Ouy, cét Amour qui me rend infidelle...

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abusez point en vain;
 Dites d'Agéfilas la haine infatiable.
 C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
 Et qui de jour en jour s'animant contre moy
 Pour me perdre d'honneur m'enlève vostre foy.

COTYS.

Ah, s'il y va de vostre gloire,
Ma parole est donnée, & duffay-je en mourir,
Je la tiendray, Seigneur, jusqu'au dernier soupir ;
Mais quoy que la surprise ait pû vous faire croire,
N'accusez point Agéfilas
D'un crime de mon cœur que mesme il ne sçait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire
Vous montre assez par là quel souverain empire
L'amour luy donne sur ce cœur.
Ne confiderez point si j'aime ou si l'on m'aime,
En matière d'honneur ne voyez que vous-mesme,
Et disposez de moy comme veut cét honneur.

LYSANDER.

L'Amour le fera mieux, ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joye où j'en voyois d'ennuy :
Epouser la sœur de mon gendre
C'est le devenir comme luy.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si delaisnée
Que vostre exemple n'aye à luy trouver un Roy,
Et pour peu que le Ciel réponde à ma pensée,
Ce fera plus de gloire & plus d'appuy pour moy.
Aussi feray-je plus, je veux que de moy-mesme
Vous teniez cét objet qui vous fait soupirer,
Et Spitridate à moins que de m'en asseurer
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'huy sçavoir d'Agéfilas
S'il pourra consentir à ce double Hyménée
Dont ma parole étoit donnée.

Sa haine apparemment ne m'en avouira pas :
 Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maistre,
 J'en useray, Seigneur, comme je le promets ;
 Sinon, vous luy ferez connoistre
 Vous-mefme quels font vos fouhairs.

COTYS.

Ah, que Mandane & moy n'avons-nous mille vies,
 Seigneur, pour vous les immoler !
 Car je ne scaurois plus vous le diffimuler,
 Nos ames en seront également ravies.
 Souffrez-luy donc sa part en ces raviffemens,
 Et pardonnez de grace à mon impatience...

LYSANDER.

Allez, on m'a veu jeune, & par expérience
 Je sçais ce qui se passe au cœur des vrais Amants.

SCENE V.

LYSANDER, CLEON.

CLEON.

Seigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile,
 D'applaudir à Cotys sur son manque de foy ?

LYSANDER.

Je prens pour l'attacher à moy

Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyois rien à prétendre;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemy secret.
Je veux me l'acquérir, je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitié si bien le ménager,
Que quand je voudray me venger
J'en tire un secours infallible.
Ainsi je flate ses desirs,
J'applaudy, je défère à ses nouveaux souspirs,
Je me fais l'auteur de sa joye,
Je fers sa passion, & sous cette couleur
Je m'ouvre dans son ame une infallible voye,
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLEON.

Ouy, mais Agéfilas, Seigneur, aime Mandane,
Du moins toute sa Cour ose le deviner,
Et promettre à Cotys cette illustre Perfane,
C'est luy promettre tout pour ne luy rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde, ou la refuse,
De la manière dont j'en use,
Il ne peut m'oster son appuy;
Et de quelque façon que la chose se passe,
Ou je fais la première grace,
Ou j'aigris puissamment ce rival contre luy.

J'ay mesme à souhaiter que son feu se déclare ;
 Comme de nostre Sparte il choquera les loix,
 C'est une occasion que luy-mesme il prépare,
 Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses Rois.
 Nous avons trop long-temps asservy sa Couronne
 A la vaine splendeur du sang ;
 Il est juste à son tour que la vertu la donne,
 Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
 Ma ligue est déjà forte, & ta harangue est preste
 A faire éclater la tempeste,
 Si-tost qu'il aura mis ma patience à bout :
 Si pourtant je voyois sa haine enfin bornée
 Ne mettre aucun obstacle à ce double Hyménée,
 Je croy que je pourrois encore oublier tout.
 En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage,
 Je voy dans sa grandeur le prix de mon courage,
 Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit :
 Un reste d'amitié tient mon ame en balance,
 Quand je veux le haïr je me fais violence,
 Et me force à regret à ce que je t'ay dit.
 Il faut, il faut enfin qu'avec luy je m'explique,
 Que j'en sçache qui peut causer
 Cette haine si lasche & qu'il rend si publique,
 Et fasse un digne effort à le desabufer.

CLEON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées ;
 Mais vous ne songez point avec quels sentimens
 Vos deux filles interessées
 Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte,
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien ;
Pour l'autre, elle a de vray l'ame un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens feur de leur obéissance.

CLEON.

Quand cette obéissance a fait un digne choï,
Le cœur tombé par là sous une autre puissance
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voicy, laissez-nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moy.

SCENE VI.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'apprens avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foy.
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,

Seigneur, nostre devoir s'en remet à vos foins.
Je ne sçais qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en sçais donc davantage,
Je sçais que Spitridate adore d'autres yeux,
Je sçais que c'est ma sœur à qui va cét hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.

ELPINICE.

Ma sœur, qu'aurois-je à dire ?

AGLATIDE.

A quoy bon ce mystère ?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je diray tout haut qu'il ne vous déplaist pas.

ELPINICE.

Moy, je pourrois l'aimer, & fans l'ordre d'un père !

AGLATIDE.

Vous ne sçavez que c'est d'aimer ou de haïr,
Mais vous seriez pour luy fort aïse d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut souffrir de vous, ma sœur !

AGLATIDE.

Le grand supplice

De voir qu'en dépit d'elle on luy rend du service!

LYSANDER.

Rendez-luy la pareille. Aime-t'elle Cotys?
Et s'il falloit changer entre vous de partis...

AGLATIDE.

Je n'ay pas besoin d'interprète,
Et je vous en diray plus, Seigneur, qu'elle n'en sçait.
Cotys pourroit me plaire, & plairoit en effet,
Si pour toucher son cœur j'étois assez bien faite:
Mais je suis fort trompée, ou cét illustre cœur
N'est pas plus à moy qu'à ma sœur.

LYSANDER.

Peut estre ce malheur d'assez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connoy plus de vingt qui mourroient en ma place,
Ou qui sçauroient du moins hautement quereller
L'injustice de la Fortune;
Mais pour moy qui n'ay pas une ame si commune,
Je sçais l'art de m'en consoler.
Il est d'autres Rois dans l'Asie
Qui feront trop heureux de prendre vostre appuy,
Et déjà je ne sçais par quelle fantaisie
J'en croy voir à mes pieds de plus puissants que luy.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un Roy tu ne veux plus te rendre?

AGLATIDE.

Je croy pour Spitridate avoir déjà fait voir
 Que m'a sœur n'a rien à m'apprendre
 Sur le chapitre du devoir.
 Elle sçait obéir, & je le sçais comme elle,
 C'est l'ordre, & je luy garde un cœur assez fidelle,
 Pour en subir toutes les loix :
 Mais pour régler ma destinée,
 Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix,
 Vous arréteriez vostre choix
 Sur une teste couronnée,
 Et ne m'offririez que des Rois.

LYSANDER.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La Couronne, Seigneur, orne bien une teste.
 Je me la figurois sur celle de ma sœur,
 Lors que Cotys devoit l'y mettre,
 Et quand j'en contemplois la gloire & la douceur
 Que je ne pouvois me promettre,
 Un peu de jalousie & de confusion
 Mutinoit mes desirs & me soulevoit l'ame,
 Et comme en cette occasion
 Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flame...

ELPINICE.

La gloire d'obéir à vostre grand regret

Vous faisoit pester en secret,
C'est l'ordre, & du devoir la scrupuleuse idée...

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma sœur, qu'osez-vous hasarder ?
Vous qui tantost...

ELPINICE.

Ma sœur, laissez-moy vous aider
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire icy mes sentimens
Vous vous prenez trop mal aux vostres,
Et si je suis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudra bien chercher d'autres.
Seigneur, quoy qu'il en soit, voila quelle je suis.
J'acceptois Spitridate avec quelques ennuis,
De ce petit chagrin le Ciel m'a dégagée,
Sans que mon ame soit changée.
Mon devoir régné encor sur mon ambition,
Quoy que vous m'ordonniez, j'obéiray sans peine :
Mais de mon inclination
Je mourray fille, ou vivray Reine.

ELPINICE.

Achez donc, ma sœur, dites qu'Agéfilas...

AGLATIDE.

Ah, Seigneur, ne l'écoutez pas,

Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la diray mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dy donc, Agéfilas ?

AGLATIDE.

M'aimoit jadis un peu,
Du moins luy-même à Sparte il m'en fit confidence,
Et s'il me disoit vray, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendoit qu'après l'Hyménée
De cette aimable & chère aînée.
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Authorisast à ma conquête
La flame qu'en réserve il tenoit toute preste,
Son amour est encor icy plus réservé :
Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il cède à son rival,
Il me fait à present la grace
De ne m'en dire bien ny mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause,
Sa haine pour ton père à cet amour s'oppose,
Mais n'importe, il est bon que j'en fois averty :
J'agiray d'autre sorte avec cette lumière.
Et suivant qu'aujourd'huy nous l'aurons plus entière
Nous verrons à prendre party.

SCENE VII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

Ma sœur, je vous admire, & ne sçaurois comprendre
Cét inépuisable enjoûment
Qui d'un chagrin trop juste a dequoy vous défendre
Quand vous êtes si près de vous voir fans Amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.
Je sçais comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien.
La joye est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez fans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est luy prêter une aide à nous faire un supplice :
Pour moy, qui ne luy puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père,
J'ay quelque chose encor à luy faire sçavoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

—

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER,
XENOCLES.

LYSANDER.

Je ne suis point surpris qu'à ces deux Hyménées
Vous refusez, Seigneur, vostre consentement,
J'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles font nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par là quelque destin plus doux ;
Mais s'il vous veut donner un titre légitime
 Pour estre leur maistre & leur Roy,
C'est pour l'une & pour l'autre une espèce de crime,
 Que de l'avoir reçu de moy.
J'avois crû toutefois que l'exil volontaire
Où l'amour paternel près d'elles m'eust réduit,
Moy qui de mes travaux ne voy plus autre fruit
 Que le malheur de vous déplaire,
 Comme il délivreroit vos yeux
 D'une insupportable présence,

A mes jours presque ufez obtiendrait la licence
D'aller finir fous d'autres Cieux.
C'étoit là mon deffein, mais cette mefme Envie,
Qui me fait près de vous un fi malheureux fort,
Ne fçauroit endurer, ny l'éclat de ma vie,
Ny l'obscurité de ma mort.

AGESILAS.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'Envie & la haine
Ont perfécuté les Héros:
Hercule en fert d'exemple, & l'Histoire en eft pleine,
Nous ne pouvons fouffrir qu'ils meurent en repos.
Pendant cét exil, ces retraites paifibles,
Cét unique fouhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choifis à remplir leurs discours,
Ils ont toujourns leur grace, ils font toujourns plaufibles,
Mais ils ne font pas vrais toujourns,
Et fouvent des périls ou cachez, ou vifibles,
Forcent noftre prudence à nous mieux affeurer
Qu'ils ne veulent fe figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez préveu mes refus,
Mais je m'étonne fort que les ayant préveus
Vous n'en ayez pû voir les raifons bien entières.
Vous êtes un grand homme, & de plus, mécontent.
J'avouây plus encor, vous avez lieu de l'eftre.
Ainfi de ce repos où voftre ennuy prétend
Je doy prévoir en Roy quel defordre peut naiftre,
Et regarde en quels lieux il vous plaift de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.

Ceux que prend pour éxil ou choifit pour azile
 Ce deffein d'une mort tranquille,
 Des Perfes & des Grecs féparent les Etats ;
 L'affiette en eft heureufe, & l'accès difficile,
 Leurs maiftres ont du cœur, leurs Peuples ont des bras :
 Ils viennent de nous joindre avec une puiffance
 A beaucoup efperer, à craindre beaucoup d'eux,
 Et c'eft mettre en leurs mains une étrange balance
 Que de mettre à leur teſte un guerrier fi fameux.
 C'eft vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce,
 L'un fut amy de Perſe, & l'autre fon Sujet,
 Le ſervice eft bien grand, mais auffi je confeſſe
 Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
 Voſtre intereſt ſ'y meſlé en les prenant pour gendres,
 Et ſi par des liens & ſi forts & ſi tendres
 Vous pouvez aujourd'huy les attacher à vous,
 Vous vous les donnez plus qu'à nous.
 Si malgré le ſecours, ſi malgré les ſervices,
 Qu'un amy doit à l'autre, un Sujet à fon Roy,
 Vous les avez tous deux arrachez à leur foy,
 Sans aucun droit fur eux, fans aucuns bons offices ;
 Avec quelle facilité
 N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
 A voſtre courage irrité,
 Quand vous ferez agir toute l'autorité
 De l'amour conjugale & de la paternelle,
 Et que l'occafion aura d'heureux momens
 Qui flatent vos reſſentimens ?
 Vous ne nous laiffez aucun gage,
 Voſtre fang tout entier paſſe avec vous chez eux :
 Voyez donc ce projet comme je l'enviſage,

Et dites si pour nous il n'a rien de douteux,
 Vous avez jusqu'icy fait paroître un vray zèle,
 Un cœur si généreux, une ame si fidelle,
 Que par toute la Grèce on vous louë à l'envy :
 Mais le temps quelquefois inspire une autre envie ;
 Comme vous Thémistocle avoit fort bien servy,
 Et dans la Cour de Perse il a finy sa vie.

LYSANDER.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
 Si vous-mesme avoëz que j'ay lieu de me plaindre,
 Et si jusqu'à ce point on me croit important,
 Que mes ressentimens puissent vous estre à craindre,
 Oserois-je vous demander
 Ce que vous a fait Lyfander,
 Pour leur donner icy chaque jour dequoy naistre,
 Seigneur, & s'il est vray qu'un homme tel que moy
 Quand il est mécontent peut desservir son Roy,
 Pourquoy me forcez-vous à l'estre ?
 Quelque avis que je donne, il n'est point écouté,
 Quelque employ que j'embrasse, il m'est soudain osté,
 Me choisir pour appuy c'est courir à sa perte,
 Vous changez en tous lieux les ordres que j'ay mis,
 Et comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
 Vous détruisez tous mes amis,
 Ces amis dont pour vous je gagnay les suffrages,
 Quand il fallut aux Grecs élire un Général,
 Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
 Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal,
 Leur seul amour pour moy les livre à leur ruïne,

Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien ;
 Cependant plus j'y songe, & plus je m'examine,
 Moins je trouve, Seigneur, à me reprocher rien.

AGESILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne
 Pour avoir oublié que vous me fîtes Roy,
 Lors qu'on balança ma Couronne
 Entre Léotyche & moy.
 Peut être n'osez-vous me vanter un service
 Qui ne me rendit que justice,
 Puisque nos loix vouloient ce qu'il fçeut maintenir;
 Mais moy qui l'ay reçu, je veux m'en souvenir.
 Vous m'avez donc fait Roy, vous m'avez de la Grèce
 Contre celui de Perse étably Général;
 Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me presse
 De ne m'en revancher pas mal,
 A peine sommes-nous arrivez dans Ephéfe,
 Où de nos Alliez j'ay mis le rendez-vous,
 Que sans considérer si j'en feray jaloux,
 Ou s'il se peut que je m'en taife,
 Vous vous saisissez par vos mains
 De plus que vostre récompense,
 Et tirant toute à vous la suprême puissance
 Vous me laissez des titres vains.
 On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire,
 On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère,
 On pense avoir tout fait quand on vous a parlé,
 Mon Palais près du vostre est un lieu défolé,
 Et le Généralat comme le Diadème

M'érige sous vostre ordre en fantosme éclatant,
En Colosse d'Etat qui de vous seul attend
L'ame qu'il n'a pas de luy-mesme;
Et que vous seul faites aller
Où pour vos interests il le faut étaler.
Général en idée, & Monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter, moins comme Agéfilas,
Que comme vostre créature,
Et montrer avec pompe au reste des Humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait Roy, Lyfander, je veux l'estre.
Soyez-moy bon Sujet, je vous feray bon Maistre,
Mais ne prétendez plus partager avec moy
Ny la puissance, ny l'employ.
Si vous croyez qu'un Scéptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon chois
Quelle main à m'aider pourroit estre assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux
Quand vous pourrez m'en laisser faire,
Mais soyez seur aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire,
Si dans vostre vray rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris saper les fondemens.
Ils étoient tout à vous, & par reconnoissance
D'en avoir reçu leur puissance,
Ils ne confidéroient que vos commandemens.
Vous seul les aviez faits Souverains dans leurs villes,
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,

A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des Etats.

Chez tous nos Grecs Afiatiques
Vostre pouvoir naissant trouva des Républiques,
Que sous vostre cabale il vous plût asservir :
La vieille liberté si chère à leurs Ancestres
Y fut par tout forcée à recevoir dix maîtres,
Et dès qu'on murmuroit de se la voir ravir,
On voyoit par vostre ordre immoler les plus braves
A l'Empire de vos esclaves.

J'ay tiré de ce joug les Peuples opprimez,
En leur premier état j'ay remis toutes choses,
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux & plus aimez.
J'ay fait à vostre exemple icy des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures,
Et comme vos Tyrans prenoient de vous la loy,
Comme ils étoient à vous, les Peuples sont à moy.
Voila quelles raisons ostent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de vostre cœur,
Changez, si vous pouvez, de conduite & d'humeur,
Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,
Du moins graces aux Dieux, je ne voy dans vos plaintes

Que des raisons d'Etat & de jaloufes craintes,
Qui me font malheureux & non pas criminel.
Non, Seigneur, que je veuille estre assez téméraire
Pour ofer d'injustice accufer mes malheurs :
L'action la plus belle a diverses couleurs,
Et lors qu'un Roy prononce, un Sujet doit se taire.
Je voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ay près de trente ans commandé nos Armées
Sans avoir amassé que ces nobles fumées

Qui gardent les noms de finir.

Sparte pour qui j'allois de victoire en victoire
M'a toujours veu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son Epargne entrer tous les trefors
Des Peuples subjugez par mes heureux efforts.
Vous mesme le sçavez, que quoy qu'on m'ait veu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;
Tant il est vray, Seigneur, qu'en un si long employ
J'ay tout fait pour l'Etat, & n'ay rien fait pour moy.
Dans ce manque de bien Cotys & Spitridate,
L'un Roy, l'autre en pouvoir égal peut estre aux Rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur chois,
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flate,
Vous semblez m'envier un bien,
Qui fait ma récompense, & ne vous coûte rien.

AGESILAS.

Il nous seroit honteux que des mains étrangères
Vous payassent pour nous de ce qui vous est deu,
Toit ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croist souvent plus il est attendu.

D'ailleurs n'auroit-on pas quelque lieu de vous dire,
 Si je vous permettois d'accepter ces partis,
 Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys
 Vous auriez fait pour vous plus que pour nostre Empire
 Que vos seuls interests vous auroient fait agir,
 Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir ?

Vos filles sont d'un sang que Sparte aime & révère
 Aidez pour les payer des services d'un père,
 Je veux bien en répondre & moy-mesme au besoin
 J'en feray mon affaire & prendray tout le foin.

LYSANDER.

Je n'attendois, Seigneur, qu'un mot si favorable
 Pour finir envers vous mes importunités,
 Et je ne craindray plus qu'aucun malheur m'accable,
 Puisque vous avez ces bontés.
 Aglatide sur tout aura l'ame ravie
 De perdre un époux à ce prix,
 Et moy, pour me venger de vos plus durs mépris,
 Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCENE II.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé,
 Son père qui l'a sçeu dans son ame s'en flate,

Et sur ce vain espoir il part tout confolé
 Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
 Tu l'as veu, Xénoclès, tout d'un coup s'adoucir.

XENOCLES.

Ouy, mais enfin, Seigneur, il est temps de le dire,
 Tout soumis qu'il paroît, apprenez qu'il conspire,
 Et par où sa vengeance espère y réussir.

Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,

Dont l'éloquence a tant d'éclat,

Luy vend une harangue à renverser l'Etat,
 Et le mettre bien-tost luy-mefme en vostre place.
 En voicy la copie, & je la viens d'avoir
 D'un des fiens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
 De l'esclave Damis qui fert de Secrétaire

A cét Orateur mercénaire,

Et plus mercénaire que luy

Pour estre mieux payé vous les livre aujourd'huy.
 On y soutient, Seigneur, que nostre République
 Va bien-tost voir ses Rois devenir ses tyrans,
 A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,

Et non plus suivant l'ordre antique

Qui règle ce chois par le sang,

Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
 Elever le mérite, & les rares services.

J'ignore quels sont les complices,

Mais il pourra d'Ephése écrire à ses amis,
 Et soudain le paquet entre vos mains remis

Vous instruira de toutes choses :

Cependant j'ay fait mon devoir,

Vous voyez le deſſein, vous en ſçavez les cauſes,
Voſtre perte en dépend, c'eſt à vous d'y pourvoir.

AGESILAS.

A te dire le vray l'affaire m'embarſſe,
J'ay peine à démefler ce qu'il faut que je faſſe,
Tant la confuſion de mes raifonnemens
Etonne mes reſſentimens.
Lyſander m'a ſervy, j'aurois une ame ingrate,
Si je méconnoiſſois ce que je tiens de luy ;
Il a ſervy l'Etat, & ſi ſon crime éclate,
Il y trouvera de l'appuy.
Je ſens que ma reconnoiſſance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :
Mais enfin il y va de toute ma puiffance ;
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intereſt, la prudence ne l'oſe.
Tu peux juger par là du deſordre où je ſuis,
Je voy qu'il faut le perdre, & plus je m'y diſpoſe,
Plus je doute ſi je le puis.
Sparte eſt un Etat populaire
Qui ne donne à ſes Rois qu'un pouvoir limité,
On peut y tout dire & tout faire
Sous ce grand nom de liberté.
Si je ſuis Souverain en teſte d'une Armée,
Je n'ay que ma voix au Senat,
Il faut y rendre conte, & tant de Renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée,
Pour authorifer l'attentat.
Ce prétexte flateur de la cauſe publique,

Dont il le couvrira si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette Politique
Qui met chacun en droit de régner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage,
Et quand sur Lyfander j'auray fait choir l'orage,
Mille autres comme luy jaloux ou mécontents
Se promettent plus d'heur à mieux choisir leur temps.
Ainsi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expose ma Couronne,
Et si je luy fais grace ou veux diffimuler,
Je doy craindre...

XENOCLES.

Cotys, Seigneur, vous veut parler.

AGESILAS.

Voyons quelle est sa flame, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCENE III.

AGESILAS, COTYS, XENOCLES.

AGESILAS.

Si vous n'êtes, Seigneur, plus mon amy qu'Amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice,
Mais vous m'êtes trop cher pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice.

Non qu'entre un si grand homme & moy
 Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine:
 Mais c'est assez pour voir cét Hymen avec peine,
 Qu'un Sujet déplaise à son Roy.
 D'ailleurs je n'ay pas creu vostre ame fort éprise,
 Sans l'avoir jamais veüe elle vous fut promise,
 Et la foy qui ne tient qu'à la raison d'Etat
 Souvent n'est qu'un devoir qui gesne, tyrannise,
 Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS.

Seigneur, la personne est aimable,
 Je promis de l'aimer avant que de la voir,
 Et sentis à sa veüe un accord agréable
 Entre mon cœur & mon devoir.
 La froideur toutefois que vous montrez au père
 M'en donne un peu pour elle, & me la rend moins chère
 Non que j'ose après vos refus
 Vous assure encor que je ne l'aime plus.
 Comme avec ma parole il nous falloit la vostre,
 Vous dégagez ma foy, mon devoir, mon honneur;
 Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur,
 Il faut l'engager à quelque autre.

AGESILAS.

Choisissez, choisissez, & s'il est quelque objet
 A Sparte, ou dans toute la Grèce,
 Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
 Tenez-vous seur d'un prompt effet.
 En est-il qui vous touche? en est-il qui vous plaise?

COTYS.

Il en est, ouy, Seigneur, il en est dans Ephése,
Et pour faire en ce cœur naistre un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que vostre Cour.
L'éclat & les vertus de l'illustre Mandane...

AGESILAS.

Que dites-vous, Seigneur, & quel est ce desir?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir,
Vous choisissez une Persane!
Pensez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoistre
Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naistre
Vous ne venez à moy que pour suivre ses pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice,
Mes yeux ont rencontré Mandane par hazard,
Et quand ce mesme amour de vos froideurs complice
S'est voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les siens ont attiré toute la déférence
Que j'ay creu devoir rendre à vostre aversion,
Et je l'ay regardée après vostre alliance
 Bien moins Persane de naissance
 Que Grecque par adoption.

AGESILAS.

Ce sont subtilitez que l'amour vous suggère,
Dont nous voyons pour nous les succès incertains.

Ne pourriez-vous, Seigneur, d'une amitié si chère
Mettre le grand dépôt en de plus seures mains?
Pausanias & moy nous avons des parentes,
Et jamais un vray Roy ne fait un digne choïs,
S'il ne s'allie au fang des Rois.

COTYS.

Quand on aime, on se fait des règles différentes.
Spitridate a du nom & de la qualité,
Sans Trosne il a d'un Roy le pouvoir en partage,
Vostre Grèce en reçoit un pareil avantage,
Et le fang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage,
Ravale fort ma Dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hazarde
Après l'exemple d'un grand Roy,
Qui, tout grand Roy qu'il est, l'estime & la regarde
Avec les mesmes yeux que moy?
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède.
Car enfin c'est un Roy dont il me faut l'appuy:
Adieu, Seigneur, je la luy cède,
Mais je ne la cède qu'à luy.

SCENE IV.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'où sçait-il, Xénoclès, d'où sçait-il que je l'aime?
Je ne l'ay dit qu'à toy, m'aurois-tu découvert?

XENOCLES.

Si j'ose vous parler, Seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sçait que de vous-mesme.
L'éclat de ces faveurs, dont vous enveloppez
De vostre faux secret le chatoüilleux mystère,
Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire,
Que vous êtes icy le seul que vous trompez.
De si brillants dehors font un grand jour dans l'ame,
Et quelque illusion qui puisse vous flater,
Plus ils déguisent vostre flame,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGESILAS.

Quoy, la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on luy rend d'honneur, tout passe pour Amour?

XENOCLES.

Il est bien mal-aisé qu'aux yeux de vostre Cour
Il passe pour indifférence,
Et c'est l'en avoüer assez ouvertement,
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre Amant.
Mais qu'importe après tout? Si du plus grand courage
Le vray mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Seroit-il honteux de l'aimer?

AGESILAS.

Non, & mesme avec gloire on s'en laisse charmer:
Mais un Roy que son Trofne à d'autres foins engage

Doit n'aimer qu'autant qu'il luy plaift,
 Et que de sa grandeur y consent l'intereft.
 Voy donc si ma peine est legere.
 Sparte ne permet point aux fils d'une étrangere
 De porter son Scéptre en leur main;
 Cependant à mes yeux Mandane a sçeu trop plaire,
 Je veux cacher ma flame, & je le veux en vain:
 Empescher son Hymen, c'est luy faire injustice,
 L'épouser c'est blesser nos loix,
 Et mesme il n'est pas seur que j'emporte son chois:
 La donner à Cotys c'est me faire un supplice,
 M'opposer à ses vœux c'est le joindre au party
 Que déjà contre moy Lyfander a pû faire,
 Et s'il a le bonheur de ne luy pas déplaire,
 J'en recevray peut estre un honteux démenty.
 Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
 Je me défens d'aimer, & j'aime,
 Et je fens tout mon cœur balancé nuit & jour
 Entre l'orgueil du Diadème
 Et les doux espoirs de l'Amour.
 Et qualité de Roy j'ay pour ma gloire à craindre,
 En qualité d'Amant je voy mon fort à plaindre,
 Mon Trosne avec mes vœux ne souffre aucun accord,
 Et ce que je me doy me reproche sans cesse
 Que je ne suis pas assez fort
 Pour triompher de ma foiblesse.

XENOCLES.

Toutefois il est temps, ou de vous déclarer,
 Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

AGESILAS.

Le plus feur, Xénoclès, n'est pas le plus facile.
Cherche-moy Spitridate, & l'amène en ce lieu,
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Agéfilas me mande, il est temps d'éclater,
Que me permettez-vous, Madame, de luy dire ?
M'en defavoûrez-vous, si j'ose me vanter
 Que c'est pour vous que je souspire ?
Que je croy mes souspirs assez bien écoutez
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je voy quelques bontez
 Qui semblent m'asseurer des vostres ?

ELPINICE.

Que serviroit, Seigneur, de vous y hazarder ?
Suis-je moins que ma sœur fille de Lyfander,
Et la raison d'Etat qui rompt vostre Hyménée
Regarde-t'elle plus la jeune que l'aînée ?
S'il n'eust point à Cotys refusé vostre sœur,
J'eusse osé presumer qu'il eust aimé la mienne,

Et m'aurois dit moy-mesme avec quelque douceur,
Il se l'est réservée & veut bien qu'on m'obtienne :
 Mais il aime Mandane, & ce Prince jaloux
 De ce que peut icy le grand nom de mon père,
 N'a pour luy qu'une haine obstinée & sévère,
 Qui ne luy peut souffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma sœur, cét amour est un gage
 Qui me répond de son suffrage,
 Ses desirs prendront loy de mes propres desirs,
 Et son feu pour les satisfaire
 N'a pas moins besoin de me plaire,
 Que j'en ay de luy voir approuver mes souspirs.
 Madame, on est bien fort quand on parle soy-mesme,
 Et qu'on peut dire au Souverain,
J'aime & je suis aimé, vous aimez comme j'aime,
Achevez mon bonheur, j'ay le vostre en ma main.

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, & dans vostre ame éprise
 Vos vœux se tiennent feurs d'un prompt & plein effet ;
 Mais que fera Cotys à qui je suis promise ?
 Me rendra-t'il ma foy, s'il n'est point satisfait ?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur luy servira de guide
 A tourner ses desirs du costé d'Aglatide.
 D'ailleurs que pourra-t'il, si contre Agéfilas
 Ce grand homme ny moy nous ne le servons pas ?

ELPINICE.

Il a parole de mon père
 Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content,
 Et mon père n'est pas un esprit inconstant
 Qui donne une parole incertaine & légère.
 Je vous le dis encor, Seigneur, pensez-y bien,
 Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flame enhardie...

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die ?
 Je suis Sujette, & fille, & j'ay promis ma foy,
 Je dépens d'un Amant & d'un père, & d'un Roy.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produiroit des miracles.
 Un Amant avoué renverse tous obstacles,
 Tout luy devient possible, il fléchit les parens,
 Triomphe des rivaux, & brave les tyrans.
 Dites donc, m'aimez-vous ?

ELPINICE.

Que ma sœur est heureuse !

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laisse sans Amant,
 Son destin est-il si charmant,
 Que vous en foyez envieuse ?

ELPINICE.

Elle est indifférente & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous?

ELPINICE.

Que n'ay-je un cœur qui foit comme le sien!

SPITRIDATE.

Le vostre est-il moins infensible?

ELPINICE.

S'il ne tenoit qu'à luy que tout vous fust possible,
Le devoir & l'amour...

SPITRIDATE.

Ah, Madame, achevez.

Le devoir & l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE.

Voyez le Roy, voyez Cotys, voyez mon père,
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moy me taire.

SPITRIDATE.

Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux
A combatre un injuste & rigoureux silence.

ELPINICE.

Hélas, il est si bien de leur intelligence,

Qu'il vous dit plus que je ne veux.
 J'en doy rougir. Adieu. Voyez avec Madame
 Le moyen le plus propre à servir vostre flame :
 Des trois dont je dépens elle peut tout sur deux,
 L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame,
 Et son destin luy-mesme ainsi que nostre sort
 Dépend de les mettre d'accord.

SCENE II.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Il est temps de résoudre avec quel artifice
 Vous pourrez en venir à bout,
 Vous, ma sœur, qui tantost me répondiez de tout,
 Si j'avois le cœur d'Elpinice.
 Il est à moy ce cœur, son silence le dit ;
 Son Adieu le fait voir, sa fuite le proteste,
 Et si je n'obtiens pas le reste,
 Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la fiene,
 Je vous sacrifiray tout ce que j'ay promis ;
 Mais vous répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
 Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis ?
 Le Roy qui vous refuse à Lyfander pour gendre,
 Y consentira-t'il si vous m'offrez à luy ?

Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'huy,
Lyfander voudra-t'il se rendre ?
Luy qui ne vous remet vostre première foy,
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroître,
Ne vous fait-il pas cette loy,
Que fans le rendre heureux vous ne le sçauriez estre ?

SPITRIDATE.

Cotys de cét espoir ose en vain se flater,
L'amour d'Agéfilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lyfander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Ouy, s'il peut estre utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un Roy ?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père?

SPITRIDATE.

Inéxorable sœur!

MANDANE.

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moy,
Et ne sçauriez vous faire une pareille loy!

SPITRIDATE.

Hélas! confidérez...

MANDANE.

Confidérez vous-mesme...

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je suis aimé.

MANDANE. —

Que je suis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé,
Le féxe vous apprend à régner sur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flames,
Dites que vostre ardeur à force d'éclater

S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténuë,
 Quand la nostre grossit sous cette retenüë
 Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
 Je vous parle, Seigneur, avec une ame ouverte,
 Et si je vous voyois capable de raison,
 Si quand l'amour domine elle étoit de saison...

SPITRIDATE.

Ah, si quelque lumière enfin vous est offerte,
 Expliquez-vous, de grace, & pour le commun bien
 Vous ny moy ne négligeons rien.

MANDANE.

Nostre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
 Presque impossibles à forcer,
 Et si pour nous le Ciel n'est prodigue en miracles,
 Nous espérons en vain nous en débarasser.
 Tirons-nous une fois de cette servitude
 Qui nous fait un destin si rude,
 Bravons Agéfilas, Cotys, & Lyfander,
 Qu'ils s'accordent sans nous s'ils peuvent s'accorder.
 Diray-je tout? cessons d'aimer & de prétendre,
 Et nous cesserons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah, ma sœur!

MANDANE.

J'en souspire à mon tour,
 Mais ün grand cœur doit estre au dessus de l'amour.

Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
 Deux ou trois souspirs étouffez,
 Un moment de murmure, une heure de contrainte,
 Un orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
 N'avons-nous secoüé le joug de nostre Prince
 Que pour choisir des fers dans une autre Province?
 Ne cherchons-nous icy que d'illustres tyrans,
 Dont les chaines plus glorieuses
 Soumettent nos destins aux obscurs différens
 De leurs haines mystérieuses?
 Ne cherchons-nous icy que les occasions
 De fournir de matière à leurs divisions,
 Et de nous imposer un plus rude esclavage
 Par la nécessité d'obtenir leur suffrage?
 Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
 Taschons de la goûter, Seigneur, en seureté;
 Réduisons nos souhaits à la cause publique,
 N'aimons plus que par Politique,
 Et dans la conjoncture où le Ciel nous a mis,
 Faisons des protecteurs sans faire d'ennemis.
 A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
 A qui nous peut nuire ou servir?
 S'il nous en faut l'appuy, pourquoy nous le ravir?
 Pourquoy nous attirer sa haine & sa colére?

SPITRIDATE.

Ouy, ma sœur, & j'en suis d'accord.
 Agéfilas icy maistre de nostre sort
 Peut nous abandonner à la Perse irritée,
 Et nous laisser rentrer malgré tout nostre effor.

Sous la captivité que nous avons quittée,
 Cotys ny Lyfander ne nous soutiendront pas,
 S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique :
 Aimez, aimez-le donc, du moins par Politique,
 Ce redoutable Agéfilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
 Et qu'en dépit de la pudeur
 D'un amour commandé l'obéissante ardeur
 Fasse éclater ma flamme auparavant la fienne ?
 On dit que je luy plais, qu'il soupire en secret,
 Qu'il retient, qu'il combat ses desirs à regret,
 Et cette vanité qui nous est naturelle
 Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien :
 Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle,
 J'en croy ce qu'on en dit, & n'en fais encor rien.
 S'il m'aime, un tel silence est la marque certaine
 Qu'il craint Sparte & ses dures loix,
 Qu'il voit qu'en m'épousant, s'il peut m'y faire Reine,
 Il ne peut luy donner des Rois,
 Que sa gloire...

SPITRIDATE.

Ma sœur, l'amour vaincra sans doute,
 Ce Héros est à vous quelques loix qu'il redoute,
 Et si par la prière il ne les peut fléchir,
 Ses victoires auront dequoy l'en affranchir.
 Ces loix, ces mesmes loix s'imposeront silence
 A l'aspect de tant de vertus,
 Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,

Après tant d'ennemis à ses pieds abatus.

MANDANE.

C'est vous flater beaucoup en faveur d'Elpinice,
 Que ce Prince après tout ne vous peut accorder
 Sans une éclatante injustice,
 A moins que vous ayez l'aveu de Lyfander.
 D'ailleurs en exiger un Hymen qui le gène,
 Et luy faire des loix au milieu de sa Cour,
 N'est-ce point hautement luy demander sa haine,
 Quand vous luy promettez l'objet de son amour?

SPITRIDATE.

Si vous sçaviez, ma sœur, aimer autant que j'aime...

MANDANE.

Si vous sçaviez, mon frère, aimer comme je fais,
 Vous sçauriez ce que c'est que s'immoler foy-mesme,
 Et faire violence à de si doux souhaits.
 Je vous en parle en vain, allez, frère barbare,
 Voir à quoy Lyfander se résoudra pour vous,
 Et si d'Agéfilas la flame se déclare,
 J'en mourray, mais je m'y résous.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE,
 AGLATIDE.

AGLATIDE.

Vous me quittez, Seigneur, mais vous croyez-vous quitte

Et que ce soit assez que de me rendre à moy?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foy?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende,
Et si je vous la rens, sçavez-vous à quel prix?

SPITRIDATE.

Je ne croy pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autre que vos mépris.

AGLATIDE.

Moy, des mépris pour vous!

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis & si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé,
Mon devoir m'en étoit un garand trop fidelle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laissoit beaucoup au hazard,

Vostre ordre cependant vers une autre me chasse,
Et vous avez quitté la place à vostre sœur.

AGLATIDE.

Si je vous ay donné dequoy remplir la place,
Ne me devez-vous point dequoy remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

J'en suis au defespoir, mais je n'ay point de frère
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,
Vous avez une sœur qui vous peut acquiter.
Elle a trop d'un Amant, & si sa flame heureuse
Me renvoyoit celuy dont elle ne veut plus,
Je ne suis point d'humeur fascheuse,
Et m'accommoderois bien-toft de ses refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure,
Envoyez-luy Cotys, ou mesme Agéfilas,
Ma sœur, & prenez soin d'apaïser ce murmure
Qui cherche à m'imputer des sentimens ingrats.
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,
Et vay chez Lyfander voir quel sera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garand de rien.

SCENE IV.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, & de deux Rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas !

AGLATIDE.

Je n'entens pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique,
Et lors qu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis müette à la réplique.

MANDANE.

Pourquoy mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avois comme vous de deux Rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, & de bonne foy
Acquitez par ce chois Spitridate envers moy.
Ils font tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moy mesme.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour de quoy qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort?

AGLATIDE.

Ainsi je doy perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux?

MANDANE.

Donnez-moy vostre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en seroit un peu trop, leur mérite est si rare,
Qu'il en faut estre plus avare.

MANDANE.

Il est grand, mais bien moins que la félicité
De vostre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame insensible,
Je l'ay tendre, & qui souffre aisément de beaux feux;

Mais je sçais ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laissez-donc faire au Ciel, au temps, à la Fortune,
Ne voulez que ce qu'ils voudront,
Et sans prendre d'attache ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourroit coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainfi deux Rois en devinssent le prix ;
Et j'aime mieux borner mes bonnes Destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moy donc, Madame, un cœur comme le vostre,
Et je vous les redonne une seconde fois ;
Ou si c'est trop de l'un & l'autre,
Laissez-m'en le rebut & prenez-en le chois.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonnez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eust pour eux quelque appas,
Peut estre que mon chois satisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE.

Qui peut vous affeurer de cette obéissance ?
Les Rois, mesme en amour, sçavent mal obéïr,

Et les plus enflamez s'efforcent de haïr,
Si-toft qu'on prend fur eux un peu trop de puiffance.

AGLATIDE.

Je voy bien ce que c'est, vous voulez tout garder,
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes,
Et quoy qu'au plus heureux le cœur vueille accorder,
L'œil régne avec plaisir fur deux fi grandes testes.
Mais craignez que je n'ufe auffi de tous mes droits,
Peut estre en ay-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces Rois,
Bien qu'à l'envy pour vous l'un & l'autre fouspire;
Et fi j'en laiffe faire à mon esprit jaloux,
Quoy que la jalousie affez peu m'inquiète,
Je ne fçais s'ils pourront l'un ny l'autre pour vous
Tout ce que vostre cœur fouhaite.

à Cotys.

Seigneur, vous le fçavez, ma fœur a vostre foy,
Et ne vous la rend que pour moy,
Ufez-en comme bon vous femble;
Mais fçachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un Roy qui vous refsemble.

SCENE V.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'étrange contretemps que prend fa belle humeur!
Et la froide galanterie

D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie !
Son cœur l'en defavouë, & murmurant tout bas...

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agéfilas
Ne me portoit dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer ?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouser ?

MANDANE.

Vous-mesme, dites-moy, puis-je m'en excuser,
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lors qu'un frère me donne, & qu'un Amant me cède ?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité
Qu'icy de Général vouloit l'autorité.

MANDANE.

Souffrez-moy donc, Seigneur, la mesme déférence
Qu'icy de nos destins demande l'assurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
 Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,
 Qu'on sçait de ses refus la plus secrète cause,
 Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
 Que presser un rival de paroître en plein jour,
 Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE.

Que fert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
 Qui n'a qu'à nous protéger mal
 Pour nous livrer à nostre perte?
 Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
 Quand il voit une porte ouverte
 A régner avec gloire aux dépens d'un soupir?

COTYS.

Ah le change vous plaist.

MANDANE.

Non, Seigneur, je vous aime,
 Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-mesme.
 D'un rival si puissant si nous perdons l'appuy,
 Pourrons-nous du Persan nous défendre sans luy?
 L'espoir d'un renouement de la vieille alliance
 Flate en vain vostre amour, & vos nouveaux desseins;
 Si vous ne remettez sa proye entre ses mains,
 Osez-vous y prendre aucune confiance?
 Quant à mon frère & moy, si les Dieux irritez
 Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,

Comme il nous traitera d'esclaves révoltez,
 Le supplice l'attend, & moy, l'ignominie.
 C'est ce que je sçauray prévenir par ma mort,
 Mais jusque-là, Seigneur, permettez-moy de vivre,
 Et que par un illustre & rigoureux effort
 Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
 Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux
 Fasse la feureté de mon frère & de vous.

COTYS.

Cette feureté malheureuse
 A qui vous immolez vostre amour & le mien,
 Peut-elle estre si précieuse
 Qu'il faille l'acheter de mon unique bien,
 Et faut-il que l'amour garde tant de mesure
 Avec des interests qui luy font tant d'injure?
 Laissez, laissez périr ce déplorable Roy,
 A qui ces interests desrobent vostre foy.
 Que sert que vous l'aimiez, & que fait vostre flame
 Qu'augmenter son ardeur pour croistre ses malheurs,
 Si malgré le don de vostre ame
 Vostre raison vous livre ailleurs?
 Armez-vous de dédains, rendez, s'il est possible,
 Vostre perte pour luy moins grande ou moins sensible,
 Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris
 Eteignez-en la flame à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre! ah, se peut-il que vous m'ayez aimée?

COTYS.

Jamais si digne flame en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des sermens superflus,
Vouloir ne plus aimer c'est déjà n'aimer plus,
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS.

L'amour au desespoir peut-il encor charmer?

MANDANE.

L'amour au desespoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de souffrir, & souffre avec constance,
Voyant l'objet aimé partager la souffrance.
Il regarde ses maux comme un doux souvenir
De l'union des cœurs qui ne sçauroit finir,
Et comme n'aimer plus quand l'espoir abandonne
C'est aimer ses plaisirs & non pas la personne,
Il fuit cette bassesse, & s'affermit si bien,
Que toute sa douleur ne se reproche rien.

COTYS.

Quel indigne tourment! quel injuste supplice
Succède au doux espoir qui m'osoit tout offrir!

MANDANE.

Et moy, Seigneur, & moy, n'ay-je rien à souffrir?

Ou m'y condamne-t'on avec plus de justice ?
Si vous perdez l'objet de vostre passion,
Epoufez-vous celui de vostre averfion ?
Attache-t'on vos jours à d'auffi rudes chaisnes,
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?
Cependant mon amour aura tout fon éclat,
En dépit du fupplice où je fuis condamnée,
Et fi noftre Tyran par maxime d'Etat
 Ne s'interdit mon Hyménée,
Je veux qu'il ait la joye en recevant ma main
D'entendre que du cœur vous êtes Souverain,
Et que les déplairirs dont ma flame eft fuivie
 Ne cesseront qu'avec ma vie.
Allez, Seigneur, défendre aux voftrés de durer,
 Ennuyez-vous de foufpirer,
Craignez de trop souffrir, & trouvez en vous-mefme
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime ;
Je souffriray pour vous, & ce nouveau malheur,
 De tous mes maux le plus funeste,
D'un trait afsez perçant armera ma douleur
Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

COTYS.

Que dites-vous, Madame, & par quel fentiment...

CLEON.

Spitridate, Seigneur, & Lyfander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, Seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, souffrez, ou voyez si les Dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

—

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, XENOCLES.

XENOCLES.

Je remets en vos mains & l'une & l'autre lettre,
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre.
Vous y verrez, Seigneur, quels sont les attentats...

Il luy donne deux lettres dont il lit l'inscription.

AGESILAS.

AU SENATEUR CRATES, A L'EPHORE ARSIDAS.

Spitridate & Cotys sont de l'intelligence?

XENOCLES.

Non, il s'est caché d'eux en cette conférence,
Il a plaint leur malheur, & de tout son pouvoir,

Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoye,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joye.

AGESILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir,
Et rejettant sur moy ce qu'ils ont à souffrir...

XENOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre icy.

AGESILAS.

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGESILAS, SPITRIDATE,
XENOCLES.

AGESILAS.

Aglatide, Seigneur, a-t'elle encor vos vœux ?

SPITRIDATE.

Non, Seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle.
Et sa sœur a fait naître une flame nouvelle
En la place des premiers feux.

AGESILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

Elle-mesme.

AGESILAS.

Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lyfander?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre?
A peine attaque-t'il qu'on brulle de se rendre,
Le plus ferme courage est ravy de céder,
Et j'ay trouvé ma foy plus facile à reprendre,
Que mon cœur à redemander.

AGESILAS.

Si vous confidériez...

SPITRIDATE.

Seigneur, que confidère
Un cœur d'un vray mérite heureusement charmé?
L'amour n'est plus amour si-toft qu'il délibère,
Et vous le sçauriez trop si vous aviez aimé.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, & j'aime dans Ephése,
L'un & l'autre objet est charmant :

Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me plaiſſe
Ma raifon m'en a fçeu défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne fuivroit mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, Seigneur, ne vous refusez rien,
 Ou souffrez que je vous contemple
 Comme un cœur au deſſus du mien,
Des climats differens la nature eſt diverſe,
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perſe,
Permettez qu'un Perſan n'oſe vous imiter,
Que ſur voſtre partage il craigne d'attenter,
 Qu'il ſe contente à moins de gloire,
Et trouve en ſa foibleſſe un deſtin aſſez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire
Que vous ſeul avez droit de remporter ſur vous.

AGESILAS.

Mais de mon ennemy rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De voſtre ennemy?

AGESILAS.

Non, Lyſander ne l'eſt pas,
Mais, ſ'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en eſt aſſez, je doy me faire violence,

Et renonce à plus croire ou mes yeux ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'Hymen de ma sœur?
Cotys l'aime.

AGESILAS.

Il est Roy, je ne suis pas son maître,
Et Mandane ny vous n'êtes pas mes Sujets.
L'aime-t'elle?

SPITRIDATE.

Il se peut, luy feray-je connoître
Que vous auriez d'autres projets?

AGESILAS.

C'est me connoître mal, je ne contrains personne.

SPITRIDATE.

Peut estre qu'elle n'aime encor que sa Couronne,
Et je ne sçais pas bien où panheroit son chois,
Si le Ciel luy donnoit à choisir de deux Rois.
Vous l'avez jusqu'icy de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis...

AGESILAS.

L'ingrate!

SPITRIDATE.

Je répons de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys
Que pour le maintenir dans vostre dépendance.
Pourroit-elle, Seigneur, davantage pour vous?

AGESILAS.

Non, mais qui la pressoit de choisir un époux ?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un Roy, Seigneur, est bien pressante,
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour :

Elle échape à la moindre attente

Dont on veut éprouver l'amour.

A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard,
Et l'azile est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut fans crime en rien mettre au hazard.

AGESILAS.

Elle eust peu hazardé peut estre pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyoit-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?

AGESILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.

Si je l'ay jusqu'icy de tant d'honneurs comblée,

De tant de faveurs accablée,

Ces faveurs, ces honneurs, ne luy disoient-ils rien ?

Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle,

Mais l'ingrate, mais la cruelle...

Seigneur, à vostre tour vous m'entendez trop bien.

Qu'elle aille chez Cotys partager sa Couronne,

Je n'y mets point d'obstacle, & n'en veux rien sçavoir,
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez...

SPITRIDATE.

Soyez feur de mon zèle,
Ma parole à Cotys est encor à donner ;
Mais si cét Hyménée a dequoy vous gesner,
Mandane que deviendra-t'elle ?

AGESILAS.

Allez, encor un coup, allez en d'autres lieux
Epargner par pitié cette gesne à mes yeux,
Sauvez-moy du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-mefme.

SCENE III.

AGESILAS, SPITRIDATE,
MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

O veuë! ô sur mon cœur regards trop absolus,
Que vous allez troubler nos vœux irréfolus!
Ne partez pas, Madame. O Ciel, j'en vay trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, Seigneur, dequoy vous me parlez.
Moy partir!

AGESILAS.

Ouy, partez, encor que j'en souspire.
Que ce mot ne peut-il suffire!

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoy vous m'exilez.

AGESILAS.

J'aime trop à vous voir, & jc vous ay trop veuë,
C'est, Madame, ce qui me tuë.
Partez, partez de grace.

MANDANE.

Où me bannissez-vous?

AGESILAS.

Nommez-vous un éxil le Trofne d'un époux!

MANDANE.

Quel Trofne & quel époux?

AGESILAS.

Cotys...

MANDANE.

Je croy qu'il m'aime :
Mais si je vous regarde icy comme mon Roy,
Et comme un protecteur que j'ay choisi moy-mesme,
Puis-je fans vostre aveu l'asseurer de ma foy ?
Après tant de bontez & de marques d'estime,
A vous moins déferer je croirois faire un crime,
Et mon ame...

AGESILAS.

Ah, c'est trop déferer & trop peu.
Quoy, pour cét Hyménée exiger mon aveu !

MANDANE.

Jusque-là mon bonheur n'aura qu'incertitude,
Et bien qu'une Couronne ébloüisse aisément...

SPITRIDATE.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le Roy s'est plaint à moy de vostre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à luy des inégalitez
Qu'il me force de voir luy-mesme en ses bontez.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, Seigneur, & sur l'heure accordé,
Et pour mes interets ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matière.

AGESILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause...

SPITRIDATE.

N'est-ce pas assez dire, & faut-il autre chose ?
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeants veulent qu'on les entende,
Ils sont de ses faveurs le comble & la plus grande,
Tout Roy qu'est votre Amant, perdez-le sans ennuy,
Lors qu'on vous en destine un plus puissant que luy.
M'en défavourez-vous, Seigneur ?

AGESILAS.

Non, Spitridate,
C'est inutilement que ma raison me flatte,
Comme vous j'ay mon foible, & j'avouë à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je voy par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusois Elpinice,
Je cesse de vous faire une si dure loy.
Allez, elle est à vous, si Mandane est à moy.
Ce que pour Lyfander je semble avoir de haine
Fera place aux douceurs de cette double chaisne,
Dont vous ferez le nœud commun ;
Et cét heureux Hymen accompagné du vostre,
Nous rendant entre nous garand de l'un vers l'autre
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéissance
S'exprime assez par le silence :
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lyfander
La grace qu'à ma flame il vous plaist d'accorder.

SCENE IV.

AGESILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame, ou ne fera-ce en effet qu'obéir ?

MANDANE.

Seigneur, je croirois vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame assez Royale,
Si je vous cachois rien des justes sentimens
Que m'inspire le Ciel pour deux Rois mes Amants.
J'ay veu que vous m'aimiez, & sans autre interprète
J'en ay crû vos faveurs qui m'ont si peu coûté,
J'en ay crû vos bontez, & l'affidüité
Qu'apporte à me chercher vostre ardeur inquiète.
Ma gloire y vouloit consentir,
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vostre :
Vos feux la hazardoient, & pour les amortir
J'ay réduit mes desirs à pancher vers un autre.
Pour m'époufer, vous le pouvez,
Je ne scaurois former de vœux plus élevez,

Mais avant que juger ma conquête assez haute,
 De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
 Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
 Votre Sparte si haut porte sa Royauté
 Que tout sang étranger la fouille & la profane;
 Jalouse de ce Trône où vous êtes monté,
 Y faire seoir une Persane,
 C'est pour elle une étrange & dure nouveauté,
 Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
 Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
 Vos Ephores peut estre oseront encor plus,
 Et si votre Sénat avec eux se soulève,
 Si de me voir leur Reine indignez & confus
 Ils m'arrachent d'un Trône où votre choix m'élève,
 Pensez bien à la fuite avant que d'achever,
 Et si ce sont périls que vous deviez braver.
 Vous les voyez si bien, que j'ay mauvaise grace
 De vous en faire souvenir,
 Mais mon zèle a voulu cette indiscrete audace,
 Et moy, je n'ay pas crû devoir la retenir.
 Que la fuite après tout vous flate ou vous traverse,
 Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'Univers,
 S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse
 Donne à son tour des loix & l'arrête en ses fers.
 Comme votre interest m'est plus considerable,
 Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs:
 Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs
 Pour estre pour vous moins aimable.
 Voilà ce que devoit un cœur reconnoissant.
 Quant au reste, parlez en maître,
 Vous êtes icy tout puissant.

AGESILAS.

Quand peut-on estre ingrat, si c'est là reconnoître,
Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent ?

MANDANE.

Seigneur, il est donné, la main n'est pas donnée,
Et l'inclination ne fait pas l'Hyménée.
Au défaut de ce cœur je vous offre une foy
Sincère, inviolable, & digne enfin de moy.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes ;
Contre l'amour d'un Roy c'est assez raisonner :
J'aime, & vay toutefois attendre sans alarmes
Ce qu'il luy plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice assez noble, assez ample,
S'il en veut un en ce grand jour ;
Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.
Qu'il écoute sa gloire ou suive son desir,
Qu'il se fasse grace ou justice,
Je me tiens preste à tout, & luy laisse à choisir
De l'exemple ou du sacrifice.

SCENE V.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

Qu'une Perfane m'ose offrir un si grand chois !
Parmy nous qui traitons la Perse de Barbare,

Et méprifons jusqu'à fes Rois,
 Est-il plus haut mérite? est-il vertu plus rare?
 Cependant mon destin à ce point est amer,
 Que plus elle mérite, & moins je doy l'aimer,
 Et que plus fes vertus font dignes de l'hommage
 Que rend toute mon ame à cét illustre objet,
 Plus je la doy fermer à tout autre projet,
 Qu'à celui d'égalier fa grandeur de courage.

XENOCLES.

Du moins, vous rendre heureux ce n'est plus hazarder.
 Puisqu'un si digne amour fait grace à Lyfander,
 Il n'a plus lieu de se contraindre :
 Vous devenez par là maiftre de tout l'Etat,
 Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
 Ny d'Ephores, ny de Sénat.

AGESILAS.

Je n'en fuis pas encor d'accord avec moy-mefme.
 J'aime, mais après tout je hais autant que j'aime,
 Et ces deux paffions qui régnet tour à tour
 Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
 Qu'à peine immole-t'il la vengeance à l'amour,
 Qu'il voudroit immoler l'amour à la vengeance.
 Entre ce digne objet & ce digne ennemy
 Mon ame incertaine & flotante,
 Quoy que l'un me promette, & quoy que l'autre attende,
 Ne se peut, ny dompter, ny croire qu'à demi ;
 Et plus des deux coftez je la fens balancée,
 Plus je voy clairement que si je veux régner,

Moy qui de Lyfander voy toute la pensée,
Il le faut tout à fait, ou perdre, ou regagner,
Qu'il est temps de choisir.

XENOCLES.

Qu'il seroit magnanime,
De vaincre & la vengeance & l'amour à la fois!

AGESILAS.

Il faudroit, Xénoclès, une ame plus sublime.

XENOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux Rois.

AGESILAS.

Ah, si je pouvois tout dans l'ardeur qui me presse
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut estre aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

Seigneur, il vous a plû disposer d'Elpinice,
Nous devons elle & moy beaucoup à vos bontez,
Et je seray ravy qu'elle vous obéisse,

Pourveu que de Cotys les vœux soient acceptez.
 J'en ay donné parole, il y va de ma gloire,
 Spitridate fans luy ne sçauroit estre heureux,
 Et donner mon aveu, s'ils ne le font tous deux,
 C'est faire à mon honneur une tache trop noire.

Vous pouvez nous parler en Roy,
 Ma fille vous doit plus qu'à moy,
 Commandez, elle est preste, & je sçauray me taire:
 N'exigez rien de plus d'un père.
 Il a tenu toujourns vos ordres à bonheur,
 Mais rendez-luy cette justice,
 De souffrir qu'il emporte au tombeau cét honneur,
 Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGESILAS.

Ouy, vous l'y porterez, & du moins de ma part
 Ce précieux honneur ne court aucun hazard.
 On a vostre parole, & j'ay donné la mienne,
 Et pour faire aujourd'huy que l'une & l'autre tienne,
 Il faut vaincre un amour qui m'étoit aussi doux
 Que vostre gloire l'est pour vous,
 Un amour dont l'espoir ne voyoit plus d'obstacle:
 Mais enfin il est beau de triompher de soy,
 Et de s'accorder ce miracle,
 Quand on peut hautement donner à tous la loy,
 Et que le juste soin de combler nostre gloire
 Demande nostre cœur pour dernière victoire.
 Un Roy né pour l'éclat des grandes actions
 Dompte jusqu'à ses passions,
 Et ne se croit point Roy, s'il ne fait sur luy-même

Le plus illustre effay de son pouvoir suprême.

à Xénoclès.

Allez dire à Cotys que Mandane est à luy.
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennuy,
Je veux la luy céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.

Il parle à l'oreille de Xénoclès qui s'en va.

SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGESILAS.

Et bien, vos mécontentemens
Me feront-ils encor à craindre?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre?

LYSANDER.

Je vous ay dit, Seigneur, que j'étois tout à vous,
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence
Je trouve des bontez qui passent l'espérance,
Où je n'avois crû voir que des soupçons jaloux.

AGESILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue?

 LYSANDER.

Seigneur...

AGESILAS.

Nous sommes seuls, j'ay chassé Xénoclès,
 Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
 A l'Ephore Arfidas, au Sénateur Cratès?
 Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire,
 Tout est encor fermé, voyez.

LYSANDER.

Je suis coupable,
 Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien,
 Et que par un effort de prudence admirable
 Vous avez sçeu prévoir dequoy seroit capable
 Après tant de mépris un cœur comme le mien.
 Ce dessein toutefois ne passera pour crime
 Que parce qu'il est sans effet,
 Et ce qu'on va nommer forfait
 N'a rien qu'un plein succès n'eust rendu légitime.
 Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
 Et qui le manque, est à punir.

AGESILAS.

Non, non, j'aurois plus fait peut estre en vostre place.
 Il est naturel aux grands cœurs
 De sentir vivement de pareilles rigueurs,
 Et vous m'offenceriez de douter de ma grace.
 Comme Roy je la donne, & comme amy discret
 Je vous assure du secret.

Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire,
Vous m'avez trop servy pour m'en trouver ingrat,
Et d'un trop grand soutien je priverois l'Etat
Pour des ressentimens où j'ay sçeu vous réduire.
Ma puissance établie & mes droits conservez
Ne me laissent point d'yeux pour voir vostre entreprise:
Dites-moy seulement avec mesme franchise,
Vous doy-je encor bien plus que vous ne me devez?

LYSANDER.

Avez-vous pû, Seigneur, me devoir quelque chose?
Qui fert le mieux son Roy ne fait que son devoir:
En vous de tout l'Etat, j'ay défendu la cause,
Quand je l'ay fait tomber deffous vostre pouvoir.
Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse,
Et comme à le moins suivre on s'en acquite mal,
Le mien vous sert moins qu'il ne sert la Grèce,
Quand j'en sçeus ménager les cœurs avec adresse,
Pour vous en faire Général.
Je vous doy cependant & la vie & ma gloire,
Et lors qu'un dessein malheureux
Peut me coûter le jour & fouiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux...

AGESILAS.

Reprochez-moy plutôt toutes mes injustices,
Que de plus ravalier de si rares services,
Elles ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ay pû m'acquiter & ne vous doy plus rien.
A present que la gratitude

Ne peut passer pour dette en qui s'est acquité,
 Vos services payez d'un traitement si rude
 Vont recevoir de moy ce qu'ils ont mérité.
 S'ils ont sçeu conserver un Trosne en ma famille,
 J'y veux par mon Hymen faire feoir vostre fille,
 C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontez que je n'osois attendre
 Que puis-je...

AGESILAS.

Jugez-en comme il en faut juger,
 Et sur tout commencez d'apprendre,
 Que les Rois sont jaloux du souverain pouvoir,
 Qu'ils aiment qu'on leur doive & ne peuvent devoir,
 Que rien à leurs Sujets n'acquiert l'indépendance,
 Qu'ils réglent à leur chois l'employ des plus grands cœurs,
 Qu'ils ont pour qui les fert des graces, des faveurs,
 Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
 Prenons dorenavant vous & moy pour objet
 Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre,
 N'oubliez pas ceux d'un Sujet,
 Et j'auray soin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGESILAS, LYSANDER, AGLATIDE,
conduite par XENOCLES.

AGLATIDE.

Sur un ordre, Seigneur, reçu de vostre part,
Je viens étonnée & surprise,
De voir que tout d'un coup un Roy m'en favorise,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGESILAS.

Sortez d'étonnement. Les temps changent, Madame,
Et l'on n'a pas toujours mesmes yeux ny mesme ame.
Pourriez-vous de ma main accepter un époux ?

AGLATIDE.

Si mon père y consent mon devoir me l'ordonne,
Ce me fera trop d'heur de le tenir de vous :
Mais avant que sçavoir quelle en est la personne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté
Que me souffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisoit, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en vostre cœur mes yeux s'étoient fait un empire ?
Non que j'y pense encor, j'apprens de vous, Seigneur,
Qu'on change avec le temps, d'ame, d'yeux, & de cœur.

AGESILAS.

Rappelez ces beaux jours pour me parler fans feindre,
Mais si vous le pouvez, Madame, épargnez-moy.

AGLATIDE.

Ce feroit fans raison que j'oserois m'en plaindre,
L'amour doit estre libre, & vous êtes mon Roy.
Mais puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, Seigneur, cét espoir à descendre,
Et ne me faites point de loix
Qui prophanent l'honneur de vostre premier chois.
J'y trouvois pour moy tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flateuse mémoire,
Que je regarderois comme un indigne époux
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous.
Si cét orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que vostre trop d'estime.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir :
Après cela parlez, c'est à moy d'obéir.

AGESILAS.

Je parleray, Madame, avec mesme franchise.
J'aime à voir cét orgueil que mon chois autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un Roy,
J'aime cette hauteur en un jeune courage,
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moy,
Si vostre heureux destin dépend de mon suffrage.

SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS,
SPITRIDATE, MANDANE,
ELPINICE, AGLATIDE,
XENOCLES.

COTYS.

Seigneur, à vos bontez nous venons consacrer
Et Mandane & moy nostre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, Seigneur, nous font rentrer
Pour vous faire voir mesme envie.

AGESILAS.

Je vous ay fait justice à tous,
Et je croy que ce jour vous doit estre assez doux
Qui de tous vos souhaits à vostre gré décide;
Mais pour le rendre encor plus doux & plus charmant,
Sçachez que Sparte voit sa Reine en Aglatide,
A qui le Ciel en moy rend son premier Amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, Seigneur, des surprises nouvelles.

AGESILAS.

Rendons nos cœurs, Madame, à des flammes si belles,
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple Hymen couronnera l'amour

Fin du cinquième & dernier Acte.



NOTES.





NOTES.

PREFACE DE SERTORIUS.

P. 5. — Corneille n'a composé aucun *Examen* pour les pièces contenues dans la IV^e partie de son Théâtre ; il s'est contenté de mettre en tête de ce volume des préfaces provisoires pour *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, et de faire précéder *Tite & Berenice* de deux extraits latins, et les deux dernières pièces (*Pulcherie* et *Surena*) d'un *Avis au Lecteur*.

P. 6. — *Antistie*. — Nom donné par Plutarque et Appien à la première femme de Pompée.

— *Un Espagnol Evêque de Gironne*. — Juan de Margarit, ou Marguerit (1415-1484), qui devint cardinal en 1483, a composé l'ouvrage suivant : *Joannis Episcopi Gerundensis Paralipomenon libri decem*, dont la première édition est de Grenade, 1545, et qui a été réimprimé T. I, p. 9, de *Hispaniæ illustratæ... Scriptores varii...* *Francofurti*, 1603, in-fol.

P. 7. — Que Rome envoya pour les combattre (1682).

— *Sa mort arriva soixante & huit ans avant celle que je traite.* — Viriathe mourut en l'an 140 avant J.-C., et Sertorius fut assassiné en l'an 73.

— *Il fut défait par le Consul Q. Servilius.* — Servilius Cœpion (Quintus), consul l'an de Rome 613.

— *Dans ce Vers unique qui en parle.* — Dans l'édition originale de 1662, Corneille avait mis :

Et du Consul Brutus l'Astre prédominant.

Cette faute se trouve dans les éditions de 1662, 1666, 1682 et 1692. Voir p. 31.

— *Sylla... étoit mort six ans avant Sertorius.* — L'an 78 avant J.-C.

P. 8. — *La Nouvelle de la démission de sa Dictature.* — Voir p. 91.

P. 11. — *Cette conférence, que quelques-uns des premiers dans la Cour... ont estimé...* — Ce participe passé est sans accord dans les anciennes éditions.

— *Vous n'en ferez pas desavoué par Aristote.* — Corneille fait probablement allusion ici à la fin du chapitre xxiv de la *Poétique*.

SERTORIUS.

P. 12. — Représentée le 25 février 1662, cette tragédie parut la même année, en vertu d'un privilège en

date du 16 mai, et fut achevée d'imprimer le 8 juillet, sous le titre suivant : « SERTORIUS, TRAGÉDIE. Imprimé à ROVEN, Et se vend à PARIS, Chez AVGVSTIN COVRBÉ... Et GVILLAVME DE LVYNE... M.DC.LXII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » In-12 de 6 ff., 82 pp. et 1 f. blanc. D'après la *Bibliographie Cornélienne*, il en existerait une autre édition portant la même date et le même achevé d'imprimer, composée de 6 ff. et 95 pp.

P. 12. — *Sertorius*. — Quintus Sertorius, chevalier romain (121-73).

— *Perpenna*. — Marcus-Vento Perpenna, général romain, mort en 71 avant J.-C.

— *Aufide*. — Personnage historique, dont il est question dans la *Vie de Sertorius*, par Plutarque.

— *Aristie*. — Le véritable nom de la première femme de Pompée était *Antistie*. Voir la note de la p. 6.

— *Nertobrige... d'present Catalayud*. — Corneille a fait ici une singulière confusion en identifiant ces deux localités, car Nertobrige, à présent Ricla, est une ville distincte de Calatayud, ville forte d'Espagne, dans la province de Saragosse, près des ruines de l'antique *Bilbilis*; elle en est éloignée de 31 kil. N.-E.

P. 19 :

. *Aristie icy réfugiée,*
Que forcé par ce maistre il a répudiée.

Voir la note de la p. 6, et Plutarque, *Vie de Pompée*, VIII.

P. 22. — *Osca*. — Ancien nom de la ville de Huesca, capitale de la province d'Aragon.

P. 27 :

Pour faire de Pompée un gendre de ta femme.

Voir la Préface, p. 6.

— Et nous t'accablerons *sur* nos communes haines.
(1682.)

P. 31. — *Turdétans*. — Les Turdétains étaient un peuple de la Bétique et occupaient une partie du territoire de l'Andalousie.

— *Celtibères*. — Peuple de l'ancienne Espagne, qui occupait le cours supérieur du Douro, du Tage et de la Guadiana.

— *Mandonius... Indibilis*. — Princes des Ilergètes, en Espagne, alliés, puis ennemis de Cn. Scipion et de P.-Corn. Scipion.

— *Viriatus*. — Voir la Préface, p. 7.

— *Et du Consul Brutus...* — Voir *ibidem*, et la note relative à ce vers, p. 428.

P. 36 :

Il descend de nos Rois, & de ceux d'Etrurie.

Plutarque dit (*Vie de Sertorius*, xvii) que Perpenna était enflé de sa naissance et de ses richesses, mais il ne fait aucune allusion à cette descendance royale.

P. 37 :

Rome n'attache point *la* grade à la noblesse.
(1666, 1668 et 1682.)

— *Vostre grand Marius naquit dans la bassesse,
Et c'est pourtant le seul que le peuple Romain
Ait jusques à sept fois choisi pour Souverain.*

Marius obtint, en effet, sept fois le consulat.

P. 50 :

Si vous vouliez avoir l'ame toute Romaine.

Ce vers manque dans l'édition de 1682.

— *Un Triomphe avant l'âge où le souffrent nos loix.*

D'après Plutarque (*Vie de Sertorius*, xx), Pompée obtint les honneurs du consulat « avant qu'il eût de la barbe ».

P. 60. — Il me rend *toute* à vous... (1662-1668.)

— Non puisqu'il vous en faut *confier* le secret.
Dans toutes les autres éditions.

P. 61 :

Elle paroît ma femme, & n'en a que le nom.

Voir Plutarque, *Vie de Sylla*, XLII.

— Il m'en faut un illustre, & dont la renommée...

— Dans les éditions précédentes.

P. 71. — ... *Tant de Rois d'où son sang est venu.*

Voir la note de la page 36.

P. 82. — *Cinna, Carbon, le jeune Marius.* — *Cinna* (L.-Cornelius), patricien, partisan de Marius, consul l'an 87 avant J.-C. — *Carbon* (Cneius Papirius), partisan de Marius, qui fut trois fois consul. — *Marius le jeune*, neveu et fils adoptif du grand général romain, fut consul avec *Carbon*.

P. 83. — *Vacéens.* — Peuples d'Espagne, au S. des Cantabres, occupant une partie de la province de Léon.

— *Ilergetes.* — Anciens peuples de l'Espagne tarraconaise.

P. 98. — ... *Malgré mon couroux.* — Dans les autres éditions.

— Tout mon deffein n'étoit qu'une *attente* frivole. (1662 et 1668.)

PREFACE DE SOPHONISBE.

P. 112. — *Depuis trente ans que Monsieur Mairet a fait admirer sa Sophonisbe.* — Elle fut représentée en 1629. *La Sophonisbe, Tragedie de Mairet. Dediée à Monseigneur le garde des Seaux* (sic). *A Paris, P. Rocolet, M.DC.XXXV.* In-4°. — Mairet (Jean), poète dramatique (1604-1686).

P. 113. — *Nous la voyons encor chez Æschyle, chez Sophocle, & chez Euripide...* — Dans *Les Choéphores* d'Æschyle, *l'Électre* de Sophocle, et *l'Électre* d'Euripide. — Les éditions de 1668 et de 1682 portent, par erreur, *Euripidie*.

— ... *Que aucun des trois n'a voulu changer.* (1668 et 1682 seulement)

P. 113.— *Feu Monsieur Tristan a renouvelé Mariane & Panthée sur les pas du défunt sieur Hardy.* — *La Mariane, Tragedie. A Paris, A. Courbé, M.DC.XXXVII.* In-4° avec frontispice gravé. La dédicace au Duc d'Orléans est signée: *Tristan l'Hermitte.* Elle fut représentée en 1636. — *Panthée, Tragedie. De Monsieur de Tristan. A Paris, A. Courbé, M.DC.XXXIX.* In-4° avec frontispice gravé. Représentée en 1637. — *Tristan l'ermite* (François), poète français (1601-1655). — *Mariamme* (sic), *Tragedie. Par Alexandre Hardy...* jouée en 1610, et *Panthée*, du même auteur, représentée en 1604, sont réimprimées dans *Le Theatre d'Alexandre Hardy Parisien...* *A Paris, I. Quesnel, M.DC.XXXII.* In-8°. — Hardy (Alexandre), poète dramatique (1560-1632).

— *Didon Tragedie par Monsieur de Scudery. A Paris, A. Courbé, M.DC.XXXVII.* In-4° avec frontispice gravé. Représentée vers 1636. — Scudéri (Georges de), poète et romancier (1601-1667).

— *La vraye Didon, ou la Didon chaste. Tragedie. A Paris, T. Quinet, M.DC.XLIII.* In-4°. La dédicace à la Comtesse de Harcourt est signée: *Boisrober* (sic) *abbé de Chastillon.* Jouée en 1642. — Boisrobert (François Le Métel, sieur de), poète et auteur dramatique (1592-1662).

— *La Cleopatre de Bensseradde* (sic) *Tragedie. Dédiée à Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Duc de Richelieu. A Paris, A. de Sommaville, M.DC.XXXVI.* In-4°. Jouée l'année précédente. — Benserade (Isaac de), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française (1612-1691).

— *Le Marc-Antoine, ou la Cleopatre. Tragedie de Mairet. A Paris, A. de Sommaville, M.DC.XXXVII.* In-4°.

— *La Sophonisbe du Trissin, jouée vers 1513, pu-*

blée pour la première fois en 1524, a été réimprimée dans : *Di M. Giovangiorgio Trissino. La Sophonisba, Li Retratti... In Vinegia, per A. Bindoni, MDXLIX. In-8°.* — Trissin (Jean-Georges Trissino, dit le), poète italien (1478-1550).

P. 113. — *La Sophonisbe* de Montchrestien, publiée d'abord en 1596, fut réimprimée, sous le titre de *La Carthaginoise ou la liberté*, p. 57 de : *Les Tragedies de Ant. de Montchrestien sieur de Vasteuille... A Roven, I. Petit, s. d. In-4°.* — Montchrestien, sieur de Vasteville (Antoine), auteur de tragédies et d'un *Traicté de l'æconomie politique* (1570 à 1621).

P. 115. — *Les loix de Rome vouloient que le mariage se rompist par la captivité. — Dirimitur matrimonium divortio, morte, captivitate, vel alia contingente servitute utrius eorum (Digeste, XXIV, 11, 1).* D'après Maynz, *Éléments de droit romain*, la captivité, impliquant la perte de la liberté dissout naturellement le mariage. Avant Justinien il n'était pas même rétabli par le *jus postliminii* : si les anciens conjoints voulaient redevenir époux, ils étaient obligés de contracter un nouveau mariage.

— *C'est ainsi que mon Autheur appelle Massinisse.*
— D'après Appien, Asdrubal avait choisi Massinissa pour gendre.

— *Dans le Sertorius.* — Acte III, scène 11, p. 58 et suiv.

P. 117. — *L'Histoire nous en assure.* — Tite Live, XXX, xv.

— *Ce que je fais dire de son desespoir à Mécrotule.*
— Acte V, scène 11, p. 194 et suiv.

P. 118. — *M'entendre louer d'avoir efféminé mes Héros.*
— Allusion aux tragédies de Quinault.

— *Quand je feray joindre cette Tragédie à mes Recueils, je pourray l'examiner plus au long.* . . — Corneille n'a pas réalisé cette promesse. Voir la note de la p. 5.

SOPHONISBE.

P. 120. — Cette tragédie, dont la première représentation eut lieu à l'Hôtel de Bourgogne, en janvier 1663, parut la même année sous ce titre : « SOPHONISBE, TRAGÉDIE. PAR P. CORNEILLE. *Imprimée à ROVEN, Et se vend à PARIS, Chez GVILLAVME DE LVYNE.* . . M.DC.LXIII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » In-12 de 6 ff. et 76 pp. Le privilège est du 4 mars, et l'achevé d'imprimer du 10 avril.

— *Syphax.* — Roi de la Numidie occidentale, qui, après avoir été, pendant la seconde guerre punique, l'allié des Romains, se tourna contre eux par les conseils de Sophonisbe.

— *Maffinisse.* — Massinissa, roi des Massyliens (Numidie orientale), mort l'an 149 avant J.-C., à l'âge de 90 ans.

— *Lælius.* — Caius Lælius Népos, ami de Scipion l'Africain, qui le chargea de marcher contre Syphax.

— *Bocchar.* — Roi de Mauritanie, d'après Tite Live, XXIX, xxx.

— *Mezetulle.* — Il était de la race royale, mais

d'une branche ennemie de la famille régnante (*Ibidem*, xxix). — Les autres personnages ne sont point historiques.

P. 120. — *Cyrthe*. — Cirta, chef-lieu de la province romaine de Numidie, qui, ayant été embellie par Constantin, prit le nom de *Constantine*.

P. 122. — Et que *tout de son cœur* (1682).

P. 123. — ... *On disposa de moy*. — Voir la Préface, p. 115.

P. 136. — ... *Pour en étreindre... les... nœuds*. (1663 et 1666).

P. 138. — ... *Séparer vos forces* (1663). — Il y a *mes forces* dans les éditions de 1666 et 1668.

— *Annibal vient luy-mefme icy...* — D'après Tite Live (XXX, xxviii et xxix), Annibal était alors repassé en Afrique avec toute son armée.

P. 142. — *Hyarbée*. — Mot inventé pour désigner la capitale de la Gétulie, qui comptait Iarbas parmi ses rois.

P. 147. — Le nom de *Mézétulle* ne figure dans aucune liste des personnages de la scène III des anciennes éditions.

P. 151. — Qui rompt *cét Hyménée* (1663 seulement).

P. 152. — Je veux que vous *voyiez...* — Dans toutes les autres éditions.

P. 159. — En celuy de Syphax (1663-1668).

P. 165. — ... Je suis tout à moy-mesme (1682 et 1692 seulement).

P. 166. — Quand vous auriez mieux veu... (1668 et 1682).

P. 168. — ... Vous dira le contraire (1663 et 1692).

P. 169 :

*Seigneur, les loix de Rome, & celles de Carthage
Vous diront que l'Hymen se rompt par l'esclavage.*

Voir la première note de la page 115.

P. 170. — Me les promettiez-vous... (1663-1668).

P. 176. — Ce gouffre de malheurs... — Dans les autres éditions.

P. 177. — Vous voyez son ouvrage... (1663-1668).

P. 181. — Ne vous forcez à rien... (1682 seulement).

— ... Cette ardeur de servir mes amis (*Ibidem*).

P. 182. — Tout ce qui m'appartint... — Dans les autres éditions.

P. 186. — Je la conçois assez... (1663-1668).

P. 195 :

*Je sçais qu'il est Numide.
Toute sa Nation est sujette à l'amour.*

Voir Tite Live, XXX, XII.

P. 196 :

. Et par ce peu de mots
Qu'ont arrosé les pleurs, qu'ont suivi les sanglots.

Dans toutes les anciennes éditions, même celle de 1692.

P. 197. — Aucune ancienne édition ne fait figurer le nom de *Mézétulle* dans la liste des personnages de la scène III.

P. 204. — *Prusias*. — Prusias II, dit le *Chasseur*, roi de Bithynie (192-148 avant J.-C.), qui montra toujours un dévouement servile aux Romains et fut cause de la mort d'Annibal réfugié à sa cour.

— *Attale*. — Attale I^{er}, roi de Pergame (241-197 avant J.-C.), qui fut constamment l'allié des Romains.

P. 205 :

*Mais comme je luy veux conserver vostre estime,
Autant que je le puis je déguise son crime.*

Vers passés dans l'édition de 1682.

P. 207 :

*Et préparez vostre ame à le moins dédaigner,
Lors que vous aurez veu comme il sçaura régner.*

Ces deux vers ne figurent pas dans 1682.

PREFACE D'OTHON.

P. 212. — Sa faveur n'est qu'd prix (1666-1682).

— *J'en diray davantage, quand mes Libraires joindront celle-cy aux recueils qu'ils ont fait.* . . . — Corneille n'a jamais

réalisé cette promesse, voir la note de la p. 5. — *Fait* est sans accord dans toutes les anciennes éditions.

OTHON.

P. 213. — Cette pièce, jouée pour la première fois à Fontainebleau le 3 août 1664, parut l'année suivante, en vertu d'un privilège du 31 octobre 1664; elle fut achevée d'imprimer le 3 février 1665. « OTHON. TRAGÉDIE. Par P. CORNEILLE. A PARIS, Chez THOMAS IOLLY... M.DC.LXV. AVEC PRIVILEGE DU ROY. » In-12 de 2 ff., 78 pp. et 1 f. pour le privilège.

— *Galba*. — Servius-Sulpicius Galba, sixième empereur romain, né quatre ans avant J.-C., mort assassiné avec Pison en 69 après J.-C.

— *Othon*. — Marcus-Salvius Othon (32-69), successeur de Galba, régna trois mois. — Il est question de *Vinius*, de *Lacus* (Laco), de *Martian*, d'*Albinus* et de *Rutile* dans Tacite. Quant aux autres personnages, ils sont de l'invention du poète.

P. 215 :

Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom.

Son père avait été consul, et son aïeul préteur.

P. 216. — *Toute une Province*. — La Lusitanie, dont il était gouverneur.

P. 217. — *Nymphidius*. — Nymphidius Sabinus, préfet de Rome sous Néron; qui se prétendait fils de Caligula,

ayant voulu se faire nommer empereur, fut assassiné par les Prétoriens en 68.

P. 217. — *Varron, Turpilian, Capiton, & Macer.*

Il est question de ces meurtres dans Tacite (*Histoires*, I, xxxvii).

P. 221. — *Et que, si vostre cœur...* — Dans toutes les anciennes éditions, excepté 1666.

— *L'honneur que vous feroit...* (1668 et 1682).

P. 222. — *Qui n'aura pas le loisir* (1682).

P. 224. — *... On me fit Gouverneur.* — De la Lusitanie, pour l'éloigner de Poppée.

P. 225. — *Le posthume Agrippa.* — Fils d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, égorgé, par l'ordre de Tibère, dans l'île de Planasie, où on l'avait relégué.

— *Néron n'épargna point le sang de son beau-frère.*

Claudius-Tiberius Britannicus, fils de Claude et de Messaline (42-55).

P. 238. — *Si vous daigniez sçavoir...* — Dans les autres éditions.

— *... Réduire à de nouveaux souhaits...* — Dans les éditions antérieures.

P. 239 :

Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus.

D'après Tacite (*Histoires*, I, xlii), Icélus, affranchi par Galba, prit le nom de Martian.

P. 239. — *Patrobe, Polyclète.* — Affranchis de Néron.

— *Narcisse, & Pallas.* — Affranchis de Claude.

— *Félix.* — Proconsul de Judée en 53, qui tyrannisa les Juifs et fut rappelé par Néron à cause de ses maïversations; il était le frère de l'affranchi Pallas.

P. 243 :

Othon n'a pas pour elle éteint toutes *ses* flames.
Dans les premières éditions.

P. 244. — Et son ame *ployante*... (1665 seulement).

P. 245. — ... Ce qu'il *vous* plaira dire (1666-1682).

— Point, point *de* bien public... — Dans les autres éditions.

P. 248. — *Pison.* — Calpurnius Piso Licinianus, fils de Crassus et de Scribonie, mourut décapité en 68.

P. 253. — *Un nouveau Tigellin.* — Célèbre favori de Néron.

P. 257. — *Quand la mort de mes fils*... — Galba avait eu deux fils.

P. 259. — *J'ay fait ce chois*... — Par un hasard singulier, il y a dans toutes les éditions une grossière faute d'impression. Les éditions de 1665-1668 donnent *fut fait*, et celle de 1682 *eut fait chois comme eux*.

— Et *ce* fameux Héros... (1682).

P. 263. — ... En cette *conjecture*... (*Ibidem*).

P. 272. — Pour de moindres malheurs... — Dans les autres éditions.

— ... *L'exemple d'Arrie*. — Cœcina Poetus, complice de Scribonius dans une conspiration contre Claude, ayant été condamné à mort, sa femme se frappa d'un poignard, puis le tendit à son mari, en lui disant : « Frappe, Poetus, cela ne fait point de mal. »

P. 282. — Vous pouvez mieux qu'une autre... — Dans les éditions précédentes.

P. 283. — Il a trouvé sans elle d vos yeux... (1682).

P. 290 :

On repasse aisément de l'amour *en* couroux (1682).

P. 294. — Veut que de *ses* complots... (1682).

P. 303. — *Ou* rend grâces pour vous... (1665).

P. 309. — Pour jurer sur vos loix aux *vœux*... (1668 et 1682).

PREFACE D'AGESILAS.

P. 314. — *Vos exemplaria Græca*... — Horace, *Art poétique*, T. I, p. 248.

— *Nil intentatum nostri liquere poetæ*. — Ibidem, p. 249.

AGESILAS.

P. 315. — « AGESILAS, TRAGÉDIE. En Vers libres rimez. Par P. CORNEILLE. A ROVEN, Et se vend A PARIS, Chez GVILLAVME DE LVYNE... M.DC.LXVI. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » In-12 de 2 ff., 88 pp. et 2 ff. pour le privilège en date du 24 mars 1666. L'achevé d'imprimer est du 3 avril. La première représentation avait eu lieu au mois de février précédent.

— *Agefilas*. — Roi de Sparte (399-361), dont la vie a été écrite par Plutarque.

— *Lyfander*. — Général Lacédémonien, de la famille des Héraclides, mort en 394, auquel Plutarque a consacré un article dans les *Vies des hommes illustres*.

— *Cotys*, *Spitridate*, *Xénoclès*, *Cléon*. — Personnages historiques, cités dans Plutarque. Quant aux autres, ils ont été créés par Corneille.

— *Ephèse*. — Ancienne ville de l'Asie Mineure, maintenant simple village du nom d'*Aia-Solouk*.

P. 339. — *Pharnabaze*. — Satrape perse de Phrygie, qui, après avoir été l'allié des Spartiates dans la guerre du Péloponèse, se tourna contre eux, et battit, près de Cnide, en 394, la flotte de Lacédémone.

P. 341. — De l'état où vous me mettez (1682).

P. 343. — Pour deux, il auroit tort... — Seulement

dans l'édition donnée par Thomas Corneille en 1692; Voltaire, en 1764, a adopté *tout*, leçon des éditions de 1666 à 1682.

P. 358 :

*Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre party.*

Ces deux vers ne se trouvent pas dans l'édition de 1682.

P. 360. — Mais s'il vous *peut* donner... — Dans les autres éditions.

P. 362. — L'un fut amy *du* Perse... — Dans les éditions précédentes.

P. 363 :

*Comme vous Thémistocle avoit fort bien servy,
Et dans la Cour de Perse il a finy sa vie.*

Thémistocle (528-464 avant J.-C.) ayant été, malgré les services rendus à son pays, banni par l'ostracisme, se réfugia à la Cour du roi de Perse, Artaxercès Longue-Main.

P. 364. — *Léotychide*. — Frère d'Agésilas, que Lysandre refusa de porter au trône, sous prétexte de bâtardise.

P. 365. — ... *Frapper* les fondemens (1682 seulement).

P. 374. — *Pausanias*. — Roy de Sparte (409-397).

P. 393. — Et sans *perdre* d'attache... (1682).

P. 405. — Pourroit-elle... davantage pour nous? (*Ibidem.*)

P. 406. — Elle les *attendoit* trop bien... (*Ibidem*).

P. 416. — ... Le juste soin de combler *vostre* gloire
(*Ibidem*).

P. 420 :

Ne peut passer pour dette en qui s'est acquité.

Vers passé en 1682.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



Achevé d'imprimer

Le vingt février mil huit cent quatre-vingt-six

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

PROJET DE LOI

sur

le régime des successions et des libéralités

Le Gouvernement a l'honneur de déposer sur le bureau de l'Assemblée nationale le projet de loi ci-dessous, et en prie Messieurs les députés d'en vouloir bien prendre en considération les dispositions.

Paris, le 10 mai 1804.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

- LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par
A. PAULY. 2 volumes (épuisé).
- LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY.
2 volumes (épuisé).
- RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol.
(épuisé).
- LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par
CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
- MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
6 Eaux-fortes d'après GRAVELOT et PASQUIER,
pour illustrer *Manon Lescaut*. 12 fr.
- BEAUMARCHAIS. *Théâtre*. (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
- DAPHNIS ET CHLOË, avec notice par E. CHARAVAY.
1 volume (épuisé).
7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, pour
illustrer *Daphnis et Chloé*, gravées par BOILVIN. 10 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice
et notes par A. PAULY. 8 vol. (épuisé).
35 Eaux-fortes d'après BOUCHER, pour illustrer les
Œuvres de Molière. 40 fr.
- ARIOSTE. *Roland furieux*. Traduction nouvelle par
FRANCISQUE REYNARD, 4 vol. Chaque vol. 5 fr.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec
une préface et des notes par ANATOLE FRANCE.
1 volume. 5 fr.
7 Eaux-fortes pour illustrer *Paul et Virginie*, dessinées
et gravées par ED. HÉDOUIN 15 fr.
- BOILEAU. *Œuvres* avec notice et notes par A. PAULY.
2 volumes. 10 fr.
7 Eaux-fortes d'après COCHIN, gravées par MON-
ZIÈS, pour illustrer les *Œuvres de Boileau*. 10 fr.
- DANTE. *La Divine Comédie*, traduction nouvelle par
FRANCISQUE REYNARD. 2 volumes 10 fr.

